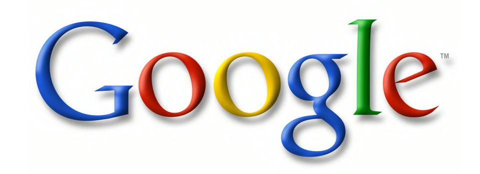
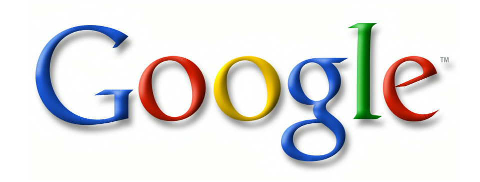
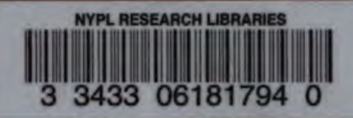
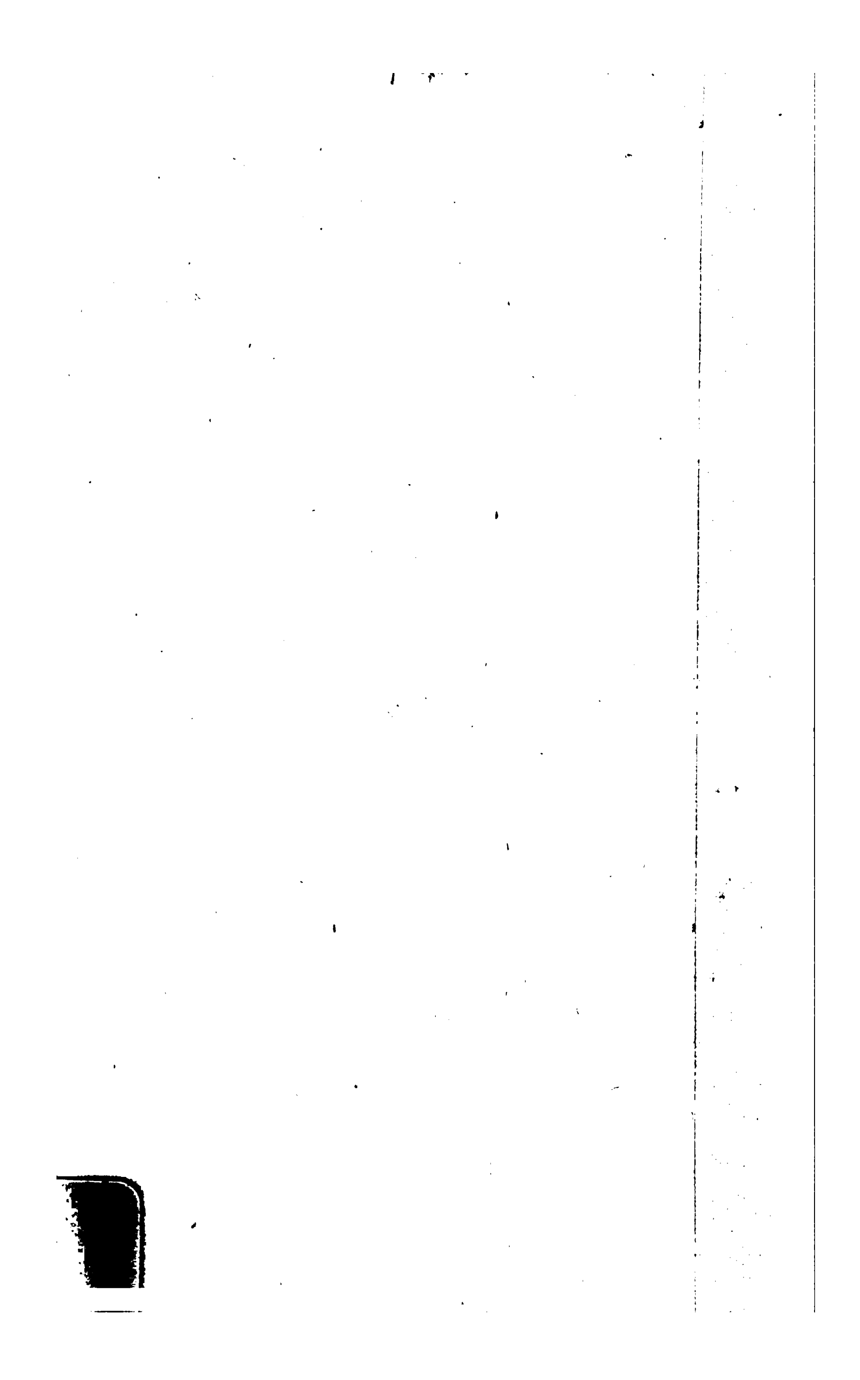






NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06181794 0



Magnétisme.

ENCYCLOPÉDIE
MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE,

TRAITANT SPÉCIALEMENT

DE FAITS PSYCHOLOGIQUES, MAGIE MAGNÉTIQUE, SWEDENBORGIANISME, NÉCROMANCIE, MAGIE CÉLESTE, ETC.

Louis Alphonse
PAR L.-A. CAHAGNET,

Auteur des *Arcanes de la vie future dévoilés*, etc., etc.

Matières contenues dans ce volume :

ÉTUDES

sur les

FACULTES PROPHETIQUES DE L'HOMME

LES SAINTS ÉVANGILES

Au Tribunal de la Raison humaine,

suivis des

ÉVANGILES DU XIXe SIÈCLE.

TOME VIIe. — 11e ANNÉE.

CHEZ L'AUTEUR,

10, route de Bezons, à Argenteuil,

ET CHEZ GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE.

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, A PARIS.

1862

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

qui se trouvent aux mêmes adresses.

ARCANES DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS, ouvrage contenant les preuves irréfragables de la faculté que les somnambules magnétiques ont de voir des décédés et de converser avec eux, etc., etc. 1848-54. 3 forts vol. in-18 (2e tirage) 1860. 15 fr.

MAGIE MAGNÉTIQUE, ou traité historique et pratique de fascinations, de miroirs cabalistiques, d'apports, de suspensions, de pactes, de charmes des vents, possessions, envoûtements, sortiléges, nécromancie. 1854. 1 volume grand in-18, 2e édition revue et annotée, 1858.......... 7 fr.

SANCTUAIRE DU SPIRITUALISME, étude de l'âme humaine et de ses rapports avec l'univers, d'après le somnambulisme et l'extase, 1 fort vol. in-18, 2e édition, 1858............ 5 fr.

LE MAGNÉTISEUR SPIRITUALISTE, journal de l'ex-société des *Magnétiseurs spiritualistes de Paris* (reste peu d'exemplaires), 2 vol. grand in-8. 1849-51................ 6 fr.

LE GUIDE DU MAGNÉTISEUR, ou procédés magnétiques d'après Mesmer, Puységur et Deleuze, etc. (Epuisé).

TRAITEMENT DES MALADIES, par l'extatique Adèle Maginot. Études sur les propriétés médicinales de 150 plantes les plus connues et les plus usuelles, avec diverses méthodes de magnétisation. 1 vol. in-18. 1851 .... 2 fr. 50 c.

LUMIÈRE DES MORTS, ou Études magnétiques, philosophiques et spiritualistes, dédiées aux libres penseurs du XIXe siècle. 1 fort vol. in-18. 1851............... 5 fr.

ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE, publication trimestrielle. 11me année. Abonnement : 6 fr. par an, et 7 fr. pour la Province. Sept volumes. Prix : 4 fr. le volume.

RÉVÉLATIONS D'OUTRE-TOMBE, par les Esprits Galilée, Hippocrate, Franklin, etc., sur Dieu, la préexistence des âmes, la création de la terre, l'astronomie, la météorologie, la physique, la métaphysique., etc. 1 vol. in-18. 5 fr. 1856.

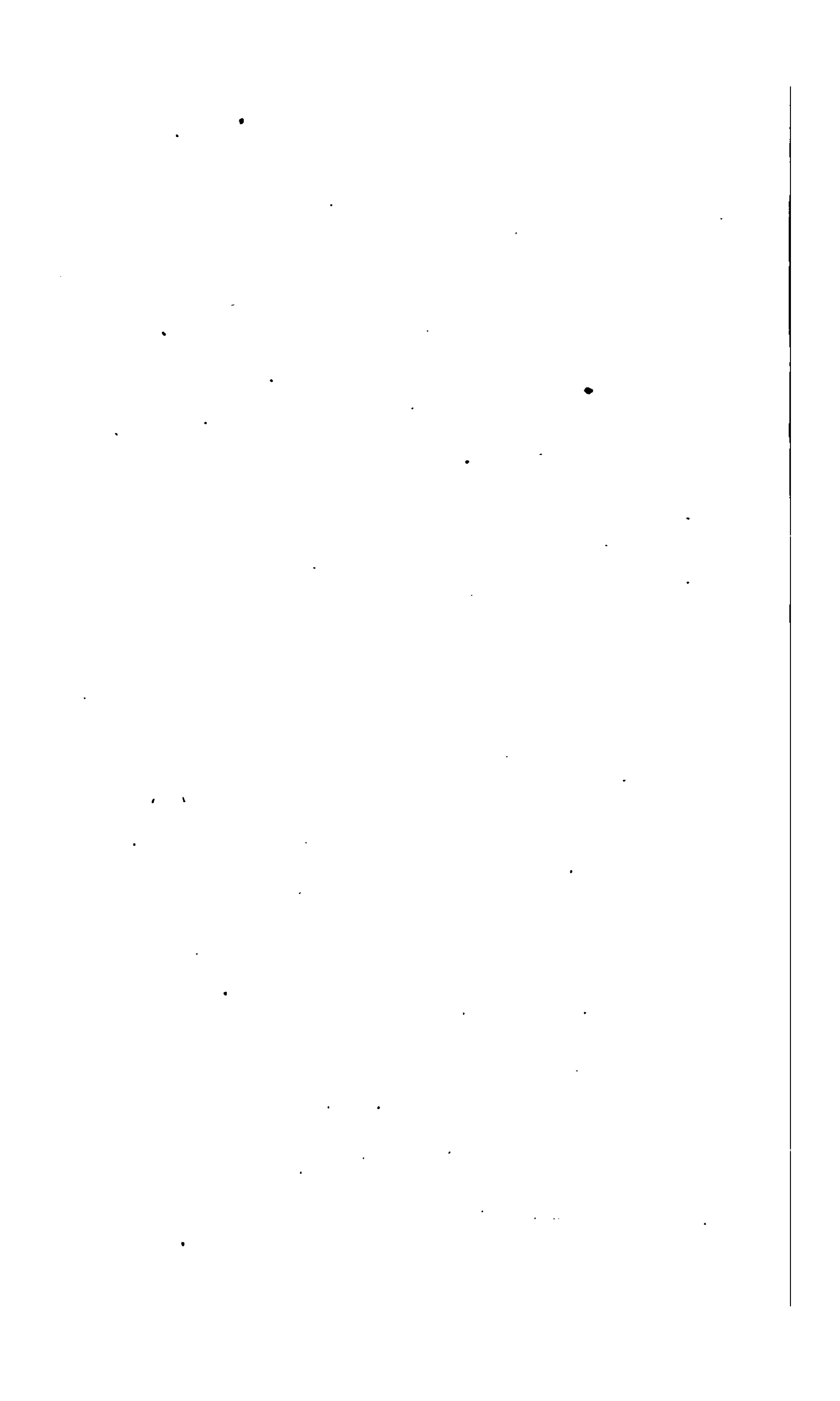
ÉTUDES SUR L'HOMME, 1858................. 1 fr.

MÉDITATIONS D'UN PENSEUR, ou Mélanges de philosophie et de spiritualisme, d'observations, d'aspirations et de déceptions. 2 vol. in-18. 1860.............. 10 fr.

LETTRES ODIQUES MAGNÉTIQUES du chevalier de Reichenbach, traduites de l'allemand, suivies des appréciations de l'auteur des *Arcanes*. 1 vol. in-12. 1853............... 1 fr. 50 c.

ABRÉGÉ DU TRAITÉ DES MERVEILLES DU CIEL ET DE L'ENFER, d'Emmanuel Swedenborg, publié et annoté par L.-A. Cahagnet. 1 fort vol. in-18. 1855...................... 3 fr. 50 c.

Paris. — Typ. Guérin, rue du Petit-Carreau, 26.



AVIS

AUX ABONNÉS DE
L'ENCYCLOPÉDIE MAGNÉTIQUE SPIRITUALISTE.

La réponse faite à la pressante invitation que contenait notre dernière livraison, consiste en *dix* abonnements qui nous sont parvenus jusqu'à ce jour : heureuse récompense de douze années *d'honnêtes* relations et d'un pénible et *coûteux* enseignement !

La postérité se chargera de juger le passé !

Ne voulant pas céder à cette pression *jésuitico-occulte spirituelle* qui veut anéantir nos dernières ressources pécuniaires avec nos dernières pensées, nous allons donner une autre direction à notre publication ; à l'exemple des journaux civilisateurs modernes, nous allons annoncer beaucoup, en vue d'obtenir beaucoup, *non d'écus*, mais de facilités d'étudier en plus grand auditoire.

L'*Encyclopédie magnétique spiritualiste* conserve son titre qui est son drapeau, âgé de douze années, mais elle devient, à compter de ce jour, une bibliothèque d'ouvrages aussi philosophiques que spiritualistes. Elle conserve son prix d'abonnement de 6 francs par année pour Paris et 7 fr. pour la France, ainsi que sa publication trimestrielle de 72 pages, sauf surcroît de lecteurs, ce qui,

certes, ne nous fera pas nous approprier leurs deniers, mais ce qui leur vaudra des matières en échange.

Pour faciliter à chacun d'être généreux sans presque bourse délier, et d'être professeur sans diplôme, puis, en même temps, de répandre autour de lui une instruction qui ne le cède assurément pas à celles libérale et philosophique de nos jours, un bon de 8 francs par année sur la poste donnera droit à deux exemplaires des ouvrages suivants, qui entrent en cours de publication à compter du 1er janvier 1862.

1° *Études sur les facultés prophétiques* de l'homme en particulier et des animaux en général (brochure de plus de 150 pages).

2° *Les Saints Évangiles au Tribunal de la raison humaine*, suivis des Évangiles du XIXe siècle (forte brochure).

3° *Études sur le sens interne et prophétique* de l'alphabet (petite brochure).

4° *Revue magnétique* de publications, de faits spiritualistes et d'études somnambuliques de l'année 1862, complétée par le curieux journal des sommeils de Gustave de Saint-Paul, lucide âgé de dix années (1 fort volume).

5° *Études théoriques et pratiques* sur le ma-

gnétisme, le somnambulisme, l'extase et les manifestations spirituelles de nos jours, orné de gravures anatomiques (s'il nous est possible), 1 *volume.*

6° *Études sur la fixation des couleurs* en photographie, sous l'inspiration des Esprits Daguerre, Adolphe Hillin, etc. (brochure).

7° *Soirées de l'Hermitage, ou Histoire et magie céleste d'une goutte d'eau.* Études sur les croyances religieuses, magiques et philosophiques les plus anciennes (*ouvrage auquel nous apportons tous nos soins*). 1 fort volume.

Si nousannonçons ces ouvrages, c'est qu'ils sont presque complets, en manuscrits, dans notre portefeuille; nous ignorons ceux inscrits dans notre pensum; il est à espérer que nous n'en resterons pas là. Nos lecteurs seront-ils plus fatigués que nous? Dans ce cas, que se proposent-ils de faire dans leur éternité future? Voyons, qu'aux *dix* fidèles s'en joignent le plus possible. Si les disciples d'Anacréon avaient pour devise : « Plus on est de fous, plus on rit, » que les disciples des *Arcanes de la vie future dévoilés* aient pour la leur : « *Plus on est d'étudiants, plus se complète le savoir.* »

ALP. CAHAGNET.

ÉTUDES

SUR LES

FACULTÉS PROPHÉTIQUES

DE L'HOMME EN PARTICULIER,

ET DES ANIMAUX EN GÉNÉRAL,

PAR L. ALPHONSE CAHAGNET,

Auteur des Arcanes de la vie future dévoilée.

INTRODUCTION.

Dès son apparition sur la terre, isolé, par famille, par tribus ou par nations, l'homme a dû s'inquiéter du lendemain, et demander à chacune de ses conceptions, comme à chacune de ses espérances, si les résultats seraient selon son attente. S'adresser une telle demande, sans croire qu'elle pouvait être résolue, eût été une utopie. L'homme, en observant la marche régulière des astres, des temps, des saisons, des productions, des règnes en général, a reconnu que la loi de chaque chose était renfermée dans la chose même, ce qui l'a conduit forcément à prophétiser les diverses phases et les diverses formes des choses, à la vue des germes et des moyens de vibration desdites choses.

Tant qu'il s'est tenu à l'étude de ces lois individuelles, il a été dans le vrai de la prophétie, autant que ces lois ne sont pas entravées par des causes inobservées; mais quand l'homme a voulu toucher à la prophétie collective, c'est-à-dire à l'étude des affinités qui constituent les formes, les groupes et les masses, il est entré dans un labyrinthe aux cent chemins sans sorties; il a voulu affirmer l'une comme l'autre, quand il ne devait que déduire avec d'innombrables conditions. La trop grande tension de ses pensées vers ces inexplicables enchaînements des choses dut surexciter et plonger ses sens dans différents états, connus sous les noms d'illuminisme, d'extatisme, de somnambulisme, de voyance, d'inspiration et de prophétie. Les peuples les plus anciens, les plus civilisés, comme les plus ignorants, les peuples les plus modernes, groupés en nations ou en huttes de sauvages, dont l'histoire, les mœurs et les croyances nous sont connues, ont tous admis la faculté prophétique de l'homme. Il n'a pas existé et il n'existe pas une religion, si étendue ou si restreinte qu'elle ait été et qu'elle soit, qui ne parle pas le langage de la prophétie dans ses livres sacrés. Il a existé peu de génies supérieurs qui n'aient pas étudié, ni aimé à caresser l'idée de la possibilité de connaître le futur. Cent pratiques et systèmes plus ou moins sensés, à défaut de la faculté prophétique de l'homme, ont été et sont encore en usage dans tous les lieux pour étudier l'avenir.

Une question aussi importante pour l'esprit humain que l'est celle de la connaissance du futur, mérite donc d'être étudiée en toute conscience par nous surtout qui nous sommes trouvés et qui nous trouvons encore tous les jours consultés sur elle. Nous ferons notre possible pour l'éclairer du peu de nos faibles lumières, et principalement guidé par l'amour que nous avons pour le vrai, le positif, l'irréfutable. Nous ne pensons pas affirmer, ni nier la faculté prophétique de l'homme dans ce que l'homme l'admet; car la question traitée à ce point de vue nous paraît être insoluble. Nous ferons de notre mieux pour être le moins illogique possible; nous ne voulons pas professer une telle étude sans relever de l'appréciation publique. Nous désirons, au contraire, traiter des facultés prophétiques comme nous traitons depuis quinze ans des facultés somnambuliques; c'est-à-dire ne nous rallier qu'à ce qui est le mieux prouvé par la multiplicité des faits.

Que le lecteur daigne nous suivre avec soin, qu'il nous lise deux fois plutôt que de nous accuser à la première; car, si clair que nous désirions être, nous ne pourrons éviter l'imbroglio que doit présenter une question aussi complexe.

Que les gouvernants notre chère espèce se montrent envers nous dignes de leur noble rôle, et ne viennent pas nous percer la langue parce que nous aurons pu

dire, — sans intention de malveillance à leur égard, — quelques paroles qui les inquiéteraient. Nous déclarons très-formellement que nous ne sommes mus, dans cette occasion, par aucun sentiment de mauvaise nature envers qui que ce soit; par conséquent, notre langage sera celui de la vérité convenable, et non celui de a fourberie calculée. Quand l'homme étudie dans le seul but de connaître et d'instruire, qu'il n'a pour maître que Dieu et pour amour que la fraternité, il ne doit craindre que de ne pas être assez instruit ou compris.

Pour faciliter cette étude aride, nous la présentons sous forme de controverse, par demandes et par réponses.

ÉTUDES

sur les

FACULTÉS PROPHETIQUES DE L'HOMME

D. Qu'est-ce que prophétiser?

R. C'est décrire l'histoire de demain, comme on décrit celle d'hier.

D. S'il est possible de décrire l'histoire de demain, cette histoire existe donc?

R. Si elle n'existait pas en réalité ou en projets, elle serait inénarrable.

D. Si elle existe, à qui doit-elle l'être?

R. A ceux qui l'ont composée et qui la mettent en vibration.

D. Mais si les acteurs de cette histoire n'existent pas encore eux-mêmes?...

R. Qui donc n'existe pas? L'acteur qui entre en scène n'était-il pas dans les coulisses ou dans un autre lieu avant cette entrée?... Prouvez-moi l'incréé, hors Dieu; je vous prouverai l'accidenté, l'incertain, l'inharmonisé, le commencement et la fin de tout ce qui est.

D. Vous admettez ainsi que tout ce qui existe a toujours existé?

R. Oui, en fait de points vibrateurs et de vibrations

internes, mais non en fait de vibrations externes, puisque ces dernières ne peuvent exister que par le concours de celles *sollicitées* et *accordées*. Sollicitées et accordées en ce que je ne peux penser faire vibrer telle chose, sans admettre que cette faculté ne soit pas sujette à être entravée par la répugnance de la chose même pour cette vibration.

D. Je ne sais plus alors comment classer cet ordre d'études. Veuillez avoir l'obligeance de me donner des notions nécessaires à leur compréhension, s'il vous plait.

R. Je ne connais quoi que ce soit qui ne renferme en lui tous les moyens d'être et de rapports avec ce qui lui est homogène. De ces deux facultés, la première ne peut exister que par la deuxième; car, pour que je sois, il faut que ce que je touche soit lui-même; sans ce séparé de moi que je trouve dans toute chose ou dans tout être, je ne saurais dire moi et lui. Dire moi et lui est donc indispensable à tout être pour ne pas se croire être le tout.

Il découle de cette proposition que si je veux être en relations quelconque avec vous, ce que je veux, vous pouvez ne pas le vouloir comme moi; ce que je peux, vous pouvez le pouvoir d'une autre manière. Toute graine, tout ovaire, tout germe, etc., sont des points complets d'eux-mêmes, mais des points inertes extérieurement, sans le secours d'autres points extérieurs semblables ou homogènes à leur nature et utiles

à leur extension. Que ces graines, ces ovaires, ces germes ne touchent à quoi que ce soit, ils seront toujours ce qu'ils sont; mais qu'ils soient unis, mêlés, *enceints* dans d'autres graines, d'autres ovaires, d'autres germes homogènes à leur nature, une vibration *collective* se manifestera, des rapports s'établiront, des groupages, des extensions se formeront, et, d'un point inerte en apparence, sortiront une forme, des forces et des puissances insoupçonnées avant cette alliance naturelle et forcée par les appétits des êtres.

Premier exemple. — Je vois une femme plus homogène à mes besoins que belle à mes yeux, un rapport, une union, une fusion s'établissent entre nous deux, et d'un commun accord nous appelons à vibrer extérieurement un être semblable à nous, être qui cependant vibrait dans son intérieur à lui, et qui, par l'appel extérieur que nous lui faisons, sort de son état interne pour répondre à cet appel externe. Le réservoir qui le contenait le dépose dans celui qui doit le contenir à son tour : là, il fait connaissance, s'allie, s'entoure d'êtres homogènes à sa nature et à celle des fonctions externes qu'il est appelé à remplir, pour apparaître à nos yeux sous une forme plus saisissable que celle qu'il avait primitivement, forme qui *ne change pas,* mais qui répondra mieux aux appréciations de l'optique dont dispose notre état externe. Nous pouvons alors, dans cette circonstance, prophétiser la naissance d'un être de notre espèce.

Ceci bien établi, nous partons d'*un* uni à *un* pour faire *deux;* c'est-à-dire joignant les facultés d'un à un dans un but arrêté, enfantant un troisième ou un semblable à soi qui, bien entendu, avant cette alliance, n'eût pu vibrer extérieurement.

Dans ce simple exemple, dans ce simple point de départ de la vibration externe des choses, est renfermée la faculté de prophétiser dont je peux disposer; mais je ne peux toujours dire je ferai telle chose qu'avec le concours de cette chose, et je ne suis autorisé à avancer cette proposition qu'avec l'assentiment des fractions qui concourent à la produire.

Deuxième exemple. — J'ai 100 francs à payer demain; je peux prophétiser que cette dette sera acquittée, mais par le secours d'un emprunt; cette somme m'est promise et même assurée par un ami. Ce que je peux ne pas attendre dans cette circonstance, c'est que la somme promise soit détournée de son but par une cause que je ne saurais prévoir, cause qui m'a permis de prophétiser jusqu'à elle que ma dette serait payée, et qui cependant vient paralyser le point supérieur de la prophétie.

Mes pensées, dans mille circonstances semblables, toutes alliées qu'elles sont conventionnellement avec des pensées homogènes qui leur promettent leur concours, et font présager que de cette alliance sortira telle manifestation, peuvent donc affirmer qu'elles feront telle chose dans telle occasion ou dans telle

phase de succession, ce qui équivaut à telle question de temps, et se trouver déconcertées par le manque à l'appel du contingent des moyens de cette vibration. Il en est ainsi pour toute graine, tout ovaire et tout germe qui, s'ils sont déposés dans les milieux nécessaires à leur vibration externe, produiront les formes existantes de toute éternité en eux; produiront les locomotions, les formes et les puissances qu'ils contiennent, locomotions, formes et puissances qui vibreront extérieurement, comme elles vibrent intérieurement dans le forum des pensées, des besoins et des aspirations de l'être; mais autrement ils resteront *tels quels*. Un grain de sénevé ne contient pas l'histoire prophétique d'un grain d'avoine, et un germe d'homme ne contient pas l'histoire prophétique d'un germe de mouton.

D. Dans tout ce que je viens d'entendre, je ne reconnais que des déductions, des suppositions, des exemples antérieurs faisant admettre des faits semblables; mais la prophétie, telle je la conçois, telle je la connais et telle elle est admise, a ses précisions, ses dates, ses échéances, ses droits d'être enfin, qui ne semblent pas relever des suppositions que vous me citez.

R. Pensant que vous désiriez des instructions physiques toutes d'expertise et de contrôle, je vous présentais, non des déductions ni des suppositions, comme vous le croyez, mais bien des lois, des vérités compa-

ratives admises par le chimiste, comme par le naturaliste, par le simple observateur comme par l'ardent argumentateur. Je ne connais quoi que ce soit sur la terre qui ne découle d'une loi et ne contienne en soi une semblable loi réversible sur ses productions.

Je croyais ne pouvoir mieux faire que d'entrer en étude avec vous par ces citations qui, je le répète, toutes démonstratives qu'elles sont, ne laissent pas moins planer dans votre esprit des doutes que vous désirez éloigner de la prophétie humaine. Je crains fort que les lois de l'une soient plus assurées que les lois de l'autre, je devrais dire mieux étudiées; car des lois sont des lois, sont des forces et non des dépendances ; mais, pouvant être étudiées imparfaitement, elles seront également commentées imparfaitement, et en plus, quoique ne dépendant pas absolument les unes des autres, tel le mot dépendance est compris de nous, elles n'en sont pas moins soumises chacune à des appels harmoniques qui alors semblent les placer plus ou moins inférieurement les unes les autres.

Le manipulateur de quelque substance que ce soit, sait ou peut savoir ce qu'il attend de cette substance ; par conséquent, connaître ses puissances et ses qualités, ce qui est pouvoir prophétiser l'histoire future comme celle antérieure et présente de cette substance. Cependant, cent entraves non étudiées peuvent venir détruire cet historique prophétique.

Un botaniste peut décrire et faire manifester à mes

yeux l'histoire future de milliers de plantes, sans commettre d'erreurs sur aucune, sauf les entraves qu'il ne peut pas plus éviter que le manipulateur précité.

Ce que peuvent du savant physicien au savant chimiste, du savant horticulteur au simple laboureur, en connaissances prophético-scientifiques, le peut tout être dont les facultés sont aptes à ces études, sauf toujours les entraves avec lesquelles on est habitué de ne pas compter.

La manière dont nous devons désirer apprécier les facultés prophétiques de l'homme doit être on ne peut plus appropriée aux études matérielles du physicien qui ne veut en quoi que ce soit se dessaisir de ses instruments de manipulation; mais si nous délaissons ce domaine pour celui du spiritualisme, nous n'aurons pas besoin d'assembler à grands frais d'études les successions agégatrices des formes pour découvrir en elles leur loi d'être, par conséquent, prophétiser ou conter leur histoire future, comme nous contons leur histoire passée, nous nous en tiendrons à des êtres intelligents, assemblant et méditant leur passé en faveur d'un avenir plus de leur goût. Nous admettrons que l'état terrestre des êtres en général et de l'homme en particulier, est un état d'optique momentané, un état d'essais de vibration et d'harmonie, un état comparatif de moyens d'exister, par conséquent, une suite de combinaisons et de sensations inverses. Nous admettrons qu'à la cessation de cet état, les moyens de vibration

de l'être ne sont nullement éteints, sans quoi les nuits deviendraient des jours et l'harmonie deviendrait le chaos !

Nous avons fait assez de propositions dans nos ouvrages en faveur de l'immortalité individualisée de l'âme de tout être sans nous répéter ici. Si nous n'avons pas établi *a fortiori* cette proposition, c'est que nous sommes incapable de professer quoi que ce soit. Ce dont nous ne nous reconnaissons pas incapable, c'est de croire *pour nous* à ces études et de les continuer aux yeux de nos lecteurs présents comme nous les avons commencées pour nos lecteurs passés.

Il n'y a pas cessation d'exister pour un corpuscule si petit soit-il dans la nature, ou la nature elle-même descendrait le crépuscule de la vie. L'âme, l'agent, la pensée, le *coup de pied newtonien* qui anime le corps matériel, ne s'éteint pas plus dans un râle d'agonisant que l'homme d'hier s'éteint dans le sommeil qui le conduit à l'homme du lendemain. Le réveil du dernier donne une idée exacte de celui du premier. Tous les êtres, à l'exemple du Christ, planent plus au dehors de leur tombeau que d'en être les momifiques locataires, et supposer le moindre réveil, la moindre succession de vibrations de l'être au delà de la tombe, c'est lui accorder à coup sûr des moyens de penser et d'agir. Penser et agir à quoi et en faveur de quoi ? Ce ne peut être qu'en faveur de ce qu'il a pensé, de ce qu'il a fait ou désiré faire antérieurement. Si l'être, sur la terre,

s'accouple et se groupe pour compléter le contingent de ce genre d'exister, il doit continuer hors cet exister ces accouplements et ces groupages, puisque la solitude ne peut exister dans un plein de tout.

Nous avons acquis la preuve irréfutable dans nos études somnambuliques, que l'être continuait de vibrer dans les mêmes ordres d'affections que lorsqu'il etait sur la terre, et nous croyons avoir assez donné de preuves de cette proposition pour ne pas la voir révoquer en doute par le consciencieux étudiant en spiritualisme.

Si ces études sont vraies, — et elles le sont pour nous, — nous continuons donc dans l'autre vie ce que nous avons commencé dans celle-ci; et continuer ce qu'on a commencé, c'est marcher vers un but proposé, c'est écrire soi-même la prophétie de ses vœux et de ses actes, c'est ne pas sortir des limites de la ligne droite tout en pouvant *être entravé* par la ligne courbe. Continuer dans un but meilleur son genre d'exister, c'est accorder généralement ce droit à tout ce qui vit; accorder ce droit à tout ce qui vit, c'est lui laisser la faculté de mieux se grouper, de mieux fusionner ses vœux, par conséquent, produire avec plus d'ensemble et de force. Produire quoi! Ce qu'il n'a pu produire antérieurement, faute de moyens produisants; mais continuer la même production en vue des mêmes fins harmoniques des groupes produisants n'est nullement séparer le passé du présent, ni le présent du futur. Avoir

quitté l'état matériel, état patient, et être entré dans l'état spirituel, état agent, c'est caser chaque chose en son lieu et droit, c'est ne plus mêler les deux états dans un, c'est distancer le *pensum* du *pensé*, par conséquent, c'est combiner au delà ce qu'on combinait en deçà; mais comme les moyens d'action ne sont plus les mêmes et que, spirituellement, on ne peut toujours agir sans bras matériels, on est donc forcé de ne pas être séparé totalement de cet état et de lui être uni comme l'huile l'est à la mèche, dépôt de la lumière de tous.

Oui, pour nous, l'être, en quittant l'état matériel, n'en quitte que l'habit, qu'une fraction d'attributions théâtrales, pour passer dans un rôle supérieur, et continuer la pièce en représentation. C'est un linceul qui sert de rideau; c'est un cercueil qui sert d'antichambre! c'est un même lieu conjoint au lieu quitté, *un pas en avant*, et non quoi que ce soit en plus ou en moins; c'est le soldat fait caporal, ou c'est le soldat mis à la salle de discipline pour manque au devoir.

Ces propositions bien admises nous font nous trouver devant une autre faculté de prophétiser, un autre moyen de dire tout haut ce qu'on pense tout bas et d'affirmer ce qu'on assemble en vue d'une construction quelconque; mais cette deuxième faculté est soumise comme la première à l'ensemble des acquiescements à son exécution, aux variations éternelles des genres infinis de groupage des êtres, c'est enfin formuler autrement les choses formulées, mais non pas

les affirmer autrement qu'elles ont été affirmées. La prophétie est donc exacte tant qu'elle ne rencontre pas d'obstacles majeurs, par conséquent la filière des combinaisons de son arrêté peut être connue, puisqu'elle est combinée et souscrite; mais elle est en tout semblable à un messager envoyé vers telle personne avec un ordre d'instructions qui, si le messager arrive et que ces instructions soient bien comprises, permettront de pouvoir dire : telle chose s'exécutera tel jour, à telle heure, en tel endroit, par telle personne, en vue de tel résultat; mais si le messager n'arrive pas à temps ou que les instructions ne soient pas comprises, le fait n'ayant pour lors pas reçu d'exécution, on sera en droit de nier la prophétie. Si, au contraire, cette dernière reçoit une pleine exécution, on sera partisan pour ce genre d'historier ; cependant, dans l'un ou l'autre cas, nous ne quittons pas le terrain de l'incertitude que commande la liberté apparente de chacun, nous ne pouvons que nous approuver quand l'assemblage combiné de nos vœux n'est pas entravé, et regretter au contraire quand il est entravé. Nous ne devons donc prendre que des notes à l'égard du but visé, afin de marquer combien de fois ou comment il a été atteint.

Il n'est pas un être qui, dans la moindre de ses actions, ne prophétise, puisqu'il s'enchaîne par le commencement d'exécution de cette action avec sa fin de vibration. Il peut donc dire en toutes choses : je désire

faire ceci en vue de cela, et le mot cela devient alors la prophétie de ceci chaque fois que ce but peut être atteint.

Depuis la Révolution de février 1848, nous ne saurions dire combien de fois les meilleurs lucides de notre connaissance, comme les nôtres, ont affirmé une réaction, une invasion présente, qui ne permettaient aucun doute ni aucune attente différée. Les esprits les plus élevés, que nous évoquions à cette intention, nous affirmaient les mêmes faits en s'écriant : Oui, l'horizon s'obscurcit, apprêtez-vous à de grands troubles ! Qu'y avait-il en tout cela ? Cent combinaisons habilement conçues, mises en délibération et votées à l'unanimité par la société spirituelle henriquinquiste, je le suppose, pour réagir sur le monde matériel ; quand une autre société, philippiste, napoléonienne ou républicaine, combinait le contraire en vue d'un autre but, et s'entre-paralysant, par conséquent, l'une l'autre.

Lorsqu'il à plu à Nicolas de passer par la Turquie pour la placer dans son sac de voyage européen, et venir prêter main-forte aux potentats absolutistes d'Europe, afin d'étouffer la Révolution française, ses plans étaient parfaits d'ordre et de chances de réussite, par conséquent, pouvaient être prévus par le prophète *d'Orval*, le voyant par excellence invoqué dans ces temps de craintes et de désirs les plus contradictoires ; mais ce que d'Orval avait pu prévoir dans le domaine des pensées de Nicolas, ou du groupe monarchiste,

absolutiste, qui devait vibrer trois siècles après d'Orval, tout étant aussi vrai et aussi facile à prédire que l'éclosion d'un grain de blé contenu depuis dix-huit siècles dans un sarcophage égyptien, n'en exigeait pas moins que les milieux se prêtassent à cette éclosion; et c'est directement la non-souscription de ces milieux à cette éclosion qui a fait avorter la prophétie d'Orval.

Nicolas veut passer par et sur la Turquie pour venir donner la main à sa bien-aimée sœur l'Autriche; mais celle-ci voyant cette main pleine d'une puissance qui lui offre plus de craintes que d'espoir, ne s'empresse pas de s'étendre vers elle, par conséquent, laisse dans le vide le bras ami qui lui est tendu... La France, d'un autre côté, voyant que Nicolas veut passer par la Turquie pour venir à Paris, désire passer par la Crimée pour aller à Saint-Pétersbourg. De ces contrastes si imprévus doit découler un annulant non de la bonté de la prophétie d'Orval, qui peut être exacte, hors *ses temps* d'exécution, mais des temps d'exécution eux-mêmes Le prophète, selon nous, n'est donc qu'un indiscret, ou un *commissionné* voyant, qui lit à l'avance les rôles de chacun, dans une pièce soumise au répertoire du théâtre terrestre. Semblable à l'horticulteur, il fait l'historique de l'éclosion des graines — *pensées humaines*, — mais comme l'horticulteur, ne comptant pas avec l'inconnu si compliqué des divisions de l'univers avec les lois d'entraves, de conservation et de

vibrations harmoniques, il peut faire erreur et être tout étonné lui-même du *veto* que pose le grand maître en toutes choses sur les courants ambiants des aspirations humaines.

Y eût-il convention antérieure, arrêtée entre les êtres actifs de la prophétie, comme nous le proposons, qu'il faudrait toujours admettre, pour réussir comme ils le désirent, que les patients aliénassent leur liberté, ou la vissent aliénée, ce qui, selon nous, ne peut être expliqué par l'harmonique raison.

Si je veux m'octroyer le droit de combiner, de grouper, de délibérer et d'agir en particulier ou par masses dans tel sens qui m'est agréable, je ne peux refuser les droits que je m'octroie à ceux contre lesquels je veux agir. Admettant, par conséquent, que ces droits sont égaux, chaque camp ou chaque être peut prophétiser non ce qu'il sera de ce qu'il médite, mais *ce qu'il médite*. Comme dans ce genre de conter le médité au futur, il n'y a qu' une chance contre pour l'empêcher d'être exact, la prophétie a donc une chance sur une d'être vraie. Chaque fois qu'elle l'est, elle étonne par la richesse de ses détails qui remplissent d'admiration. Chaque fois, au contraire, qu'elle n'est pas exacte, elle provoque le mépris. Cependant, comme nous croyons présenter franchement la question, elle est vraie et fausse mérite autant que quoi que ce soit d'être prise en considération et d'être suspectée.

Nous résumons donc de cette deuxième proposition

que ce qu'il est possible de déduire et d'affirmer de l'éclosion des graines, germes, ovaires, rébontures, etc., est possible de déduire et d'affirmer des pensées humaines en ce qui concerne l'individualité de chaque être; mais chaque fois qu'on voudra déduire et affirmer les actes collectifs, on sera dans le sentier de l'erreur. Affirmer la prophétie, peut être admis à titre d'étude; mais le doute est un plus sûr garant de la croyance du sage. Etudions-la donc comme la plus simple des propositions de l'esprit humain.

D'après les propositions précitées, nous ne chercherons pas laquelle des prophéties anciennes ou modernes est la meilleure et la plus curieuse. Toutes bonnes prophéties offrent le même côté d'étude; aussi laisserons-nous les saints prophètes Ezéchiel et Jean prophétiser religieusement moitié vérités et moitié erreurs. nous laisserons également les prophètes profanes de Nostradamus à mademoiselle Lenormand prophétiser en vers et en prose la moitié de ce qui s'est passé ou se passe. Ce sont moins des prophéties pour plaire aux esprits agitateurs et agités que nous désirons publier, que l'étude que nous désirons faire de la faculté de prophétiser. Tout est là!... Ayant été par nous-même mis en état de pouvoir voir le futur dans certaines circonstances, non pas une fois, mais des centaines de fois, nous prendrons simplement quelques faits de ces visions pour point d'études. Etant à même également de recueillir les lumières nécessaires, et des

prophéties de nos lucides, nous nous trouvons, par ce fait, dispensé de recourir à d'autres livres que le grand et ineffaçable livre de la mémoire pour étudier cette faculté de cognition; faculté qui, étant admise, commande, nous le répétons, une très-grande circonspection envers les moyens d'être.

Nous avons dit dans notre ouvrage ayant pour titre *Lumière des Morts*, et celui ayant pour titre *Magie magnétique*, comment les facultés de visions nocturnes et de seconde vue s'étaient manifestées en nous, et avaient jeté la base de nos croyances à l'exister du monde spirituel. En 1854, *Révélations d'Outre-Tombe*, nous avons cité, page 298, une vision que nous avions eue avant la nomination à la présidence pour dix années de Louis-Napoléon. Cette vision est d'autant plus curieuse qu'elle est politiquement l'appréciant, la prophétie de la chute de la république de 1848. Elle nous frappa tant par son allégorie, qu'à partir de ce jour nous tînmes un petit journal des visions ayant rapport à la politique, et de celles ayant rapport à cent et une phases de notre existence. C'est dans ce petit journal que nous fouillons aujourd'hui pour présenter à nos lecteurs celles qui suivent, vu qu'elles nous faciliteront dans ces études, non à ne plus laisser aux argumentateurs le droit d'argumenter, mais à aider aux vrais étudiants d'apprécier le bon et le mauvais, le vrai et le faux des prophéties.

Première vision. — Quelques mois avant le 2 décembre 1852, je me trouvai, une nuit, me sentir réveillé dans mon lit par le bruit extérieur qui se faisait rue Saint-Denis, où je demeurais alors. Je me levai pour aller voir par la fenêtre ce qui se passait dans la rue. Je vis venir dans la direction de la porte Saint-Denis, vers moi, un rassemblement de bien bizarre composition. Un prêtre d'une grandeur gigantesque, d'une mise très-riche, et d'une physionomie d'aussi belle composition que fière du rôle qu'il remplissait, était le conducteur de ce rassemblement. Plus il avançait vers moi, plus il grandissait en stature, et, passant sous mes fenêtres, il en atteignait le bord de sa tête. Il criait à pleine voix : Place, place a la volonté de Dieu !... Lorsqu'il passa devant moi, il affecta de crier plus fort encore : C'est la volonté de Dieu !... Je compris de suite, à la composition du cortége que j'avais devant les yeux, que c'était le renversement complet de la république, ce qui ne me plaisait pas trop; aussi argumentai-je cet homme, en lui disant que Dieu ne devait pas mettre la main à de si petites choses que celles que font les hommes en ce genre, et que je n'admettais nullement son affirmation. Il la répéta avec l'accent de la plus grande vérité pour lui.

A sa suite venait un petit groupe de personnages paraissant appartenir à la classe des commerçants; puis une assez grande quantité de très-beaux bœufs. Après ces bœufs venait une très-belle statue de Liberté pa-

raissant être en marbre blanc, portée je ne sais comment. Caché derrière elle était *** qui de temps à autre regardait en avant si quelque obstacle s'opposait à la marche de ce groupe. Il paraissait être très-inquiet. Derrière lui marchait au pas, silencieusement, un peloton de garde nationale et quelques soldats de toutes armes. Le peuple, plus étonné que partisan de cette manifestation, regardait, mais ne se mêlait pas à ce cortége.

Je me trouvai réveillé, très-inquiet sur ce qui venait de m'être montré. Quelques mois plus tard, une bombe, en brisant ma fenêtre et me couvrant d'éclats de verre au milieu de ma chambre, m'expliquait un peu brutalement, il est vrai, mais m'expliquait ma vision, ne me laissant aucun doute sur l'exactitude de son allégorie. Le coup d'État du 2 décembre était fait.

Je laisse le soin au lecteur d'apprécier, ne voulant pas interrompre mes citations par autant d'observations qui en altéreraient le sens et le mérite. Je reviendrai sur elles en temps opportun, pour en prendre et en laisser ce qui me semblera convenable. Désirant également ne pas m'en tenir qu'aux prophéties plus ou moins politiques, je citerai, selon leur ordre, les visions qui m'ont le plus frappé, afin d'étudier avec plus de détails ce genre de faculté.

Que le lecteur ne perde pas de vue que ce sont des fragments d'un petit journal qu'il va lire, journal écrit

au jour le jour, sous l'impression même de la vision citée; par conséquent qu'il soit indulgent sur ce genre décousu de narration.

Deuxième vision. — Du 2 au 3 octobre 1853, vers les cinq heures du matin, je me crus parfaitement éveillé, et je me vis dans le petit jardin du pied-à-terre que j'avais à Argenteuil, pied-à-terre où j'étais allé coucher ce jour-là. Plusieurs de mes amis m'entouraient, lorsque, portant mon regard vers les cieux, j'y aperçus un nuage dessinant un homme de forme herculéenne, dans la position d'un lutteur. Je fis observer cette création à mes amis, en leur disant : « Je vous ai souvent dit que dans certaines conditions d'esprit, la nuit, je voyais au ciel des nuages former les plus belles compositions allégoriques possibles. Je ne me doutais pas pouvoir, en ce jour, vous en offrir la preuve, en vous montrant cet homme superbe qui se forme en ce moment sur notre tête. » Mes amis regardèrent avec moi ce beau phénomène, qui s'agrandit à un tel point que cet homme se couvrit des vêtements de général que portait Bonaparte lors de son expédition pour l'Égypte, et fut aussitôt entouré de débris de canons, de boulets et d'armes de guerre de toute espèce. Ce tableau devint une véritable apothéose. Le héros y prit une position de grandeur et de fierté admirables, et un ange aux ailes déployées plana au-dessus de sa tête en signe de protection... Mon admi-

ration était grande ; car aucune sculpture de ce genre, que j'aie vue sur la terre, ne pouvait en approcher par le relief, la majesté, la grandeur et la beauté des ombres.

Je savais que cet immense tableau était formé simplement de nuages groupés qui cependant semblaient être de marbre le plus blanc et le plus fin que j'aie pu voir. Les cieux incommensurables qui l'enserraient dans leurs flancs bleus n'y ajoutaient que plus de divinisation. Ce tableau passa devant nos yeux avec une très-grande rapidité, partant de l'Occident, allant vers l'Orient. Je priai mes amis d'en bien saisir tous les détails ; car, leur disais-je, ces sortes de tableaux ne stationnent pas longtemps devant les yeux.

Derrière lui marchait une espèce de pan de muraille sur laquelle je lus écrit : EMPIRE. Étonné à la vue de ce mot, je dis à mes amis : « C'est pour que nous comprenions mieux que c'est un tableau de l'Empire qu'on nous fait lire ce mot. » L'un d'eux me dit à son tour : « Mais il y a encore quelque chose d'écrit au-dessous... — Oui, répondis-je... — Tiens, quelle drôle d'accolade : *Vin à quatre sous !* — Oh ! c'est trop drôle ! » répétâmes-nous tous ensemble. Je fus tiré de cet état par le chant des vendangeurs d'Argenteuil qui partaient aux champs pour y faire les vendanges, vu que c'en était le premier jour.

On parlait beaucoup à cette époque de la guerre d'Orient. Les vaisseaux alliés avaient franchi les Dar-

danelles pour porter secours au sultan contre l'agression de la Russie.

Troisième vision. — Le lendemain de cette vision, me promenant dans les champs, en compagnie de plusieurs amis, auxquels dix jours à l'avance j'avais fait part d'une vision dans laquelle je me trouvais surpris dans les champs par une averse des plus inattendues, vu le beau temps qu'il faisait en ce moment, nous nous trouvâmes directement recevoir tous cette averse prophétisée par moi. Je priai alors M. Lejeune, rentier, l'un des amis qui m'accompagnaient, de voir l'heure que marquait sa montre, et de faire attention que cette averse ne devait durer juste que cinq minutes, tel il m'avait été montré par celle que j'avais reçue dans ma vision. M. Lejeune, très-étonné, n'en croyait pas mon assertion; mais la cinquième minute écoulée, l'averse avait cessé, et la petite société qui m'entourait avait une preuve de plus dans les centaines de ce genre que j'ai données à l'un et à l'autre journellement. Je ne sais pourquoi ce genre de communication m'est fait depuis bien des années, et me continue très-méthodiquement ses indications; mais je dois avouer que je n'avais pas encore remarqué une telle exactitude que dans celle dont je fais mention.

Quatrième vision, du 9 au 10 octobre 1853. — Je me trouvai sur le palier de notre escalier, d'où j'aperçus un homme qui montait. Je crus reconnaître en

lui mon cousin Verdure, spiritualisé en 1842, duquel j'ai déjà parlé dans mes ouvrages. Je fus certain, après un instant d'attention, que c'était bien lui; mais comme je me souvins qu'il était spiritualisé, je ne pouvais en croire mes yeux. Je pensai alors que j'avais rêvé plusieurs fois qu'il n'était pas spiritualisé, et par conséquent que mes rêves étaient vrais. Je le laissai monter sans lui parler, et je le reconnus encore davantage à la grâce de sa démarche. J'aperçus que ses cheveux étaient grisonnants. « Tiens, me dis-je, la preuve qu'il n'est pas spiritualisé, c'est qu'il ne pourrait avoir des cheveux gris au monde spirituel. » Je le laissai entrer dans ma chambre, sans toutefois ne pas craindre qu'il touchât de la tête le haut de la porte, vu qu'il avait six pieds de hauteur; mais il s'inclina de manière à éviter ce choc. Je le suivis doucement, et je l'entendis s'écrier : « Le voilà celui qui vient de chez les morts!... que l'on dit mort et qui est plus vivant que vous! » Au même instant, il embrassa plusieurs enfants que je ne connaissais pas, qui se trouvaient dans ma chambre. Je me dis en moi-même : « Voilà qui est drôle! il faut que je vide cette question, si c'est une hallucination ou une image créée par ma pensée. Je peux la faire agir tel je le veux; par conséquent, je veux que mon cousin embrasse telle personne qu'il avait l'habitude d'embrasser lorsqu'il me rendait visite. » Je fis des efforts inouïs pour obtenir ce résultat. Je ne pus y parvenir.

Je demandai à deux personnes présentes si elles voyaient quelqu'un près de moi; elles me répondirent affirmativement, et l'une d'elles, Adèle Maginot, me dit: « Ne t'avais-je pas dit que j'avais rencontré M. Verdure auprès de la porte Saint-Denis ce matin? » *Adèle n'a jamais vu ce cousin.* Je réfléchis donc que cet homme étant vu par deux autres personnes que par moi, ayant les cheveux gris, et n'obéissant pas à ma pensée, ne pouvait être une erreur ou un enfantement de mon imagination, par conséquent que c'était bien mon cousin. Je m'approchai de lui et je lui dis alors : « A nous deux maintenant. Puisque vous arrivez de chez les morts, et dites n'être pas mort, j'ai fait quelques études sur cette question; nous allons en traiter ensemble. » J'eus à peine terminé cette phrase que la figure de mon cousin se dissipa en vapeur, et je me sentis le besoin de dormir. Je me couchai sur un lit qui était là, je m'y vis dormir, et j'eus la conviction que ce que je venais de voir était un rêve de mon corps, que je savais être étendu là, sous l'empire du sommeil. Je me trouvai alors réveillé véritablement, sans éprouver aucun trouble, et plein d'espoir qu'un jour je verrais tout éveillé des Esprits comme en avait vus Emmanuel Swedenborg, que ce que je voyais ainsi n'était que des préparatifs pour cet état, afin que je ne confondis pas alors les deux mondes ensemble. Tout en réfléchissant ainsi et passant en revue dans ma mémoire toute cette vision, je ne pus me rendre compte où était

posé l'escalier par lequel mon cousin avait monté, escalier existant véritablement. Je savais être dans ma chambre, dans laquelle je ne pouvais entrer que par cet escalier; j'étais on ne peut plus libre de mes pensées et dans mon état normal, et je ne pouvais me rendre compte comment j'étais logé aussi haut, sans moyens d'y monter? L'effroi succéda à l'inquiétude que j'éprouvais sur les fragilités de la mémoire. Je priai qu'on me rendît la connaissance qui me manquait sur ce sujet. Je sentis aussitôt une détente nerveuse s'opérer dans le derrière de ma tête, et la connaissance de cet escalier me revenir. Je compris par cette étude de dix minutes tout l'abîme que pouvait rencontrer la pauvre humanité dans ses changements d'affections, d'opinions, etc. Il peut suffire de toucher une fibrille commises à ce résultat pour faire d'un homme instruit un idiot, d'un honnête homme un misérable, etc. Qui peut mieux opérer ces changements d'intelligence que les Eprits qui ont les clefs de ces domaines?

Cinquième vision. — Du 22 au 23 novembre 1853. Étant allé coucher à Argenteuil, mon sommeil se trouva être agité, me réveillant toutes les heures et, à chacune, me souvenant des rêves que je venais de faire, rêves dont la plupart étaient plus ou moins ridicules. A l'un de ces réveils, je me souvins sortir d'une sensation assez pénible: Paris était agité et ma rue était fermée par la troupe; j'eus quelque peine à gagner ma de-

meure. Au réveil suivant, mon ami, M. Lecocq, se trouva au bord de mon lit, et je lui dis : « Oh ! j'ai bien fait de me réveiller, car j'ai senti le commencement d'une de mes attaques nerveuses internes, et la tête m'est bien douloureuse. » M. Lecocq me répondit : « Il fallait plutôt la supporter ; vous savez que c'est souvent à leur suite que vous voyez quelque chose qui vous récompense bien de cette souffrance. »

Tout en me disant ces mots que je croyais entendre bien éveillé, je me réveillai réellement, et la douleur que je sentis dans la tête me fit me réjouir d'avoir pu ainsi échapper à cette attaque qui, je le reconnaissais à ses préludes, en était bien une. Je fis plusieurs tours dans mon lit, afin de gagner du temps avant de me rendormir, pour qu'elle ne revienne pas, comme elles le font souvent dans de semblables conditions. Je me trouvai croire ne pas changer d'état, me supposant bien éveillé, lorsque j'entendis du bruit vers les cieux ; je les fixai aussitôt et j'y aperçus des nuages s'entre-choquant avec fracas et produisant un bruit semblable à celui de la foudre. Tout étonné de ce phénomène, j'en fis part à quelques personnes présentes, et, tout en regardant ce combat nuageux, je vis dans ces nuages des dispositions à former de ces tableaux si beaux dont j'ai déjà parlé, je priai les personnes présentes d'être attentives, car il allait apparaître quelque chose de curieux, leur disant comme cela m'est arrivé à chaque fois ; j'ai conté beaucoup de ces visions nocturnes à mes

amis, ils ont toujours refusé d'y croire, parce que je dormais, selon eux; mais aujourd'hui que je ne dors pas et que vous allez en voir en plein midi, veuillez y faire attention, afin de leur affirmer la vérité de mes récits. Le ciel, à l'instant, se couvrit sur une superficie du tiers de sa vaste circonférence de personnages les mieux modelés et affectant les poses les plus calmes et nobles qui se puissent voir, le tout composé de nuages d'un blanc albâtre éblouissant; au milieu d'eux apparut un grand personnage que je reconnus de suite pour être ***, mais sa corpulence devint démesurément grosse avec celle qu'il a présentement. Tous les personnages présents l'entouraient avec respect. Après un instant de repos, les moustaches de *** devinrent beaucoup plus fortes, ainsi que sa personne, qui devint de manière à imiter un colosse; des débris informes de lauriers l'entouraient; les personnages qui semblaient, il n'y avait qu'un instant, lui porter tant de respect, perdirent alors leur sérieux pour prendre la mine rieuse et bouffonne d'une mascarade; leurs vêtements se changèrent aussitôt en ceux de pierrots, d'arlequins, pantins, paillasses, etc.; jamais je n'ai vu une telle scène de carnaval, au milieu de laquelle fondit *** comme un morceau de sucre dans un verre d'eau.

Lorsque ces pantins eurent bien gambadé, apparut au-dessus d'eux une masse de soldats de l'Empire aussi nombreux qu'eux, pour le moins. Plusieurs me firent

signe de la main, pour me prouver qu'ils me connaissaient, et étaient contents de ce qui venait de se passer sous leurs pieds. Je leur criai : « Vous vivez donc bien, vous me voyez donc ? je ne croyais voir qu'un tableau allégorique. » Ils me firent signe de nouveau qu'ils étaient vivants et qu'ils me voyaient. Il me fut inspiré que parmi eux étaient les frères de ma mère, qui sont tous morts sous Napoléon Ier, ainsi que mon oncle Verdure, officier de la Légion d'honneur, chef de bataillon de la garde impériale. Ce qui me le prouva, ce fut son fils, qui était chevalier de cet ordre, qui vint à moi tenant à sa main des productions spirituelles ; il me dit : « Tiens, pour te prouver que tu vois bien ce qui est au monde spirituel, voici des productions végétales de ce monde ; prend-les et gardes-les. » Il me présenta des fleurs d'or très-brillant, puis deux petits animaux enfermés dans des feuilles, dont l'un se déroula dans ma main sous la forme d'une écrevisse verte. Je le remerciai et dis aux personnes qui m'entouraient : « Si je donne cet animal à quelque savant du Jardin des Plantes en disant : voilà une production spirituelle, il me rira au nez ; j'aime mieux leur laisser le soin de classer cet animal que de leur dire son lieu de naissance. » Je me trouvai à l'instant les yeux vraiment ouverts à notre monde, le cœur plein d'inquiétude sur l'ensemble et la concordance de ces trois visions. La première, celle où je ne pouvais rentrer à mon domicile à Paris, par la troupe qui obstruait les

rues ; la deuxième, entendant M. Lecocq me dire que j'aurais dû ne pas refuser mon attaque, vu qu'elle était sans doute le prélude de quelque vision, et la troisième, celle que je viens de raconter, semble me prouver que beaucoup de présumés dévoués à *** pourraient n'être que des pantins qui jouent une comédie indigne d'hommes d'honneur, vu qu'on ne fait jamais une bonne action en agissant dans l'ombre ; quelle que soit d'ailleurs notre opinion, et je ne voudrais pour rien au monde frapper un homme par derrière, si hostile me fût-il (1).

Sixième vision, du 15 au 16 mars 1853. — Comme je l'ai déjà dit bien des fois, j'étudie l'analogie que les rêves peuvent avoir avec les vues du monde spirituel, et j'en conclus qu'ils sont l'entrée obscure de ce monde ou de cet état, cependant, lorsqu'il m'arrive de passer par une macédoine de visions et de sensations plus ou moins ridicules et inexplicables dans l'état matériel, je me désespère de ne pouvoir rien conclure de recevable sur cette question. C'est dans cet état d'esprit où

(1) Je prie le gouvernement impérial de ne point interrompre ces études, qui pourraient lui sembler, au premier aperçu, être contre son existence ; la suite justifiera le contraire. Qu'il me laisse la liberté de mon langage, en vue de la franchise et de l'impartialité dont je désire faire preuve dans cette appréciation ; la somme de liberté qui m'a été accordée jusqu'à ce jour dans mes publications philosophico-libérales m'encourage à espérer la continuation de cette liberté et me commande de m'en rendre digne. (*Note de l'auteur.*)

j'étais depuis plusieurs jours, et où je me sentais très-indifférent envers cette étude, que cette nuit, je me crois comme à l'ordinaire très-bien éveillé dans ma chambre, me promenant de long en large, lorsque tout à coup je vois une chaise remuer de place. Je regarde ce mouvement avec autant de curiosité que de surprise, et je me prends à dire : « Y aurait-il des Esprits, des tables tournantes dans ma chambre ? » Je n'avais pas fini cette phrase que la chaise en question s'élève comme d'elle-même à la hauteur de ma tête et se promène ainsi dans la maison. Mon étonnement fut grand, comme on doit le penser, et j'appelai Adèle, que j'entendais marcher dans sa chambre, pour qu'elle fût témoin de ce phénomène ; mais lorsque Adèle entra dans la mienne, la chaise redescendit à terre, malgré mon envie de la soutenir en l'air, de ma main, à la hauteur où je l'avais vue. Désespéré qu'Adèle n'avait pu voir ce que j'avais vu, je dis à la chaise : « Est-ce tout ce que tu désirais me faire voir ? » Je n'avais pas fini ces mots que la chaise se pencha en avant jusqu'à terre, et fit une culbute comme en font les enfants ; d'une elle fut à deux puis elle fit ainsi tout le tour de ma chambre et de celle d'Adèle. Cette dernière me dit : « Cela est très-curieux, mais ne m'étonne pas (1). »

Je passai alors dans un deuxième état où je crus de

(1) On retrouvera dans les sommeils de Gustave de Saint-Paul, lucide âgé de dix années, dans le cadre des ouvrages de l'*Encyclopédie magnétique*, des vues de ce genre.

nouveau être éveillé et dans lequel je regrettai que ce que j'avais vu en dormant ne se réalisât pas éveillé. M. Lecocq, avec lequel je me trouve souvent dans ces sortes d'études, était auprès de moi; je lui contai cette vision, lui marquant le regret que j'éprouvais qu'il n'eût pas vu semblable chose. Mes yeux se trouvèrent à cet instant portés vers ma croisée, d'où j'aperçus un ciel très-beau vers lequel montait perpendiculairement un bâton lancé comme on lance les chandelles romaines dans les feux d'artifices : « Tiens, dis-je à mon ami, voilà qui n'est pas moins curieux ; regardez donc ce bâton qui monte au ciel ; c'est un drapeau. » En effet, le drapeau tricolore qui était enroulé autour se déploya et flotta à nos yeux, jusqu'à ce qu'il fût assez haut pour être perdu de vue ; une grande quantité d'étendards semblables furent lancés de la même manière, comme formant un faisceau ou bouquet d'artifice ; mais presque tous rasèrent la terre et retombèrent dans l'eau ; ceux qui s'élevèrent un peu plus haut ne purent se soutenir en l'air, comme le premier, et retombèrent également dans l'eau. Ebahis de ce genre de feu d'artifice, qui nous paraissait être tiré à Paris, sur la place de la Concorde, nous trouvâmes l'idée aussi pauvre qu'inexplicable, vu qu'aucun jet lumineux ne les accompagnait et qu'ils retombaient tous à terre à peine lancés dans l'air.

Je passai dans un troisième état dans lequel j'eus connaissance que les deux autres n'étaient que deux

rêves que du moment je pouvais apprécier, comme je le fais ordinairement, puisque j'étais réellement dans mon état normal. Un sentiment de triste inquiétude me pénétra dans ce moment, et je fus assailli des plus pénibles doutes qui puissent exister, tant sur le *vrai*, le *réel* et la *ductibilité* de la matière, que sur le positivisme des états par lesquels j'avais passé ; car, dans ces états, j'avais étudié, pensé, apprécié avec une grande justesse, et j'avais acquis tous les degrés possibles de certitude à l'égard de la pondérabilité de tout ce qui m'entourait. Je restai assez longtemps dans ce pénible ordre d'idées, me promenant dans ma chambre, me regardant dans ma glace, me palpant, m'asseyant, touchant à tout ce que je voyais pour m'assurer de leur résistance à ma pression. Je voyais Adèle et mon ami M. Lecocq qui causaient ensemble de ce qu'ils avaient vu avec moi. Je n'osais leur demander s'ils étaient bien là et si j'étais réellement dans mon état matériel? J'avais peur de leur communiquer les doutes qui m'assiégeaient et je n'avais pas moins peur, en même temps, qu'ils me traitassent de fou, de visionnaire, d'halluciné. Un abîme effrayant était ouvert devant moi ; je me cramponnais à tout, de crainte d'y tomber ; je sentais que ma raison, mon observation, mes moyens de certitude et tout ce qui constitue l'homme allaient s'y engloutir. Enfin, je cherchais où étaient ma *vie* et mon *être*, si j'étais *mort* ou sur *la terre !* J'étais plus que fou ; car je n'avais pas même la certi-

tude qu'a le fou de l'exister de tout ce qu'il voit ; je doutais de tout ce que je voyais, moi ! Ce triste état me rappela lentement à mon état normal, où je ne sens pas moins vivement en écrivant ces lignes, ce qu'il m'a fait sentir, et où j'éprouve un certain plaisir de voir le ciel à mon gré, de voir courir ma plume après les lettres qui forment ces mots, qui un jour peut-être seront lus ou seront au moins mieux fixés sur ce papier, que l'idée de mon moi n'était fixée cette nuit dans le domaine de ma pauvre observation.

Oh ! oui, les rêves sont la porte du monde ou de l'état spirituel, Dieu nous a placés douze heures sur vingt-quatre, je le répète, dans chacun de ces états, afin que nous ne puissions douter de l'existence vraie et permanente de l'un et l'autre. Quant à l'allégorie de ces visions, la première est pour me prouver sans doute que le phénomène de la suspension que je n'ai jamais vu matériellement existe. Tel j'en ai traité dans la *Magie magnétique*. La deuxième est pour me prouver qu'un seul drapeau tricolore a pu s'élever aussi haut qu'on me l'a montré, et que les autres retomberaient à terre à peine élevés. Cette allégorie se trouve être en rapport avec la confirmation de toutes celles qu'on m'a présentées à ce sujet concernant les affaires politiques du temps, et du peu de goût que Napoléon III a pour la guerre de conquêtes. La troisième était sans doute pour raviver ma foi, et mon observation à l'égard des rêves, afin que je ne laissasse pas de côté une étude, si

ingrate soit-elle, qui n'en serait pas moins très-consolante si elle pouvait être dirigée en vue d'obtenir des résultats en rapport avec toutes nos autres études. . . . .

SEPTIÈME VISION. — Je n'ai pas pris note depuis bien longtemps de différentes études spirituelles se rapportant plus ou moins à celles précédentes. L'avant-dernière avait de supérieur aux autres qu'elle était une espèce de résumé de toutes les phases de doutes dans lesquels on me plonge sur l'état dans lequel je me trouve et sur la rouerie, dirai-je, des moyens que j'emploie pour m'assurer de l'identité de cet état. Cette nuit-là je ne sais si j'ai joué gros jeu à l'égard de ma raison, mais je peux affirmer qu'étant véritablement rendu à mon état normal, je fus très-longtemps à pouvoir jouir de ma liberté d'appréciation, et je dirai plus, à me demander si je n'étais pas plus lucide dans mon sommeil que dans mon état de veille. Du 14 au 15 juillet 1855, je prends connaissance d'un journal spirituel à n'en pouvoir douter, puisque ce qu'il contient n'est ni connu, ni prévu, ni même pressenti en ce jour en France. J'y lis ces mots : « La Belgique vient de subir une révolution ; l'honneur de ce peuple libre est enfin sauvé ; la république y est proclamée. La Russie fait une alliance secrète, dit-on, avec le nouveau gouvernement, afin de pourvoir à ses besoins en denrées alimentaires, etc. » Réveillé tout aussitôt, je me trouvai plongé dans une certitude très-prononcée que ce

que je venais de lire allait arriver, et que Napoléon, ne pouvant souffrir une telle liberté si près de lui, surtout par rapport à la liberté de la presse, dont il doit craindre les écarts, allait entrer en Belgique; mais que la Prusse et l'Autriche n'attendaient que ce moment pour se déclarer ouvertement contre nous, et de là la guerre d'envahissement dont nous entretiennent depuis si longtemps nos lucides. Je prends note de cette révélation sans la faire suivre d'appréciations qui pourraient, si elle est une erreur, faire tomber naturellement dans l'erreur.

Les journaux du 25 août mentionnèrent des troubles assez graves passés près de Charleroy dans lesquels furent proférés des cris de : Vive la République ! La troupe fit feu et il y eut des morts et des blessés. Ces troubles furent suscités par une prétendue maladie que le voisinage de quelques fabriques ont dû procurer au grain.

Huitième vision. — Sur la fin du mois d'août 1855 je reçus une lettre d'une personne de Lyon qui ne m'avait encore écrit qu'une fois ; cette personne me disait dans sa lettre qu'ayant remis la mienne dans les mains d'une dame d'une assez bonne lucidité, afin de lui faciliter de me voir, cette lucide lui avait dit de m'écrire au plus tôt que j'aie à me méfier d'un certain visiteur qui devait venir me demander ou une séance, ou des renseignements, vu que cet homme me voulait

du mal, et surtout à ma lucide Adèle. Suivaient quelques détails. A la demande de son magnétiste, quand cela arriverait, la lucide dit voir devant elle un énorme 7, ce qui voulait lui marquer 7 jours ou 7 semaines. Cette révélation m'intéressa moins que le chiffre 7, que j'avais vu moi-même trois jours avant de recevoir cette lettre.

La nuit où je le vis, il se trouvait suivre une très-grande quantité de baïonnettes qui semblaient aller à la guerre. Il m'apparut aux cieux, et pouvait bien avoir 6 pieds de longueur, sur une largeur proportionnelle. Si la vue de ce chiffre ne répondait pas à celle de la lucide, elle me rappela que quelques mois avant le 2 décembre 1851, je me trouvai sur la place de la Révolution, comme je l'ai publié : *Révélations d'Outre-Tombe*, page 298, par une belle nuit, mêlé à des groupes très-nombreux de peuple rangés sur deux files, qui laissaient passer entre eux une très-grande quantité d'hommes à la mise du dix-huitième siècle, c'est-à-dire de 89. Au-dessus de ces hommes planait dans l'air une gigantesque statue de la Liberté, entourée d'un crêpe noir, crêpe qui se prolongeait en très-longs tourbillons derrière elle. Cette statue sortait de Paris, ainsi que ceux qui marchaient sous elle. Tous prenaient la route de la barrière de l'Étoile ; un des silencieux apôtres qui l'accompagnaient sortit de ses rangs, vint à moi, me fixa attentivement, puis appuya son pouce sur mon front, à la racine du nez, se tourna

vers les siens en leur disant : « Voici notre numéro 7. » Je me retrouvai dans mon état normal, sans pouvoir m'expliquer ce que cela signifiait. Je vis seulement, quelques mois après, que, par un concours de circonstances, la liberté était réellement sortie de France pour aller je ne sais où.

Le 30 août 1855 je priai Adèle, en sommeil magnétique, d'appeler l'Esprit Swedenborg afin de le questionner sur ce sujet. Lorsqu'il fut présent, Adèle lui conta les trois concordances du 7, et lui demanda ce que cela voulait dire.

Swedenborg lui répondit que c'était un avertissement qui m'était donné, concernant la politique et ma position personnelle.

— Je ne comprends pas ce qu'a de commun ma position avec la politique, lui répondis-je.

— Lorsque le chiffre 7 vous fut révélé la première fois, il vous avertissait :

1° Que la liberté était exilée de France pour 7 ans ;

2° Qu'étant le septième qui aviez fondé un groupe afin d'étudier mes révélations, vous eussiez à être prudent, vu que vous pourriez courir quelques dangers en écrivant trop librement, comme vous le faites souvent ;

3° La vision que vous avez eue en dernier lieu vous annonce que la fin de cet exil s'approche et que la liberté va bientôt être rendue à la France. Celle que cette lucide a eue à cet égard est en vue de vous avertir doublement d'avoir à être très-prudent ; car sur les derniers

temps il y aura encore plus de compression qu'en ce jour, vos ennemis pourraient en profiter pour vous nuire; par conséquent, soyez très-prudent.

Neuvième vision. — J'ai cessé de prendre des notes de ce genre de communications, quoique je n'aie pas cessé d'en avoir; mais entretenir le lecteur des détails journaliers de ces choses, pourrait faire supposer de l'enthousiasme et ç'a en serait peut-être. En toutes études il faut se tenir dans une sage réserve, c'est ce que j'ai tâché de faire. Jusqu'à ce jour, je n'ai eu en vue que de faire une appréciation consciencieuse; je ne voudrais, pour tout au monde, y ajouter ou en retrancher quoi que ce soit.

Continuant de me trouver dans cet état, dans lequel on prend plaisir, ou bien dans lequel je prends plaisir à m'intriguer moi-même en me créant continuellement des doutes sur ce que je vois; confrontant cet état avec l'état de veille, croyant à chaque fois être dans ce dernier par les récits que je fais aux personnes qui m'entourent de ce que j'ai pu voir dans mon état de sommeil, et contant à nouveau dans quatre à cinq états, par lesquels je passe successivement, ce que j'ai fait et dit dans chacun, je me trouve tout juste, lorsque je suis rendu à mon état véritablement normal, douter très-longtemps de ma manière d'être en ce moment; ce qui, comme je l'ai dit, m'affecte et m'inquiète beaucoup parfois.

Cette nuit, 10 au 11 juillet 1856, a été une des plus clairvoyantes de celles que j'ai passées jusqu'à ce jour. J'en avais presque la certitude le soir en me mettant au lit, quoique je ne sentisse aucun embarras électrique au cerveau ; cependant, partout où mes yeux fixaient un point, je n'y voyais que du feu, et lorsque je me mis au lit, je vis, les yeux clos, *sans être encore endormi* (comme j'en ai l'habitude au prélude de ces voyances), je vis, dis-je, toute ma chambre éclairée d'une lumière phosphorescente assez belle pour en distinguer les moindres détails.

La nuit, après avoir été en rapport avec différents êtres tant spiritualisés qu'étant encore sur la terre, dans différents lieux, tant connus qu'inconnus, avoir raisonné et observé plus ou moins logiquement, je me trouvai avec plusieurs de mes amis (dont M. Lecocq faisait partie) dans une allée d'une assez mince apparence ; une maison de pauvres gens la couvrait, et au bout était une place de peu d'étendue et assez sale, qui semblait la terminer.

Cette place se trouvait garnie sur les côtés de maisons du même genre ; mais le côté du nord n'en possédait pas et laissait voir un horizon très-nuageux. Un fort groupe de nuages qui le couvrait s'en détacha et vint s'abattre sur cette place. Ces nuages se trouvèrent transformés instantanément en un très-fort bataillon de soldats de toutes armes. De grise que paraissait être la couleur de leurs vêtements elle se nuança de toutes

les couleurs, et, pour lors, ces hommes, leurs habillements et leurs armes se trouvèrent on ne peut mieux dessinés et pleins de vie... Un chef apparut assitôt ; mais je ne pus saisir l'ensemble de ses traits.

A peine fut-il à la tête de ce bataillon qu'il tira son épée du fourreau avec une vitesse incroyable; tous ses soldats en firent autant et ce fut un brouhaha de mouvements et de paroles qui m'effraya. Je craignais pendant un moment que ces hommes nous passassent par les armes, mais il me fut inspiré d'avoir confiance, de rester à ma place et d'attendre... Quelques secondes furent à peine écoulées qu'une voix de femme se fit entendre au-dessus de notre tête ; je ne sais si elle planait dans l'air ou si elle était par quelque croisée, ne la voyant pas et n'ayant pas assez d'yeux pour veiller sur ma place, vu que le peuple abondait dans ce lieu, et que les bousculades se faisaient déjà sentir. Chacun parlait, gesticulait et réclamait ; on ne pouvait enfin entendre ce que disait cette voix de femme, voix plaintive et très-douce... Les officiers et les soldats semblaient entendre seuls cette révélation; car aux traits de leur physionomie, à l'abattement de leurs membres et de leurs armes vers le sol, on supposait qu'ils n'entendaient pas un encouragement!... Le chef lui-même, voulant remettre son épée dans son fourreau, était si stupéfait et si agité dans ce moment qu'il ne pouvait le faire.

Je réclamai du silence sans pouvoir en obtenir; je

désirais fortement cependant connaître ce que disait cette femme; je ne pus saisir que quelques phrases qui semblèrent m'arriver par ondées, et que ne pouvaient couvrir les voix de ceux qui s'étaient groupés autour de moi. Je supposai même qu'ils faisaient tout ce bruit pour que je n'aie pas connaissance de cette prophétie, car c'en était une, assurément. Les mots que je pus saisir furent ceux-ci : « L'intolérante exigence des prêtres doit disparaître, et ceux qui leur ont prêté leur appui en opprimant les peuples, *leur rôle est terminé !* leur jugement arrive !.... On n'insulte pas impunément Dieu et les hommes... Toute oppression n'a qu'un temps ! toute domination religieuse est passée !.. la victoire n'est plus à eux. »

Ce ne sont que des fragments très-incorrects que je rapporte là, car cette prophétie m'a semblé être une ode d'une douce et mélancolique poésie. Elle n'a pas demandé moins que dix bonnes minutes pour être dite; jamais je n'avais vu ni entendu aussi longtemps en ce genre.

Je fus rendu à mon état normal, pénétré de l'idée que ce chef allait s'engager dans quelque guerre qui pourrait causer sa perte, et que le parti prêtre allait être fortement comprimé.

Plus que jamais, j'ai été à même d'apprécier dans cette vision le mécanisme créateur de la vie spirituelle,

car je pressentais bien dans ce moment que ce n'était qu'un tableau allégorique et prophétique qu'on nous faisait voir, puisque j'en avais, en quelque sorte, remarqué la création dans les nuages informes desquels il était sorti; mais je n'en ai pas moins subi une impression aussi puissante et aussi pleine de certitude sur sa réalité que si j'étais devant le fait et au sein d'une action matérielle. C'était la vie en pleine activité avec toutes ses phases démonstratives: formes, gestes, paroles, brouhaha, attouchements, sensations, terre et ciel, enfin, au naturel! Oui, je le répète, celui qui voit et qui subit ces choses sans croire à leur possibilité d'être, n'est pas assurément un homme appréciant juste, car l'être est bien là où il a la certitude d'être, et s'il peut exister ainsi de par les faits d'un tel état sans que son corps y prenne aucune part, il ne peut donc nier injustement une existence aussi réelle.

Que chacun étudie son exister nocturne, c'est la plus consolante et la plus persuasive des études qu'il puisse faire. Je sais qu'à côté de cela il existe cent désordres de créations semblables enfantées à plaisir sans doute par des Esprits qui n'ont pour but que d'annuler les appréciations qu'on pourrait faire des créations harmoniques; mais l'une ne détruit pas plus l'autre que les farces et les *gamineries*, dirai-je, d'un enfant ne détruisent les belles combinaisons des hommes.

APPRÉCIATIONS

Du guide de Ravet, sur l'état présent de la France et de l'Europe.

Le 5 avril 1859, Ravet, en sommeil magnétique, traitant d'une question qui lui était personnelle, se souvint d'un rêve qu'il avait fait la nuit précédente, et voulut en avoir la solution. Voici ce rêve : Ravet se trouvait prêt à passer le pont d'Argenteuil lorsqu'il en fut empêché par l'arrivée d'une troupe de soldats qui se sépara en trois colonnes, dont une se campa sur le pont et les deux autres descendirent sur la berge de chaque côté de la Seine. Au même instant, le ciel se voila et une nuit assez sombre parut. Un bâteau à vapeur remontait la Seine, lorsqu'il fut reconnu par les soldats précités, qui tirèrent aussitôt sur lui et le firent rebrousser chemin. Le rêveur se trouva réveillé au bruit de ces coups de feu sans savoir quoi conclure de sa vision ; aujourd'hui, il en demande l'explication à son guide, qui lui répond aussitôt : C'est une trahison. De qui ? demande Ravet.

R. Des Autrichiens.

D. Qui trahissaient-ils ?

R. L'Europe.

D. De quelle manière et quelle en sera l'issue ?

R. C'est un guet-apens contre l'Italie, qui sera découvert par les Anglais et qui les indignera tellement

qu'ils seront les premiers à prendre fait et cause pour les Italiens. C'est eux que tu as vu par allégorie arrêter le bateau qui remontait la Seine.

D. Ce sera donc le commencement de la guerre dont on se préoccupe tant en ce moment?

R. Oui, c'est par Naples que tout s'engagera.

D. Les Anglais paraissent cependant en ce moment ne pas être disposés à prendre fait et cause pour l'Italie.

R. Les Anglais sont très-embarrassés; c'est une puissance qui n'aime pas les grands États; elle en cherche par tous les moyens en son pouvoir la division; aussi, à cet effet, flotte-t-elle et prend-elle fait et cause pour les petits gouvernements qui s'appuient sur les grands. C'est ainsi que, du moment, elle recherche plus l'alliance des États de l'Allemagne que celle de l'Autriche proprement dite; mais elle connait la force de l'Autriche, ses richesses et ses vues politiques; elle sait que cet empire peut beaucoup peser sur les destinées de l'Europe et qu'il tente de devenir une puissance maritime, ce qui n'irait que tout juste aux Anglais, qui verraient d'un mauvais œil alors les ports de l'Allemagne sur la Méditerranée. En plus, ils ne sont pas moins jaloux de ceux que possèdent l'Italie, et craignent que ce peuple se relève ou soit relevé par un gouvernement maritime qui pourrait s'en servir à son profit. L'Angleterre se trouve donc inquiétée de deux côtés et n'est décidée qu'à jouer aux bâtons rompus;

mais la trahison dont je te parle la forcera de se mettre contre le premier agresseur et le plus rusé en même temps. Voilà pourquoi elle sera entraînée à la guerre malgré elle.

D. Je ne croyais pas l'Autriche si forte ou si riche que tu la fais, vu que j'ai entendu dire que personne ne voulait lui prêter d'argent.

(Ravet ne lit pas les journaux et s'occupe encore moins de politique. C'est moi qui ai argumenté ainsi cette assertion de son guide.)

R. Tu fais erreur; l'Autriche est forte de son alliance avec toute l'Allemagne et riche de la confiance que son gouvernement inspire aux jésuites. Il est vrai que Joseph et son gouvernement sont peu riches; mais ils ont des préparatifs, des hommes, des vues ambitieuses, et peuvent passer pour être en bonne position de faire la guerre. L'Autriche est le gouvernement le plus fort et le plus riche (à ce point de vue) de l'Europe.

D. Si les jésuites sont si riches et disposés à soutenir l'Autriche, pourquoi ne le font-ils pas du moment?

R. Ils l'ont fait jusqu'à ce jour, mais ils ne veulent pas s'avancer jusqu'à compromettre leurs deniers. Joseph n'est pas encore assez dans leur manche, c'est-à-dire il ne leur accorde pas tout ce qu'ils désirent; par conséquent, ils le poussent à s'engager dans une impasse dont eux seuls pourront le tirer. Là alors

leurs millions devenant nécessaires, ils ne les verseront que contre abandon du peu de droits que leur agent possède encore. Les jésuites, sache-le, ne sont pas des hommes à se livrer ainsi sans sévère observation des choses.

D. Eh bien ! ce congrès dont on parle tant ?

R. Un moyen d'attente de tout et non d'entente. Chacun est intéressé à obtenir du temps, et ces prétendus débats ne sont qu'un leurre. Sache que tous ces gouvernements ont entre eux des traités et des promesses secrets dont le peuple ignore l'existence ; dans ce genre de compromis, il y a des engagements à *échéance*, des moments donnés pour entrer en possession des choses convoitées ; et là chacun se trouve presque sommé de s'exécuter. Ce n'est pas sans embarras de tous genres qu'ils le font, et fort souvent contre leur gré ; mais la crainte de la connaissance publique de ces ambitions les entraîne à leur accomplissement. C'est une question de ruse entre eux, et le plus fin est celui qui sait le mieux se placer. Les peuples ne sont que des machines qu'ils font mouvoir à leur gré.

D. Quand cela commencera-t-il ?

R. Vers la *fin de cette année.*

D. Ce sera une guerre interminable ?

R. Interminable ! Quoi donc est interminable pour ceux qui arrêtent le commencement des choses ? Il est vrai qu'il survient des complications qui abrégent ou

distancent ces choses; mais sois assuré que celles-ci ne seront pas de longue durée. C'est le commencement d'un grand drame dont la fin t'étonnera beaucoup ; je ne peux te la dire; sache seulement qu'un de ses acteurs principaux disparaîtra d'une si drôle de manière que tu ne pourras y croire et, par conséquent, que tu n'aurais pu le supposer.

D. Tu m'avais cependant dit, lors de la guerre de Crimée, que les Anglais tourneraient avec l'Autriche, en temps donné, pour un envahissement de la France.

R. C'est ce qu'ils tentent en ce moment en la flattant, mais la trahison dont je te parle dérangera bien des choses, sans les annuler positivement. L'Autriche fait envers la Russie présentement ce que l'Angleterre fait envers l'Allemagne même. Tous se flattent pour mieux se tromper et mieux se servir les uns des autres. Je ne peux t'en dire plus sur ce sujet. Le Piémont aura beaucoup à souffrir dans cette lutte, en ce que, le premier aux prises et en butte à la haine des Autrichiens, il sera saccagé terriblement par eux.

Obs. J'ai pris note de cette révélation sans savoir plus pourquoi que Ravet lui-même, qui dormait dans le but, sans doute, de me la communiquer sans s'en douter. En cas échéant, nous trouverons sa place à côté de beaucoup d'autres de ce genre que nous avons en portefeuille. Communiquée quelques jours plus tard à plusieurs personnes pour, en cas de besoin, requérir

leur témoignage afin d'asseoir ou de détruire les facultés prophétiques des voyants. Ces personnes sont MM. Lecomte, Lecocq, Toussaint, Maugis, Sinet, celles de ma maison, Ravet lui-même dans son état de veille.

RÉVÉLATIONS

DE L'ESPRIT EMMANUEL SWEDENBORG

A la lucide Adèle Maginot, sur les affaires présentes de l'Europe.

Le 20 avril 1859, dans une séance où j'avais eu besoin des secours de l'Esprit Swedenborg, je profitai de ce rapport pour lui faire demander par Adèle ce qu'il pensait de la guerre projetée ; il me répondit qu'il prévoyait que la France serait vainqueur.

D. L'Autriche sera-t elle seule ?

R. Je ne le crois pas.

D. Les Anglais seront-ils de notre côté ?

R. Il est impossible d'affirmer quoi que ce soit sur les Anglais, par rapport à leur caractère mobile ; l'intérêt en est tout le stimulant. C'est en dehors des choses en cours d'exécution.

D. La Russie sera-t-elle contre nous ?

R. Non, le jeune empereur aime Napoléon.

D. Quand cela commencera-t-il ?

R. D'ici un mois, ou je me trompe.

D. Sera-ce long ?

R. Non, surtout si l'Empereur chasse les jésuites. Là est tout le dénoûment.

D. Les chassera-t-il ?

R. C'est son intention; c'est un combat entre eux et lui; il ne se laissera pas prendre à leur piége.

D. Cependant, Napoléon a paru un instant aimer et protéger les jésuites.

R. Oui, il était très-disposé à marcher avec eux; mais il a su que les plus influents du parti qui l'entoure, les mieux posés, les plus forts, les plus estimés, ont formellement manifesté l'intention de le quitter s'il entrait dans cette voie-là, ce qui pourrait l'ébranler fortement. Aussi a-t-il bien compris qu'il fallait s'éloigner de ces hommes, cesser tout rapport avec eux et les chasser de ses États, comme d'Italie; car sans cela il n'y aurait aucun repos pour lui; c'est ce qu'il va faire, et il réussira. Je ne crois pas que cette guerre trouble la France ni amène un conflit des gouvernements. Il faudrait que des forces majeures apparussent, forces qui, présentement, me semblent s'être éloignées du tableau.

Obs. La nuit même qui suivit la séance de Ravet, je rêvai lire dans un journal que, dans une rencontre des Autrichiens et des Français, ces derniers avaient pris un corps d'armée des premiers entre deux feux, et avaient remporté une victoire éclatante, sans presque coup férir. Napoléon commandait dans cette affaire

l'un de ces deux feux, et c'était à lui qu'était dû le succès de cette affaire.

La nuit qui suivit également la révélation de Swedenborg, je rêvai voir un splendide appartement que faisait décorer Napoléon, mais toutes les tapisseries et ornements principaux étaient en fleurs de lis en argent bruni, ce qui jetait plus d'éclat sur ce genre de décoration. Je crus, à mon réveil, que cette vue était une allégorie que, dans la guerre attendue, Napoléon ferait plus les affaires d'un autre que les siennes propres.

Le 23 avril, les journaux annoncèrent le rejet, par les Autrichiens, des propositions de l'Angleterre et un mouvement autrichien en avant sur le Piémont; on affirmait même un combat d'avant-poste sans guerre déclarée. Le 24, je questionnai Adèle sur ce sujet; elle me dit que, ce jour ou le suivant, les Autrichiens seraient repoussés par les Piémontais, dans un coup de main tenté par les premiers, et que l'armée française entrerait en Italie le 25, que tout irait pour le mieux en ce qui concerne la France, le Piémont et l'Italie.

Onzième vision, du 9 au 10 mai 1858. — Je me trouve transporté dans une grande et belle rue que je

prends pour être celle de Rivoli, du côté des Tuileries. J'aperçois dans le lointain, venant à moi, dans la direction du palais au Champs-Élysées, une foule très-compacte de monde, foule qui couvre dans toute sa largeur la chaussée de cette rue et qui s'étend très-loin. Des jeunes gens, âgés d'une vingtaine d'années, ouvrent cette marche, qui paraît être très-grave et très-paisible. Ces jeunes hommes sont comme couverts de blouses blanches, la figure belle et pleine de décidée résignation. Ils portent tous au cou de larges rubans aux couleurs tricolores. Ces rubans me font l'effet d'écharpes de commissaires enroulées autour de leur cou.

Derrière eux suit une immense foule de vieillards, à la figure belle, bien éclairée, mais à l'air consterné. Ils chantent un hymne sur un air très-doux, avec beaucoup d'ensemble. En voyant ce cortége, je m'écrie : « Il fallait que je visse ce rassemblement, puisque je l'ai rêvé, il y a à peine quelques nuits, tel je le vois. » Et je me demandais qu'étaient ces hommes? où allaient-ils? que voulaient-ils? Mes pensées me répondaient qu'ils représentaient la vieillesse agricole et artistique de nos jours qui fuyait devant une force supérieure. « Il y a donc un bannissement général? me demandai-je, puisque ces jeunes gens ouvrent la marche de ce cortége et qu'ils sont tous porteurs des couleurs nationales? Qui peut chasser la nation de la nation? » Enfin, tout en faisant ces réflexions, il me sembla re-

connaître parmi cette immensité de vieillards des figures qui m'étaient familières. Ce cortége s'écoula fermé par autant de jeunes hommes mis et porteurs des mêmes couleurs que ceux qui les précédaient.

Je me trouvai fort impressionné par cette vue et ce chant, et je me vis en compagnie d'un ami; je tenais mon fauteuil d'une main et une très-grande poêle à frire de l'autre main. Embarrassé que j'étais par la pesanteur de ce fauteuil, et gêné par une espèce de honte de me voir traîner ainsi cette poêle à frire parmi les rues jusqu'à ma demeure, je ne savais plus penser. Je rencontrai des gardes municipaux, auxquels je prêtai une surveillance très-active en vue du rassemblement précité. Ce qui me sembla aussi surprenant, c'est que ces hommes portaient plutôt la mise des cent-gardes que celle des gendarmes, et qu'ils avaient tous à la saignée du bras de semblables larges rubans, mais d'une couleur différente, en ce qu'elle était composée de raies blanches et vertes. Je continuai ma route, en rencontrant à chaque instant des postes de soldats d'une autre arme et d'un autre uniforme, mais portant également des rubans blancs et verts au bras. La ville me paraissait être plus calme qu'agitée; elle respirait même la surprise. J'arrivai à ma demeure, toujours porteur de mon fauteuil et de ma poêle à frire que je trouvai toute pleine de cendres. Je la lavai dans un vase d'eau, étant en compagnie de mon ami; puis je me trouvai réveillé très-brusquement comme

on a l'habitude de le faire lorsqu'on veut que je garde l'impression des tableaux qu'on me montre dans cet état. Étant réveillé, je n'ai su à quoi autre rattacher cette vision qu'à la politique. Je l'ai prise pour être le complément de celle que j'ai rapportée dans la *Révélation d'Outre-Tombe*, page 288.

Cette foule de vieillards, travailleurs des champs et des villes, étant entourée de cette jeunesse belle et dévouée, me représentait cette grande réputation qui, par l'amour de ces vieillards pour elle, a en traîné à sa suite cette jeunesse savante et brave qui en fait la gloire présentement. « Si le temps de cette manifestation spirituelle est passé, me disais-je, il est tout naturel qu'il fasse place à un autre tableau. » Ces rubans blancs et verts que portaient ces soldats me rassuraient peu, en ce qu'ils me semblaient être le symbole d'un droit que je n'aime pas.

Le matin même, lorsqu'Adèle fut réveillée, elle n'eut rien de plus empressé que de me dire qu'elle venait de voir, dans un beau rêve, une croix blanche planant dans le ciel, croix ne portant pas le Christ, mais à sa place deux épées en croix. Impressionnée par cette vue, elle s'était réveillée de suite, ne sachant ce que cela voulait dire. Si j'ajoute cette vision à la mienne, elle nous dit que l'Église médite, par les armes, quelques troubles.

QUESTIONS ADRESSÉES A NAPOLÉON Ier

Le 23 août 1859.

D. Serait-ce être indiscret de vous adresser quelques questions sur la personne et l'avenir de votre neveu?

R. Adressez-les; celles que je trouverai indiscrètes, je saurai ne pas y répondre.

D. Lors de l'avénement de votre neveu au pouvoir, je vous demandai ce que vous pensiez de cet homme, de ses moyens spirituels et d'action; vous parûtes alors ne pas l'apprécier à la valeur que je crois lui reconnaître aujourd'hui. Fais-je erreur?

R. Il a beaucoup gagné.

D. Êtes-vous près de lui? l'assistez-vous de vos conseils et le conduisez-vous, au besoin?

R. Je le quitte peu, je le conseille, mais je ne peux le conduire selon mes vœux.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'il a sa part de liberté d'action, et une volonté qui, toute ferme qu'elle est, est cependant susceptible de faiblesse.

D. L'avez-vous assisté dans les affaires d'Italie?

R. Oui.

D. Que pensez-vous de l'issue de ces affaires?

R. *Il a muselé le lion et ne l'a pas vaincu.* Il a commis là une faute regrettable.

D. Quelles seront les conséquences de cette faute?

R. De graves embarras.

D. Comment les éviter?

R. Abattre la bête noire.

D. Qu'entendez-vous par bête noire?

R. Les jésuites; ceux qui m'ont mis à bas et qui le mettront aussi s'il ne les abat pas lui-même.

D. Comment les abattre?

R. C'est là le difficile. C'est l'hydre aux sept têtes là où on les frappe ils renaissent. Ils sont tellement disséminés dans les masses, tellement inaperçus qu'on réussira difficilement à anéantir leur race.

D. Vous croyez devoir votre chute à leur pouvoir?

R. Oui, et je crains que mon neveu en soit la victime.

D. Je crains également pour lui que le traité de paix de Villafranca ne soit pas ratifié; lui qui désarme devant sept cent mille Prussiens et autant d'Autrichiens, surtout devant les préparatifs de l'Angleterre, etc.

R. Tout cela n'est rien. Il faut à la France trois semaines pour faire ce qu'il faut à l'Europe entière trois mois. Napoléon a ses réserves, ses portes de sortie; il ne s'endort pas, croyez-le bien, sur cette question. Je crois qu'il en sortira vainqueur, et que vous aurez un commerce florissant cet hiver.

D. Je crois l'opposé, permettez-moi de vous le dire.

R. Vous voyez trop en noir.

D. Je vois d'après ce qu'on me fait voir. Si vous avez étudié depuis votre spiritualisation la grande question des causes des actions humaines, vous avez dû leur reconnaître une puissance que dans votre état terrestre vous avez fortement combattue et méconnue. C'est

l'étude de cette question qui me fait croire que les choses ne sont pas ce que vous les supposez.

R. Il faut que Napoléon abatte la bête noire. J'ai accordé protection aux prêtres lorsque je régnais en France; mais je n'ai fait quoi que ce soit pour les jésuites que je n'ai jamais aimés.

Adèle, après avoir causé seule un moment avec Napoléon Ier, dit que cet Esprit lui paraît être aussi vaste et complet pour l'art de la guerre qu'il lui parait nul pour l'art de la pensée; autant il lui semble grand dans la première question, autant il lui semble petit dans la deuxième. Une personne, dit-elle, profite du grand amour que son neveu a pour elle; c'est à elle qu'on doit son retour précipité d'Italie, et ce sont les jésuites qui en sont les instigateurs. Si Napoléon ne se méfie pas de leur piége, il y sera pris. Il en a bien l'intention, dit-elle, mais *il est trop lié par le cœur*. Adèle, dans son état de veille, croit le contraire; elle pense que cette personne est très-peu dévote.

D. Pensez-vous qu'il y aura atteinte portée au traité de Villafranca?

R. Non, parce que mon neveu n'en cédera ni un point, ni une virgule. Sous ce rapport, il est d'une ténacité admirable et d'une exécution de parole des plus honorables : ce qu'il s'engage à faire, il le fait.

D. Cependant il n'a pu compléter sa promesse à cette occasion.

R. Raison de plus pour qu'il tienne à l'accomplissement du signé.

D. Vous augurez bien de ces choses?

R. Oui, mais il faut que les jésuites aient le dessous.

D. Sans cela qu'arrivera-t-il?

R. Tout est perdu. Cet Esprit quitte Adèle brusquement.

Là se termine cette séance. Adèle n'en est pas mécontente; car elle croyait Napoléon plus beau de figure et plus galant avec les femmes. Il marche sans cesse et parle très-vite; il ne fait seulement pas attention à vous. Je l'aime mieux étant éveillée qu'endormie, dit-elle.

RÉVÉLATIONS DE SWEDENBORG

Sur les affaires politiques du jour (15 septembre 1859).

D. Que pensez-vous des affaires politiques du jour?

R. Le grand coup est porté; tout va bien.

D. Je croyais voir, au contraire, que tout allait mal et était à recommencer.

R. Tout est à continuer; mais le grand coup est porté, le pape et ses pouvoirs temporels ne s'en relèveront pas.

D. Tout annonce une guerre prochaine, occasionnée

par la question [illegible] [illegible] et il a [illegible] [illegible] de gérer [illegible] l'[illegible] dans cette affaire.

R. La France [illegible] [illegible] à [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] à guerre est [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] pour cette année, et même pour le [illegible] [illegible]. Les [illegible] ne seront pas réintégrés.

D. Napoléon [illegible]: ne [illegible] pas d'armée et [illegible] se tenir sur ses gardes.

R. Parce qu'il [illegible] une rupture avec l'Angleterre. Il est malheureux pour cette puissance de continuer comme elle le fait, avec persistance et acharnement, ses attaques contre Napoléon. Si elle avait agi de la même manière envers l'Autriche et la Russie, elle serait déjà en guerre avec ces puissances; mais Napoléon a beaucoup aimé l'Angleterre, et il désirait une alliance sincère avec cette nation; il ne peut se décider à lui imposer silence par les armes. Il ne lui déclarera pas la guerre, mais il s'apprête à la faire; il ne la refusera pas. Oh! alors, malheur à cette puissance, car elle sera vaincue et abaissée. Les Anglais n'ont généralement de soutiens nulle part, pas plus en France qu'ailleurs, et je vous promets que nos soldats ainsi que nos marins ne les épargneront guère.

D. Pensez-vous que cette guerre ait lieu?

R. Je le crois; les esprits sont montés à un haut diapason en Angleterre, et la presse de ce pays a'é-

pargne pas les moyens d'envenimer la question en salissant Napoléon, jusqu'au point de fouiller publiquement dans sa vie privée. Non, Napoléon ne déclarera pas la guerre aux Anglais; mais son amitié pour eux étant usée, il la fera de bon cœur et avec *succès*.

D. Que pensez-vous de l'état d'esprit et des intentions libérales de Napoléon?

R. Il est dans un bon état, et désire de tout cœur élargir toutes libertés; mais c'est un homme prudent, et bien conseillé par les Esprits qui l'inspirent. Son cœur est bon. S'il ne fait pas plus de bien, c'est qu'il n'est pas temps de le faire. Il a été très-prudent dans la question d'Italie; il savait où frapper, et son coup a porté juste; il ne pouvait le frapper plus fort; il laisse à l'Italie elle-même le soin d'aller plus loin. S'il avait détrôné le pape et proclamé une liberté absolue, il fourvoyait son œuvre, en ôtant aux uns leurs moyens de liberté et en l'octroyant aux autres; car sachez qu'autant vous êtes avancé et dégagé de toute question religieuse, autant des milliers d'êtres s'y complaisent. Il y a autant pour que contre, *l'idiotisme n'est pas banni de la terre;* par conséquent il était plus naturel pour Napoléon d'appeler chacun à compléter son œuvre, afin de n'emporter les malédictions de personne, et, au contraire, de mériter l'estime des hommes bien pensants.

Il en est de même pour la liberté [illegible]. Il ne pouvait s'ériger en [illegible] en [illegible] et en [illegible] d'une question qu'il a [illegible] et a [illegible] en France qu'avec la plus grande [illegible]. Sachez donc que, d'après l'état d'irritation dans lequel ont laissé les [illegible] de 1848 et de 1849, les esprits [illegible] du peu de liberté de parler qu'il leur eût accordée pour se regrouper, se masser et [illegible] à [illegible] qu'il [illegible] d'opposer à leur [illegible]. Le temps est un grand maître dans cette question; par lui les haines se calment, les colères s'apaisent, les esprits [illegible] et les cœurs deviennent plus [illegible]. C'est à lui [illegible] user de cette arme si dangereuse que vous nommez la liberté de la presse. Allez, Napoléon vous la rendra, car c'est un ami de la liberté; il veut que son règne fasse époque, que son fils lui succède dans de bonnes dispositions libérales, et, pour ceux [illegible], il s'en rendra digne. Voilà pour les [illegible] présentes. Il veut et il obtient tous les jours la rentrée dans son camp des partis les plus opposés à son système, et il obtiendra plus encore, si quelque force que je ne prévois pas ne vient pas le renverser.

D. Vous pensez que l'Italie ne sera pas à nouveau attaquée par l'Autriche?

R. Non, l'Autriche ne l'osera pas; elle fera la forte et restera faible.

D. Vous ne voyez pas que les ducs seront réinstallés?

R. Non, cela ne sera pas.

D. Vous prévoyez que Pie IX est le dernier pape aux pouvoirs temporels?

R. Oui, ses soutiens et lui-même sont abattus, quoique encore debout. Les âmes honnêtes et religieuses, qui ne voient et ne vivent que par le catholicisme, se contenteront d'un chef aux pouvoirs spirituels, et blâmeront très-ouvertement certains actes antifraternels qui doivent être commis en vue de conserver au pape ses pouvoirs temporels. La religion restera ce qu'elle est, et ses chefs deviendront ce qu'ils ne sont pas; il n'y aura de changé que le mauvais en améliorations. Le coup est porté adroitement; remerciez-en Napoléon et ceux qui l'ont conduit à cet effet. Sachez également que s'il agissait autrement, il serait à l'instant abandonné de ceux qui l'ont fait ce qu'il est, et principalement de la France et de l'armée.

D. Vous ne prévoyez pas de guerre européenne présentement?

R. Non, hors avec l'Angleterre.

D. Vous prévoyez des améliorations libérales de la part de Napoléon?

R. Oui, comptez-y; mais sachez les attendre, les

mériter et les recevoir en temps et heure. Ne vous inquiétez pas, tout est en bonne voie, tout ira bien.

D. Je vous remercie de vos obligeants renseignements. Je prie Dieu qu'ils aient le meilleur cours d'exécution possible.

RÉVÉLATONS DE SWEDENBORG.

(Deuxième séance.)

D. Notre bon ami M. C. nous prie de vous demander si vous ne voyez rien à ajouter ou à retrancher de votre dernière prophétie concernant les affaires présentes de la France?

R. M. C. n'a quoi que ce soit à craindre pour ses mines; il n'est menacé d'aucun côté.

D. Mais la France l'est-elle?

R. Oh! la France est toujours dans le même état de doutes et d'embarras. Je ne vois pas de complications nouvelles qui pourraient amener une guerre prochaine.

D. Pensez-vous toujours que la France aura la guerre avec l'Angleterre?

R. Il y a du moment un revirement en Angleterre

en faveur de la France. Napoléon lui-même ne désire pas cette guerre, et fera tout pour l'éviter. Il sera patient jusqu'au bout; mais quand elle lui sera déclarée, cela ne sera pas long; il la fera de bon cœur et frappera rudement.

D. Ce que vous dites du revirement d'opinions en Angleterre paraît être vrai, mais c'est seulement dans une certaine classe de la société, car dans la classe populaire et même manufacturière les esprits sont agités à un haut degré; les nombreux engagements qui se font aujourd'hui de ce côté en sont une preuve évidente. Je crois donc, par conséquent, que si la guerre a lieu, elle sera plus longue que vous ne supposez; car on n'envahit pas un pays, tel est l'Angleterre, sans éprouver quelques embarras et quelques échecs au besoin.

R. La guerre sera plus maritime que terrienne; mais, à l'occasion, le coup de main sera prompt, et, si braves, rusés et patriotes que soient les Anglais, vos troupes en feront bon marché, soyez-en assuré. La guerre ayant lieu, vous serez bientôt vainqueurs.

D. Que pensez-vous de l'Italie?

R. Ce sera long.

D. Napoléon abandonnera-t-il cette cause?

R. Il n'abandonnera pas le roi du Piémont.

D. Les puissances étrangères ne profiteront-elles

pas de la guerre entre la France et l'Angleterre pour tomber sur nous?

R. Non, elles laisseront les choses aller telles qu'elles.

D. Croyez-vous au jour où Pie IX soit le dernier pape temporel?

R. Oui, une vieille racine est toujours plus difficile à arracher qu'une nouvelle, mais elle le sera.

D. Le congrès aura-t-il lieu?

R. Oui.

D. Décidera-t-il dans l'intérêt de l'Italie?

R. Oui.

D. Vous ne prévoyez pas autre chose?

R. Non, si ce n'est que les travaux en tous genres marcheront ferme en France. Si votre Empereur a les Anglais, les Chinois, les Marocains et les Italiens sur les bras, cela ne l'empêchera pas d'occuper ceux des ouvriers, car c'est le roi des ouvriers...

PROPHÉTIES PAR LE GUIDE DE RAVET

17 mai 1860.

Il y avait plus de deux mois que je n'avais endormi Ravet lorsque le 17 mai, il se prêta à ce désir de ma part pour étudier un cas de folie. Lorsqu'il fut en som-

meil, au lieu de l'entretenir avec son guide du sujet de cette étude, il vit ce dernier triste, et lui en demanda la cause. Son guide lui répondit que depuis quelque temps il éprouvait un sentiment de peine à la vue et à la connaissance de l'état de sa patrie, l'Espagne ; ce qui lui faisait voir qu'on ne pouvait pas se débarrasser aussitôt qu'on le voulait au monde spirituel de ces sujets de pénible impression, sujets qui se relient et découlent d'un amour quelconque.

« J'ai quitté la terre lui dit-il, dans l'âge où les aspirations sont fortes et très-vives. J'aimais ma patrie, sa gloire et sa liberté ; c'est-à-dire que je désirais la voir glorieuse et libre. Je continuai d'être dans les mêmes aspirations au monde spirituel ; ces aspirations me conduisirent et me conduisent encore, en dépit de mes trois siècles de spiritualisation, à m'occuper des affaires gouvernementales, affaires que je regrette de voir dans l'état où elles sont. La liberté et le bonheur, sont loin encore de mes frères terrestres. La religion catholique domine et conduit tous les cœurs. Les agents de cette religion sont pleins de mauvaises passions, et veulent lier avec force ce que nous voulons délier avec justice ; voilà ce qui m'attriste... Ce n'est pas que nous souffrions dans notre état des douleurs physiques de la terre ; mais nous souffrons de ses dou-

Paris. — Typ. Guérin, rue du Petit-Carreau, 26.

leurs morales, nous partageons les angoisses de nos frères terrestres, et nous sommes bien privés de ne pouvoir faire avancer les choses de leur bonheur, comme nous le voudrions. Voilà ce qui, depuis quelque temps, nuage mon ciel et attriste mon cœur. »

D. Cependant l'Espagne est moins esclave et intolérante qu'il y a quelques années ; elle ne pense pas, comme en 1849, envoyer des secours à Pie IX.

R. Elle le pense, au contraire, mais elle ne le peut pas, tous ses vœux sont tournés vers Rome, et par conséquent vers l'esclavage, sans qu'elle s'en doute. O qu'il est difficile d'introduire la lumière dans le cœur de l'homme !

D. Vous occupant des affaires politiques de votre patrie, vous devez naturellement vous occuper de celles étrangères qui s'y relient. Êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions d'appréciation des destinées de la France ? Je pense que vous avez fait erreur jusqu'à ce jour à son sujet, et que Napoléon a su détourner tout orage ?

R. Je maintiens mon jugement à l'égard de Napoléon, que je tiens pour être un esprit de premier ordre, bien inspiré, ayant du tact, instruit de bonne heure à l'école du malheur, ayant étudié à fond le cœur humain et sachant à quoi s'en tenir sur les hommes et les choses ; c'est un génie qui aime les grandes choses et méprise les petites ; il veut laisser un nom entouré de

l'éclat du progrès, de grande conceptions et de non moins grands résultats. Il aime la liberté de fait et n'aime pas les brouillons ; c'est le calme incarné, la patience la plus forte qu'on puisse désirer, mais aussi c'est le courage et l'activité la plus brusque qui existe. Cet homme est capable des actes les plus contraires, en ce sens qu'on puisse supposer c'est l'*agneau* et le *lion*.

D. Tout ce que vous me dites de cet homme peut être plus ou moins exact ; mais je pense qu'il ne fait pas preuve d'une grande habileté au profit de la liberté romaine, que de laisser ses troupes ainsi faciliter au général Lamoricière d'organiser des moyens de compression au profit du Pape, et par conséquent au détriment du peuple.

R. Napoléon, dans cette circonstance, se surpasse lui-même : c'est un triomphe politique que sa conduite dans cette affaire. Il ne veut pas qu'il soit dit qu'il a démasqué avec passion ces hommes ; il veut, au contraire, les forcer de se démasquer eux-mêmes ; il les connaît, et ne les aime pas ; il sait leurs aspirations mauvaises, et sait en plus que de les dire ou les empêcher d'éclore, c'est n'ajouter quoi que ce soit à ce qui a été dit et fait jusqu'à ce jour ; mais que les faisant se manifester par eux-mêmes dans toute leur liberté, c'est forcer l'aveugle de voir et le sourd d'entendre ; c'est les faire s'afficher eux-mêmes et tomber sous le mépris universel.

D. Rome est plus forte qu'on ne le pense, et Napoléon pourrait jouer gros jeu contre elle.

R. Il le sait ; c'est ce qui lui en plait le mieux : il aime mieux tomber écrasé par elle que pactiser avec elle ; cela rentre dans sa nature de faire de grandes choses et de vaincre des obstacles insurmontables. Il préfère une chute glorieuse à un triomphe honteux.

D. Lequel l'emportera des deux ?

R. Rome.

D. Pie IX n'est donc pas le dernier pape [illegible] prédit depuis si longtemps par vos [illegible] ?

R. Non, il y en aura bien d'autres : on ne fait pas disparaitre ainsi un corps aussi puissant.

D. Je ne m'abuse pas jusqu'à croire [illegible] triomphe, mais je pense que Pie IX est le dernier pape au pouvoir temporel : c'est-à-dire le dernier pape [illegible] servi par des gens d'armes et régnant à l'instar des rois ?

R. Oui, vous avez raison, Pie IX est le dernier pape de cette catégorie, mais non le dernier des papes catholiques.

D. Si Rome a le dessus [illegible] ?

R. Oh ! nous [illegible] brouillard, beaucoup de choses [illegible] de guerres et de calamités [illegible] à voir commencer et [illegible] cation d'affaires. [illegible]

seront en guerre les uns contre les autres; une révolution fomentée par Rome, qui, ayant perdu sa puissance dans ces contrées, tentera de l'assurer à Paris même, en y suscitant des troubles au moyen des nombreuses sociétés qu'elle y a fondées et qu'elle y entretient de ses erreurs et de ses passions.

. . . .

PRÉDICTIONS SUR LES TROUBLES D'AMÉRIQUE

Le 16 octobre 1861, mademoiselle H***, institutrice, consultant Adèle sur des affaires de famille, lui demanda quelques renseignements sur un projet qu'elle a conçu de se fixer, ainsi que sa famille, en Amérique, vers le mois d'avril 1862. Après qu'Adèle a satisfait aux renseignements sollicités par cette demoiselle, je lui adresse à mon tour la question suivante :

D. Tu vois mademoiselle H** allant à New-York, s'y installant et vivant heureuse, ainsi que sa famille. Mais, d'après la guerre civile existant présentement en Amérique, pourrais-tu assurer que New-York existera lui-même ?

R. Je peux assurer plus que cela, en affirmant que la guerre sera terminée vers la fin mars, et que tout sera rentré dans l'ordre.

D. Comment prévoir une issue aussi inattendue?

R. J'ai demandé à voir si la paix serait rétablie pour

le mois de février prochain, il m'a été montré, *par tableaux*, des hommes armés et guerroyant; des forêts entières et des villes détruites, tout enfin annonçant que la guerre continuait encore; mais à la fin de mars ces mêmes guerriers m'ont été montrés étant assis sur des troncs d'arbres, armés de la bêche au lieu du fusil, et d'autres reconstruisant des maisons. Un grand calme succédait à un grand trouble.

Cela se terminera par un arrangement : il y aura des concessions de part et d'autres; le président actuel, presque la cause involontairement de cette guerre, ne sera plus président; mais il sera conservé dans le gouvernement comme étant un homme honnête, qui mérite le respect de ses concitoyens. Sois assuré que ce que je te dis aura lieu, prends-en note ; et vous, mademoiselle, dit Adèle à la consultante, vous ne ferez pas une mauvaise affaire, car la personne que vous avez chargée de vous acheter des terres les payera bon marché, vu la panique présente, et quelques mois plus tard elles auront quadruplé. Partez en Amérique, vous y serez plus heureuse qu'en France.

Obs. Je dois ajouter que depuis cette guerre, aux complications qui sont survenues entre l'Angleterre et les États-Unis, j'ai maintes fois questionné sur les résultats de ces complications. A chacune il m'a été affirmé qu'elles n'auraient pas de suite, et que la paix serait bientôt rétablie. Mon lucide Ravet est en cela en parfait accord avec Adèle. Mon petit lucide Gustave de Saint-Paul, âgé de dix années, conclut de la même

manière. Ce n'est certes pas moi qui peux influencer ces lucides, moi qui vois ces choses comme le commun des hommes, et qui opine autrement assurément. On lira également dans le journal de Gustave de Saint-Paul, les révélations qui lui ont été faites sur les affaires d'Italie, révélations non en parfait rapport avec le pressenti de nos jours.

Ce serait étendre indéfiniment cette étude, que d'entasser prédictions sur prédictions, ce que assurément nous sommes à même de pouvoir faire. Nous préférons nous en tenir à celles qu'on a lues afin de les résumer selon leur mérite, ou selon ce que nous sommes à même d'en apprécier en nos jours. Nous ajouterons simplement que presque tous les animaux sont doués de la faculté prophétique comme l'homme, faculté qu'on pourra nommer cognition, prévoyance, instinct, tous mots qui, au fond, veulent dire : connaissance du futur. Peu nous importent les points de départ, les moyens plus ou moins compréhensibles dont se servent les animaux comme les hommes, pour relier le passé, le présent et le futur; il nous suffit d'observer qu'ils savent comme nous, s'ils ne savent pas mieux et plus généralement que nous, historier l'avenir comme le passé, puisqu'ils prévoient, s'assurent, se garantissent contre les plus ou moins harmoniques manifestations de la nature. L'abeille se groupe, prévoit, recueille, construit, emmagasine, délibère, se soumet à des dépendances en vue du futur, qui, s'il ne lui était pas connu, ne commanderait pas

cette entente gouvernementale, animale, qui laisse loin derrière elle les ententes les plus scientifiques des hommes en ce genre. La fourmi égale l'abeille, elle ne reconnaît aucun obstacle qu'elle ne puisse franchir pour s'assurer l'abri, la nourriture, la sécurité et la paix que pourrait seul troubler un avenir non connu ou pressenti.

Les oies sauvages, les hirondelles, les corbeaux, les pigeons voyageurs, les oiseaux de toutes espèces, les quadrupèdes de toutes formes, les insectes même de toute grosseur, ne nous donnent-ils pas la preuve la plus évidente de leur connaissance de l'avenir? dans leurs pérégrinations, leurs facultés de visions à distance, l'extension de leur sens olfactif, leurs préparatifs en vue des intempéries du temps et de l'accroissement de la famille ou des disettes des lieux; ne prévoient-ils pas les changements météorologiques, les orages, les invasions corpusculaires épidémiques, la paix et la guerre même entre les hommes? Le requin ne sait-il pas à l'avance que la fin des malades à bord des navires est proche, et ne suit-il pas le sillage du bâtiment, afin d'offrir un linceul non moins digne au moribond que celui tout d'indifférence dont l'entoure le marin?

C'est surtout dans l'alliance et la famille des animaux, où la faculté de cognition de l'avenir se fait le plus remarquer. Ils savent ce qu'ils n'ont jamais appris, ils font ce qui ne leur a pas été montré ou ce qui au moins exigerait une très-grande faculté de mé-

moire, qu'on nomme très-imparfaitement instinct.

Quiconque a quelque peu fait attention aux rapports entre eux des animaux domestiques, à leur amour, leur jalousie, leurs antipathies, leurs partialités, toutes choses se rapportant à leur histoire passée ou future, ne pourra douter un instant de la faculté que nous leur accordons.

Le règne végétal comme le règne minéral possèdent au même degré cette faculté. Les extensions des racines dans des orientations répondant aux recherches et aux besoins de l'avenir; les préparatifs d'éclosion et d'entretien des germes; des fibrines ligneuses de l'arbre à l'écorce et aux lichens qui les recouvrent; des artères aux troncs et divisions des branches; des bourgeons aux fleurs, aux fruits, et aux germes de conservation; tout cela est sans cesse aux aguets, en activité, en relations, avec les productions de cet inépuisable avenir qu'ils contiennent en eux, dans lequel ils baignent, et par lequel ils existent à tout jamais.

Qui révèle à telle fleur, tel arbuste ou tel arbre isolés, languissant faute d'expansion d'amour, d'union des âmes, d'entretien d'espèces, que loin, très-loin d'eux, des cœurs amis soupirent également, après ces douces étreintes invisibles à nos yeux, ces luxurieux plaisirs inconnus à nos sens; ces joies intimes ignorées de notre âme? Qui sonne l'heure de ces jonctions, qui marque les secondes de ces vitalités de fécondation? Hommes d'autel, vous dites : c'est un mystère; hommes de sciences, vous dites : ce sont les affinités;

hommes de méditation, nous disons : ce sont les besoins de manifestations du futur, les opérations du présent, et les engagements du passé. Par conséquent, c'est la continuation et l'entretien de ce qui est; c'est une lettre d'un mot; c'est une ligne d'une page; c'est une page d'un livre; c'est une connaissance utile aux internes, par lesquelles toutes choses sont; c'est la conséquence de la vie répandue à flots dans les innombrables vaisseaux capillaires de la nature, vie vibrant à toutes orientations d'optiques. Le règne métallique est soumis aux mêmes lois, et est doué des mêmes facultés. Comment les éthers s'allieraient-ils aux fluides, les fluides à l'humide radical, l'humide radical aux sels, aux chaux, aux magnésies, aux unions, aux cimentations et corporifications des groupes appelés aux pondéralisations les plus ténues de la nature. Si chacun ne savait où trouver ce qu'il cherche, ce qu'il attend, par conséquent ce qu'il pressent ou prophétise? Mais, hélas! ces savoirs, ces possessions, ces puissances, dirons-nous, des infinis fragments de la nature, que nous nommons *corpuscules*, sont tous soumis, comme les sociétés du règne animal, à la controverse des propositions; à la dualité des combinaisons et des manifestations par conséquent. Il est donc doublement prudent, répétons-nous, tout en accordant ces brevets de capacité aux êtres en général, de placer comme correctif aux égarements de ces facultés, ce mot *peut-être*.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

D. De tout ce que vous venez de me faire connaître, je conclus que vous nommez prophéties, visions, ce qui n'est au fond que des rêves; et que dans ceux que vous m'avez cités, il y a beaucoup de tension d'esprit vers des questions qui préoccupent généralement l'Europe en nos jours; par conséquent, qu'il s'ensuit des images déductives qui frisent la prophétie, il est vrai, mais qui n'en ont pas le véritable cachet.

R. Les visions que je vous ai citées ne sont pas puisées, croyez-le bien, à une autre source qu'à celles prophétiques; si elles n'ont pas le cachet de celles de Nostradamus, elles ressemblent à celles de Jean. Nostradamus et d'Orval n'offrent pas au lecteur les résumés de leurs études, dans la nudité où je presente les miennes. Ils ne laissent, ou ne font pas parler, comme je le fais, les tableaux allégoriques. Seul langage écrit du monde cause; ils résument, au contraire, dans le langage vulgaire, et par ce genre de narration, ils empruntent une autorité que je n'envie pas obtenir. Soyez assuré que l'avenir ne se dévoile pas historiquement d'une autre manière que de celle que je vous ai soumise, et que l'état, plus ou moins apparent, plus ou moins caractéristique, dans lequel il ést enseigné,

n'ajoute quoi que ce soit à la bonté de l'enseignement.

D. Je suis loin de nier que ces visions présentent un côté intéressant et attrayant même pour les chercheurs de chemins divers. Mais, m'en référant à votre entrée en matière, que semblent développer les études que vous citez, études faites au moyen de lucides somnambulisés à cet effet? Il me reste à connaître le pourquoi de ces associations spirituelles, afin d'influencer, non selon le progrès d'une saine harmonie, les hommes de la terre, mais afin de continuer et de compliquer à l'occasion les embarras terrestres. Quelle est donc cette dualité de démonstrations et d'ignorances, d'élévations et d'abaissements, d'amours et de haines qui semblent sans cesse alimenter son propre exister dans le trouble général? Que sont enfin le monde spirituel et le monde matériel?

R. Vous demandez beaucoup de choses à un homme qui en connaît très-peu. Je vous dirai que le monde spirituel est la continuation du monde matériel; que ces deux mondes sont deux genres différents seulement du même exister, et de la même manière de manifester les choses de l'optique humain. J'ai assez traité de cette question avec vous pour que vous m'accordiez de ne pas la continuer. Si vous vous en référez à mon entrée en matière sur cette étude, vous devez m'accorder de toucher juste sur les facultés prophétiques de l'homme, et vous devez par conséquent accepter mes conclusions, qui sont la suspension de tout

jugement sur une question aussi complexe, commandant par conséquent de ne pas l'enthousiasmer pour un tel genre de connaître, soumis à tant d'entraves. J'ai assez offert de tableaux à vos yeux, pour et contre cette faculté, pour vous faciliter d'entrer en étude sur elle d'une manière plus rationnelle que toutes celles admises jusqu'à ce jour.

D. Je rends justice à votre honnête manière d'étudier; mais vous n'en présentez pas moins des propositions très-embrouillées au sujet de la politique. J'aurais préféré que vous restreignissiez un peu ce domaine, et que vous vous renfermassiez dans la prophétie individuelle. Ce genre est riche d'études intéressantes et m'eût mieux convenu.

R. La prophétie individuelle est un non-sens. Quoi prophétiser sans ajouter *un* à *un*? Si je prophétise que j'obtiendrai, quoi? la chose obtenue ne commence-t-elle pas la collectivité de toute prophétie? A quoi toucher dans un plein de tout sans qu'un certain nombre de parties en soient affectées. Quel intérêt le genre humain, en général, peut-il prendre dans une étude restreinte au domaine d'un être? Si au contraire on agrandit le domaine de cet être en en faisant un roi; que j'accorde à ce roi des actions à faire, arrêtées à l'avance, ne fais-je pas entrer malgré moi les gouvernés dans le cadre des actions prophétisées? Il m'a donc paru préférable de traiter des questions générales que des questions personnelles, puisque je ne peux intéresser les étudiants qu'à ce prix. Chacun

étant appelé à observer pour son propre compte les dépendances de tous envers la prophétie, se trouve mieux en mesure d'apprécier, de juger et de conclure, en la traitant au point de vue collectif qu'au point de vue individuel.

D. Vous avez encore raison; mais ce qui me répugne à admettre, c'est de voir les mêmes passions vibrer au delà de notre exister terrestre, et enfanter par les mêmes influences les mêmes résultats obtenus; car, en fin de compte, nos religions et gouvernements du dix-neuvième siècle ne valent pas mieux que ceux des premiers hommes, s'ils les valent. Je serais même très près d'admettre que nous perdons beaucoup, surtout en religion, si j'en juge au triste trafic que les hommes font de la justice divine, du peu d'amour fraternel qu'ils ont entre eux, et de l'égoïsme général qui règne de l'autel au foyer domestique.

R. Vous abordez là une très-grande question, qui nous forcerait, si nous l'étudiions à fond, de remonter à la source de toutes choses et de définir toutes choses. Le cadre de cette étude est un peu trop vaste pour celui assigné à une sommaire appréciation des facultés prophétiques de l'homme. J'ai désiré seulement vous prouver que les actions collectives en général de l'être sont proposées et mises en étude au répertoire du théâtre terrestre, afin d'être prises en considération et admises par ce théâtre. Je désire me renfermer dans cette question présentement, vu que je ne cesse d'en traiter plus complémentairement, par fragments, dans

presque tous mes ouvrages. Je vais vous exposer mes moyens de compréhension à son sujet ; puissé-je être assez clair et assez heureux pour être compris de vous.

Ne remontant pas aux sources premières de toute élaboration de pensées par les premiers hommes nos pères, de toutes aspirations à la préférence divine, à la suprématie des combinaisons religieuses et morales, aux créations libres ou esclaves des institutions gouvernementales, aux innombrables moyens de se séparer de ses frères par l'élévation aux honneurs, à la fortune et à l'exploitation en tous les genres, nous prendrons la société telle qu'elle est ; et, l'admettant être un décalque, une continuation de vibration du passé, aspirant au futur en vue des mêmes moyens entraînants vers lui, par là nous étudierons plus facilement, je le pense, la question qui nous occupe.

Concentrons nos observations sur la France simplement, notre chère patrie. Qu'est-elle en nos jours, politiquement parlant, puisque nous avons abordé plus spécialement ce côté dans notre étude ? Elle est divisée en quatre partis qui aspirent conduire la civilisation progressive selon que chacun la comprend : le parti républicain préexistant et continuellement surexistant à tous les autres ; le parti royaliste de par Dieu, selon le carlisme ; le parti royaliste de par la bourgeoisie, selon l'orléanisme, et le parti impérialiste de par le prolétariat, selon le napoléonisme. Ajoutons à ces principaux partis celui politico-religieux et celui socialiste, nous en aurons assez pour établir, non une par-

faite harmonie de relations, mais une désharmonie des plus redoutables pour ces mêmes relations.

Le *républicanisme*, c'est le premier homme présidant naturellement au gouvernement de son foyer.

Le *royalisme prétendu divin*, c'est l'homme présidant conventionnellement au gouvernement de plusieurs foyers. C'est une déviation forcée du droit unique de l'être en vue des besoins naturels et *différents* de chacun ; c'est l'entrée en concession, c'est la naissance des engagements, le débat de la convoitise et la perte de la chose divine : *la liberté*.

Le *royalisme bourgeois*, c'est le commencement de la rectification des choses mal dirigées ; c'est le bourgeois réclamant ses droits de noblesse, c'est l'éclosion des puissances de l'instruction et de l'aspiration au beau et au bon en vue du pour soi, et non du pour tous.

Le *napoléonisme*, c'est le rappel de l'égalité par les masses au tribunal de la justice; c'est le rendement de comptes et des droits de tous; c'est la prédominance de la force contre l'astuce, et l'aspiration de tous aux lauriers appropriés par quelques-uns; c'est le manteau souverain couvrant toutes épaules, le drapeau de l'idée ombrageant tous les fronts, c'est enfin le gouvernement des hommes nouveaux succédant aux hommes anciens.

Le *parti politico-religieux*, c'est la contemplation scientifique des grands ressorts de la nature divinisée dans son orgueil d'*assimilation*, dans son incapacité

du professorat, dans sa dépendante condition de fraction du tout, au lieu d'être le tout lui-même. C'est alors la fièvre de l'ignorance aux prises avec le savoir, la démence aux prises avec la raison : trouble-fête de tout groupe, trouble-ciel de tout espace.

Le *parti socialiste*, c'est la dispute de la liberté du lieu avec celle de l'espace, de l'individualité avec la société, de la famille avec les nationalités, de l'unité du globe avec la collectivité des globes; c'est l'homme voulant retoucher l'ouvrage de Dieu et des hommes, transmuer les parties dans le tout; la liberté divisée dans l'esclavage général, le prolétariat en rentiers, et voulant reléguer l'homme du foyer domestique dans les tristes demeures des couvents catholiques; c'est la prétendue réforme du gouvernement d'un ambitieux remplacé par le gouvernement de mille autres ambitieux; c'est enfin une concurrence enrégimentée et non divisée tentée par les jésuites en habit de ville au lieu d'habits d'autel.

Pensez-vous qu'avec de tels éléments, divisant et dirigeant les aspirations humaines, il soit possible de prononcer *à priori* le succès de l'un d'eux dans des conditions futures exemptes de toutes entraves? Non. On ne peut prophétiser le futur de chacun que d'après son état de relations avec les autres, et par conséquent laisser chaque acteur préféré de chaque troupe animer, satisfaire et faire présager des succès généraux, quand il ne peut exister que des succès partiels en vue des aspirations contraires des partisans de chacun.

En supposant [illegible] cette question [illegible] attendre [illegible] de manière [illegible] comme le [illegible] lois de [illegible] la terre [illegible] le monde [illegible] écarts du [illegible] lui-même [illegible] supérieures.

Le [illegible] par le moi [illegible] par le moi [illegible] par le moi [illegible] Ce [illegible] Les [illegible] rejeté de [illegible] devenu [illegible] tout [illegible] grande famille humaine [illegible] est le [illegible] des hommes [illegible] âme qui [illegible] vous [illegible] liberté [illegible] pour les hommes [illegible]

ceux de la terre, n'est qu'un conseiller de premier ordre, mais non un directeur. Si ses conseils ne sont pas modifiés par les passions humaines, leur règne remplit les cœurs de sagesse, et on peut, en toute occasion, prophétiser le succès issu du droit. Tout point de départ indique alors tout but à atteindre, et toute vibration trouve son écho.

Le PARTI ROYALISTE, prétendu divin, est sorti comme le parti impérialiste de l'urne populaire, de l'acclamation du mérite au droit de représenter la collectivité de ce grand corps divisé nommé nation ; mais ce parti a dévié de ses dépendances en ne voulant relever que de Dieu même, ne voulant gouverner que par une hiérarchie nobiliaire qui, par ses dérèglements et ses vices, a enfanté les castes, les animosités, les troubles, les combats, les révolutions et l'enrayement de la civilisation humaine par conséquent. Au monde spirituel, ce parti s'est beaucoup amélioré, et appréciant qu'il éteignait lui-même le flambeau qui l'éclairait, que ses entrées en scène n'étaient plus tenables, il est rentré aux études et en compagnie du progrès. Il lui reste encore à faire scission avec le parti politico-religieux pour n'être qu'un avec le parti impérial populaire.

Le PARTI ROYALISTE bourgeois, ne se ralliant qu'au mots d'ordre, NOUS, les NÔTRES, EXPLOITATION, COMPRESSION, est un parti bâtard qui, par le monde spirituel, fut un premier topique apporté à cette plaie *envie*, qu'a ouverte le royalisme divin par la création des castes. Il a été permis que le butin blasonné du royalisme

divin tombât pour quelque temps en possession du royalisme bourgeois, mais à titre d'intermède seulement, pour remplir les actes du grand drame de la vie humaine.

Le PARTI IMPÉRIALISTE, comme je vous l'ai démontré, est un correctif apporté aux égarements du républicanisme et aux oppressions du royalisme; c'est le peuple traîné derrière le char de tribuns fous, ou foulé dans la boue par des nobles sans nom, qui se relève avec fierté sous la forme d'une royauté élective et collective *absolues*; il prend sa hache, armé du droit, et se fraye une route au trône, sur lequel il monte avec gloire et avec savoir. La couronne sur le front, il sait redonner à la science et à la civilisation l'essor un moment entravé par ses burlesques maîtres. Il sait prouver que lui, Galilée, Archimède, Papin, Guttemberg, Descartes, Lavoisier, Jambard, Napoléon, valent les Turenne, les Condé, les Richelieu et tous les nobles porte-queues du faubourg Saint-Germain. Il n'est pas plus gêné, drapé dans son manteau impérial, que le grand Louis XIV dans son manteau royal; il sait aussi bien commander un passage du pont d'Arcole, que payer quelques jours de salle de police; il sait enfin se montrer digne d'une toute autre attention que celle méprisante de marquis, marquée du sceau de la turpitude. Ce parti au monde spirituel est le point central vers lequel convergent toute plainte, toute intelligence méconnue, et tout bras paralysé par les fers du despotisme ou l'inertie commerciale. Il fusionne

momentanément tous les vœux, il entre en scène pour des jeux compliqués et se RETIRE devant les sourdes menées du parti POLITICO-RELIGIEUX, qui le trouve trop grand, trop indépendant pour lui. Ce dernier parti est le levier occulte qui dérange toute assise, qui déplace toute construction qui n'est pas de lui. Le parti politico-religieux est le dissolvant de toute puissance intelligentielle résonnant les choses.

Ce parti au monde spirituel occupe les plus bas étages; il est regardé comme étant un annulant de toute noble aspiration, de libre étude et de libre agir; il est l'écran noir placé devant la lumière, la cause permanente des principaux enrayements de la civilisation.

Je ne vous parle pas du *socialisme*, je vous en ai dit assez pour que vous compreniez qu'il n'est qu'une doublure déguisée de l'exploitation en tous les genres, et un piége tendu à la confiance des hommes libres.

D. Mais vous me présentez là un mélange effroyable de désharmonie qui doit faire désespérer d'une entente générale du droit et du devoir?

R. Il est vrai que cet imbroglio existe, et est le fait des conceptions empressées et des études tronquées des nobles aspirations de l'esprit humain. Mais le monde spirituel a son jeu de paume comme la terre son réveil, son illuminisme et ses revirements comme ici-bas. C'est alors que le véritable progrès disparaît à la tribune générale et où les orateurs de mérite de tous ces partis proposent, discutent et arrêtent à nouveau une autre pièce à mettre en répétition au réper-

toire terrestre, afin d'arriver à la solution désirée de tous, mais mal combinée par chacun. C'est la grande arène de l'homme qui combat sous les yeux du Créateur, ou ce lutteur tente de se rendre digne de porter le nom de fils de l'Éternel; c'est la vie perpétuée par les contrastes; c'est l'harmonie cautionnée par la dés-harmonie; c'est la prophétie entravée par l'inconnu.

D. Nous ne résumons pas par là les facultés prophétiques que nous étudions?

R. Vous ne m'avez donc pas compris?

D. Au contraire, je vous ai bien compris, mais je ne peux résumer sur le fond de cette question, par ce que vous m'en avez dit.

R. Je vous ai défini autant que possible le but des partis différents qui divisent la civilisation française, tant au monde matériel qu'au monde spirituel. Je désire cependant que vous ne généralisiez pas et que vous n'accoliez pas les mauvaises passions avec les bonnes. Dans tous les partis, il y a le noble, le beau, le généreux, le juste, qu'entravent et faussent l'étude imparfaite ou les passions désordonnées. C'est ce qui arrive chez Charles IX, et non chez Henri IV; c'est ce qui arrive dans la régence orléaniste, et non chez Louis-Philippe; c'est ce qui arrive en 93, et non en 48; c'est ce qui arrive par les Borgia et non par les Fénélon; c'est, enfin, ce qui arrive par les Pie IX de 1859, et non les Pie IX de 1848. Déviation des choses bonnes vers les mauvaises, dont ne sont pas responsables les aspirations bonnes sur lesquelles reposent générale-

ment tous les partis. Je vous ai montré le monde spirituel comme étant la continuation des aspirations terrestres, mais avec épuration, tentant à cet effet sans cesse une fusion en vue du succès général, et ne pouvant obtenir ce résultat, par la part de liberté qu'ont ses agents au monde matériel, qui remplissent les rôles supérieurs, liberté que reconnait lui-même Napoléon Ier dans ce qu'il dit de Napoléon III. Liberté que Swedenberg reconnait également exister dans ses appréciations sur Napoléon III.

Il ne peut en être autrement; tout acteur choisit un rôle qu'il est tenu de remplir dans des conditions tracées à l'avance; mais la liberté de jeu peut considérablement affaiblir comme fortifier ce rôle, par conséquent, faire siffler ou applaudir la pièce. Nous voyons et admettons que l'épuration est chose nécessaire au monde spirituel pour légitimer le succès du progrès et élever l'homme à la hauteur qu'il ne sait ou ne peut atteindre présentement. Pour obtenir ce résultat, le rôle d'agent modificateur est accordé à l'esprit dégagé des liens matériels, et celui de patient est également accordé à l'esprit encore enfermé dans la matière. Ce dernier rôle n'est qu'un rôle de convention et de choix, croyez-le bien, dont l'esprit, prêt à paraître sur le théâtre terrestre, a le soin d'enrichir son répertoire avec faculté d'entretenir (à *l'insu de son habit matériel*) des communications (par le secours des coulisses obscures de l'intuition), avec le monde agent spirituel ; car le libre arbitre absolu de l'être est une

utopie en vue des dépendances générales de toutes les fractions de l'univers les unes envers les autres.

Le libre arbitre *limité* par l'harmonie universelle est du domaine de l'être spirituel; il ne reste à l'être matériel qu'une très-faible fraction de libre arbitre, renfermée dans les appétits des manifestations matérielles.

C'est ainsi que chaque état possédant ses libertés limitées et ses dépendances également limitées, paraît être libre de disposer des choses de ses aspirations, quand il ne fait qu'accomplir le médité passé *(au présent)* en faveur du futur.

Ainsi donc, soyez assuré que ce que je vous dis en ce moment sur cette question nous est connu spirituellement, préparatoirement, à l'insu de l'état présent de notre esprit, et que nous en sommes à une deuxième répétition de ces rôles toujours au présent, même dans les éternités futures. Cette proposition bien établie, et notre ignorance momentanée de l'ensemble de la pièce que nous jouons ne l'étant pas moins, nous nous trouvons être des fractions de la grande prophétie du répertoire éternel, dans lequel quelques-uns de nous peuvent lire de temps à autre quelques fragments de scène et non l'ensemble de la pièce. Ces mêmes êtres peuvent par cette faculté lire des fragments de vérité, mais ne peuvent lire la vérité complète, car la vérité complète sur ces choses, une fois connue, enlèverait tout intérêt et faiblirait l'action de la pièce en jeu.

Sachez, en plus, que la faculté qu'a le *voyant* d'entrer

en rapport jusque avec la parole et les pensées des êtres, en voyant cette parole et ces pensées selon son désir, sous la forme et dans l'activité de l'exister réel de toutes choses, peut être plongé lui-même à son insu (par cette faculté) dans un labyrinthe de fausses appréciations, de faux groupages et de fausses manifestations futures des choses, sans pour cela que ces choses ne soient pas à l'état réel pour lui.

Cette question ainsi étudiée ne peut que se compliquer à l'infini sans promettre la solution désirée ; ne nous y arrêtons donc que pour la connaître et non la définir !

Cette clef étant une fois entre vos mains, vous pouvez ouvrir avec elle la porte du foyer de ce théâtre et admettre plus facilement la possibilité de transmettre prophétiquement au parterre de ce théâtre, les rôles, les scènes, les intrigues et le dénoûment de la pièce rejetée, admise, en étude ou en action.

D. Ce que vous me dévoilez là serait-il parfaitement exact ?

R. Je vous connais trop de perspicacité pour, en étudiant cette question à fond sous ce jour nouveau, ne pas admettre cette proposition.

D. Mais c'est tout une lumière nouvelle que vous m'offrez là.

R. Acceptez-la, l'ombre qu'elle porte n'est pas à craindre (1), et comprenez bien que par ces rapports

(1) Voyez-la mieux exposée, MÉDITATIONS D'UN PENSEUR, tome II, article l'*Ange et l'Homme terrestre.*

occultes entre les deux mondes, tout se passe généralement dans l'un comme dans l'autre; mêmes propositions, mêmes démonstrations, mêmes luttes et débats ; enfin, mêmes déceptions, causées par l'inconnu si compliqué du tout des pensées de l'univers.

Je suppose la nation française, tant au matériel qu'au spirituel, dans une entente de jeu parfaite, et marchant vers un succès d'autant plus facile à être prévu qu'il est arrêté à l'avance, comme l'est le coup de poignard qui doit punir le traître dans les drames de nos petits théâtres, et faire baisser le rideau sur cette fin tragique. Il ne nous en reste pas moins à compter avec les théâtres divers des autres nations chez lesquels, les acteurs sifflés chez vous dans la pièce précédente vont solliciter et capter la confiance, afin de susciter des troubles,des jalousies et des convoitises à votre théâtre.

Ou ces mêmes acteurs, aidés de leurs partisans, redescendent parmi nous en tous lieux et en toutes occasions pour prendre en défaut leurs succeseurs, faire ressortir avec grand bruit leurs écarts de jeu, et susciter des troubles dont, par astuce ou par des aspirations nouvelles des masses, ils profitent, et par là remontent sur les planches comme précédemment, jusqu'à nouvelle chute. Là, la faculté prophétique de l'homme reçoit une de ces atteintes dont elle ne peut se relever et se trouve elle-même sifflée à son tour, tout en étant digne des plus grands éloges.

D. Vos démonstrations sont si persuasives, que je

m'en tiens à celles que vous avez eu la bonté de m'offrir, sur le mécanisme occulte des actions humaines, mais séance troisième, vous nous citez la vue d'une pluie qui devait tomber à telle heure et durer cinq minutes ; comment vous rendez-vous compte de cette dépendance ou de cette loi?

R. Je ne peux toujours me rendre compte de toutes les choses extra-naturelles dont je suis témoin comme tous les hommes ; mais si vous voulez revenir à mes propositions concernant la faculté que possède le botaniste à la vue de telle graine, de vous en décrire les dépendances et les puissances ; si en plus vous me permettez de grossir cette graine et d'en faire un globe comme est la terre, globe ayant (comme la graine prise pour exemple) ses forces attractives et répulsives ; ses sphères, magasins d'absorption ou de dépôt, ses saisons, ses mois, ses heures de communication avec les divisions de ses domaines, nous arriverons très-près de lui accorder, comme à l'humble violette, sa goutte de rosée ; *rien que sa goutte de rosée*, comme elle s'il n'a besoin que d'une goutte. C'est cette goutte que j'ai vue tomber à l'heure qu'elle devait être bue.

Pour avoir une idée parfaite de cette proposition et résumer ce qu'il est possible de prophétiser des complications qui suivent : veuillez jeter un regard sur les menées du parti politico-religieux en nos jours. Vous le verrez, spirituellement comme matériellement, dans l'Amérique du Sud la Bible à la main, soufflant la discorde en prouvant la légitimité

de l'esclavage, et par ce fait allumant la guerre civile dans ces contrées, afin d'enrayer les relations commerciales de l'Europe, *appauvrir* et faire crier, et par ce fait enrôler le plus de figurants qu'il pourra dans la sombre pièce qu'il médite.

Je dis spirituellement et matériellement, comme ce parti nous le prouve lui-même par ses prières antifraternelles et ses excommunications diaboliques, en en appelant aux puissances spirituelles de ses passions pour l'aider dans ses projets spirituels, et en en appelant aux puissances matérielles du canon et du poignard pour l'aider dans ses projets matériels !

En Chine, cest la palme du martyr qu'il met à la main des siens pour mettre l'épée vengeresse dans celle de la nation, et quelques centimes aux impôts déjà si lourds.

Dans le Liban, il fomente des troubles qui exigent des préparatifs de guerre, toujours dans le but de charger les épaules dont il veut que les bras agissent pour son compte.

En Russie, il souffle l'exigence pour paralyser les bonnes intentions du Souverain, lui faire prendre le mouvement progressif en aversion et l'entraîner dans une coalition contre son foyer qui est Paris.

Plus à même de remuer la Pologne à cette intention, il pousse à la résistance non justifiée, afin de faire avancer les armées du Nord vers Paris, et sait à temps abandonner ses vétérans déportés en Sybérie,

pour que Alexandre ne reconnaisse pas le royaume d'Italie.

Il échelonne ainsi ses moyens de troubles, dans la Hongrie, qu'il rend exigeante inoportunément; en Autriche, qu'il combat dans son acquiescement au progrès; en Allemagne, par une présumée peur d'envahissement et de fausses idées libérales; en Prusse, par des idées de suprématie, sur les petits États de l'Allemagne, dans toute l'Italie, par un brigandage digne du mépris général.

En Espagne, par de sourds préparatifs et des idées de conquêtequi tentent de paralyser les relations amicales de la France avec cette nation.

En Belgique, par des menées jésuitiques, qui sont prêtes à étouffer la liberté de ce royaume.

En Angleterre, par le paupérisme irlandais, qui contrecarre l'extension du protestantisme.

Le parti politico-religieux paralyse en tous lieux les bonnes intentions, divise les forces, souffle le feu qui doit tout incendier, formant par là ses artistes de premier, de second et de troisième ordre: ses doublures, ses figurants et tout le personnel nécessaire à l'entrée en scène *forcée* d'un grand et lugubre drame! *d'un grand et lugubre drame,* je le répète, qui, s'il n'est pas retiré de leur répertoire par Napoléon III, produira les plus grands troubles que l'on ait vus. Que ce Souverain regarde sous ses pieds, sur sa tête et à ses côtés, il y verra ce parti tenant tous les principaux ressorts d'une terrible révolution.

D. Mais vous, deviez-vous la voir tomber à cette heure ?

R. Je l'ignore ; quelque bon esprit professeur en météorologie aura pu me communiquer cette particularité, et m'entraîner ce jour-là pour la voir comme moi-même, si je voulais mouiller le chapeau d'un provincial, que je ferais passer sous un jet d'eau dont il ne soupçonnerait pas l'existence, je pourrais lui affirmer que tel jour, à telle heure, son chapeau sera mouillé.

D. Vous vous tirez trop adroitement de ce mauvais pas pour que je ne cesse pas mes argumentations. Veuillez m'excuser en vue du besoin que j'ai de connaître et de ne pas accepter aveuglément toutes propositions de ce genre. Soyez assuré que je ne perdrai pas de vue votre méthode et qu'elle me servira plus d'une fois pour interroger, par le secours des somnambules, des médecins et généralement de tous les moyens qui sont mis à notre disposition en nos jours, afin d'établir dans mon esprit une certitude inébranlable sur les facultés dont nous venons de traiter. Je ferai en sorte d'attacher plus d'importance aux élèves que je ne l'ai fait jusqu'à présent ; les vôtres m'engagent à en faire une étude approfondie ; mais avant de nous quitter, pouvons-nous réclamer quelque chose de précis sur les événements qui sont à nos portes ?

R. Non ; cela ne m'est pas permis, et n'eussé-je pas fait quelques coupures utiles dans les citations que je

vous ai offertes, voilé les faits et transposé les genres, que je les ferais de nouveau, afin de ne pas satisfaire à des passions plus malveillantes que studieuses, et ne pas égarer l'opinion publique dans une route de laquelle au contraire je voudrais pouvoir la tirer. Repassez bien dans votre mémoire tout ce que je vous ai dit sur ce sujet. Comparez les dates, assemblez les faits, et vous n'en demanderez pas davantage. Je connais votre perspicacité, elle m'est un sûr garant que chacune des visions, comme chacune des révélations que je vous ai citées, vous ouvriront assez les yeux sur la fragilité de ces tableaux allégoriques (seul langage de la prophétie) pour, en admettant le complet au point de vue du projeté — par les acteurs agents de ces faits, en admettre également l'incomplet par la puissance paralysante des acteurs concurrents, et, par conséquent, contraires à leur réussite. Vous adopterez alors avec moi cette proposition toute de sagesse : — *Les facultés prophétiques des êtres en général, ne peuvent être prises en considération qu'à titre de notes.*

Nous concluons également que ce serait une témérité qui ajouterait considérablement à la triste position terrestre de l'homme, que de vouloir connaître la vérité absolue sur les phases de son avenir. Si restreint soit cet avenir, quels seraient l'exister, l'amour et la confiance chez l'être qui saurait que l'enfant qu'il presse avec tant d'amour sur son cœur en ce jour, le traitera avec mépris dans sa vieillesse, et avec assez

d'abandon pour confier aux hospices le soin de lui rendre ces marques d'amour qu'il ne devait attendre que de la famille ?

Que penserait l'époux aimant et confiant en sachant qu'un jour, cette même amie de son cœur, ce réceptacle présumé de son bonheur présent et futur devra le tromper avec un de ses plus chers amis, suivre ce dernier et délaisser celui à qui elle avait juré (plus qu'aux pieds des autels, aux sein sacré de l'alcôve, dans les plus intimes épanchements) qu'elle vivrait et mourrait près de lui ?

Que penseraient du marin ou soldat, le premier sachant qu'un jour d'abordage il doit être fait prisonnier pendant tant d'années avec un membre de moins et terminer son existence dans la plus profonde misère ; le deuxième sachant qu'un jour, dans un état d'ivresse, il doit être défiguré par un coup de sabre, suite d'une querelle de la moindre importance ?

Que penseraient mille êtres différents, connaissant à l'avance les cent et un malheurs qui les attendent ? Comment entrerait dans un wagon celui qui saurait qu'il doit en sortir avec les deux jambes de moins ? Qu'auraient pensé Charles X de Louis-Philippe, celui-ci de Napoléon III, et ce dernier de ceux qui pourront lui être hostiles dans l'avenir : Charles X en ne pouvant empêcher le règne de Louis-Philippe, Louis-Philippe en ne pouvant retenir plus de sept années en prison celui qui devait lui succéder ; et Napoléon lui-

même en ne pouvant (s'il le connaissait) paralyser un avenir qui pourrait n'être pas de son goût ?

Ceux qui président, apprécient, conduisent et corrigent ces choses, nous ont donné une grande marque d'amour et de miséricorde en nous les taisant ; nous plaignons donc très-fortement ceux qui, dans un intérêt sordide, veulent fouiller dans et forcer l'étude des facultés prophétiques des êtres. Nous avons assez connu des déceptions pénibles et méritées dans les longues, patientes et calmes études que nous avons faites de ces facultés pendant plus de vingt années d'observations personnelles et étrangères, pour ne pas répéter à satiété : LES FACULTÉS PROPHÉTIQUES DE L'HOMME NE SONT BONNES A ÉTUDIER POUR LE SAGE QU'A TITRE DE NOTES.

FIN

AUX ÉCOLES FRANÇAISES

DE DROIT, DE MÉDECINE, POLYTECHNIQUE, DE SAINT-CYR, DE PHILOSOPHIE ET DE THÉOLOGIE.

Frères en l'Éternel,

Un simple prolétaire, sans d'autre instruction que celle du premier âge et du bon sens, appelé, ne sachant comment, aux nobles fonctions de publiciste *philosophico-religieux*, croit de son devoir de vous présenter les observations qu'il a faites sur un ouvrage qui, jusqu'à ce jour, a été la base de votre instruction religieuse.

Si ces observations vous semblent être fausses ou passionnées, veuillez les livrer aux flammes et me pardonner mon égarement; mais si elles sont justes et loyales, veuillez les prendre en considération, en les étudiant et les développant selon leur valeur et votre position sociale.

Si je m'adresse à vous, de préférence à toutes sommités scientifiques, c'est que ma voix ne serait pas entendue de qui ne veut pas entendre, et c'est que ceux que je combats ayant capté votre confiance par de faux enseignements, il me semble être de mon devoir de mettre en suspicion dans votre cœur leurs droits à une telle acquisition.

Vous, les germes et la sève de l'avenir, du progrès

et de la dignité humaine, vous devez puiser vos moyens d'être en tous lieux et en toutes propositions; l'instruction complète ne s'acquiert qu'à ce prix.

Dans la grande lutte sociale qui s'est ouverte sous la plume de Voltaire et qui menace aujourd'hui de s'étendre jusqu'au foyer domestique, pour en compromettre la paix, il est du devoir de tout ami de la vérité d'exposer, selon ses moyens, ses droits à ce combat, entre le savoir et l'ignorance, la confiance et l'astuce, combat ouvert au nom de la plus digne des aspirations de l'homme, au nom de la RELIGION !

Il est plus que temps, enfants de la France, que vous regardiez sérieusement autour de vous les honteuses chaînes qui enlacent, dès le berceau, vos libertés d'observation et d'expansion, et que vous reconquériez le droit de disposer de vous, ainsi que d'imposer silence à vos religieux maîtres, par de sages discussions, sur la valeur de leurs droits et de leur savoir.

Il est temps enfin que vous appréciiez l'appui qui vous est offert par ceux dont vous l'attendiez le moins pour ne pas le refuser; car, plus tard il ne sera plus temps.

Lisez et appréciez librement les saints Évangiles.

ALP. CAHAGNET.

INTRODUCTION.

Ayant vu condamner par le tribunal sacré de Rome trois de nos ouvrages dans un seul jour, sans en avoir reçu avis, afin que nous puissions rectifier ou étendre les propositions qu'ils contiennent, les ayant vu en plus brûlés publiquement à Barcelone, de par ordre de l'archevêque de ces lieux, nous nous sommes crus autorisé d'user envers nos juges du droit qu'ils se sont octroyés à notre égard, qui est d'ouvrir et non de brûler leurs livres avec lesquels les nôtres sont en contradiction et de les interroger à notre tour au tribunal de la raison humaine.

Une seule révélation contenue dans nos ouvrages, nous le pensons, a pu nous attirer cette colère du Vatican ; c'est celle qui nie la divinité du Christ : divinité entendue par l'unité du *Christ-Dieu*, ou ce qui est tout un, d'avoir dit que nos lucides affirmaient que le Christ n'était pas Dieu !

Tenant à nous laver de ce prétendu crime, nous ne pouvons mieux faire à cette occasion que de laisser le Christ dire lui-même ce qu'il est ; ce que nous allons connaître par ses historiens.

Comme le Christ est l'âme, la base et la vie de l'Eglise catholique, qu'il n'est connu de cette Eglise que par ses propres historiens, qui l'ont suivi dans toutes les péripéties de sa vie errante de quelques années.

Que ces historiens sont au nombre de quatre : Mathieu, Marc, Luc et Jean.

Que ces historiens n'ont cru utile, sans doute, d'écrire chacnn une histoire séparée de Jésus, qu'en vue de confirmer avec des détails plus ou moins étendus ce que chacun d'eux avait vu ; sans quoi, un seul historien eut suffi en faisant apposer la signature de ses collègues au bas de sa relation. Nous allons entrer en lice avec le catholicisme, non pas à l'exemple de ceux qui nous ont précédés dans ce genre de polémique, en ce que nous n'irons point implorer l'autorité des savants géologues, des érudits historiens, des impartiaux penseurs, pour réfuter l'histoire biblique introductrice du Christ sur la scène du monde ; soit en niant la date de la création terrestre, celle de la naissance du Christ et les prétendues prophéties annonçant ce type de législateur. Nous préférons laisser cette haute discussion aux savants philosophes de nos temps... Non, nous acceptons le Christ et ses historiens tels on nous les présente, les laissant dans leur liberté d'existence et de narration. Nous ne voulons être dans la question que nous allons traiter qu'un penseur qui profite de la latitude donnée à tous les hommes dans la personne de Thomas, par le chef de l'Église chrétienne, latitude qui est d'examiner avant d'admettre.

Nous voulons nous approcher le plus près possible du flambeau de celui qui se dit être la lumière même, quittant les cieux pour la faire briller aux yeux de tous

les hommes. Nous ne voulons enfin ni attaquer, ni nous venger d'une erreur commise à notre égard en défendant à notre tour à toute la chrétienté de lire les *Saints Évangiles*; mais nous voulons au contraire dire à cette chrétienté de lire avec nous ces livres sacrés, puis de prononcer entre le tribunal trois fois saint de Rome, et celui trois fois hérétique de la raison humaine, lequel a droit, et, par conséquent, lequel a raison.

Nous puisons nos documents dans l'ouvrage ayant pour titre : *Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, traduit selon la vulgate enrichie d'amples concordances, etc. A Paris, chez Jean-Baptiste Lemesle, rue Vieille-Boucherie à la Minerve, 1735.

On peut vérifier l'exactitude de nos citations, non pas dans ce livre seul, mais dans tous les Évangiles plus modernes, qui sont en parfait accord avec ces citations, notamment ceux publiés par M. Lemaître de Sacy, en 1849, distribués à toute la catholicité avec profusion, ou sauf quelques corrections de langage et interversion des versets, on trouvera la même exactitude au fond.

LES

SAINTS ÉVANGILES

AU TRIBUNAL DE LA RAISON HUMAINE

Suivis des

ÉVANGILES DU XIX SIÈCLE.

Nous commençons par nier catégoriquement que le Christ est Dieu, *dans l'acception religieuse de ce mot;* nous ne l'admettons soit allégoriquement, soit physiquement, que pour fils de Dieu, notre égal en naissance; nous appuyant à ce sujet sur ce qu'il en dit *lui-même* ainsi que ses historiens, dans les ÉVANGILES.

Nous lisons dans Matthieu :

Chap. 7, v. 21. « Tous ceux qui m'appellent le Seigneur n'entrent pas pour cela dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon père qui est dans les cieux entrera dans les cieux. »

Chap. 8, v. 20. « Jésus dit : Les renards ont des tanières, les oiseaux de l'air ont des nids, et le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. »

Chap. 16, v. 16. « Simon Pierre, prenant la parole, dit (à Jésus) : Vous êtes le Christ, le fils du vrai Dieu vivant. »

V. 17. « Mais Jésus lui répondit : Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est pas la chair

ni le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. »

Observation. Un Dieu ne rirait pas ainsi de la simplicité d'enfants qu'il vient instruire.

Chap. 18, v. 14. « De même que la volonté de votre père qui est dans les cieux est qu'il ne périsse pas un seul de ses petits. »

Obs. Par cette révélation, Jésus, enseignant aux hommes que Dieu leur père est dans les cieux, ne leur dit pas assurément que c'est Dieu même qu'ils ont devant eux. Il leur enseigne en plus qu'il n'est pas le seul fils de Dieu, puisqu'il leur dit que Dieu *leur père* est dans les cieux, ce qui est les admettre comme des frères, fils de Dieu à n'en pouvoir douter.

Chap. 26, v. 42. « Il s'en alla encore prier une seconde fois en disant : mon père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. »

Obs. Ce qui est reconnaître qu'il fait une chose qui lui répugne; quoi donc peut répugner à un Dieu, et surtout à un Dieu auteur de ce qu'il fait? S'il le fait par amour pour ses créatures, c'est que cela lui convient; s'il le fait forcément, qui le force? Une chose faite par force n'est plus une chose faite par amour.

Chap. 27, v. 46. « Jésus étant sur la croix, sur la neuvième heure, jeta un grand cri en disant : *Eli, Eli, jam masa bacthani*? c'est-à-dire : Mon Dieu! mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Obs. Comment, d'après ce verset de l'historien

Matthieu, oserait-on douter que Jésus fut assez ignorant de son individualité pour se prier lui-même, s'il était vraiment Dieu? Comment, en plus, eût-il été assez déguisé dans sa prière pour tromper ainsi les hommes sur son identité, puisqu'il vient exprès, dit-il, pour leur faire connaître le vrai Dieu, qui, d'après ce fait, serait lui-même! Avouons que ce subterfuge ne serait pas digne d'un sage qui se dit être la lumière même... une semblable lumière serait passablement ténébreuse.

Consultons Luc pour voir s'il est d'accord sur cette question avec Matthieu; nous lisons :

Chap. 10, v. 21. « A cette heure même Jésus tressaillit de joie dans le Saint-Esprit (ou extase, ce qui est tout un), et il dit : Je vous bénis, mon père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et que vous les avez révélées aux petits; cela est ainsi, mon père, parce que vous l'avez voulu. »

Obs. Il est impossible qu'un être qui aurait quelque conscience de ce qu'il est et de ce qu'il dit, osât se bénir d'avoir très-bien fait ce qu'il a fait. L'humilité ne peut-être ignorée de Dieu. C'est de ce verset que les philosophes alchimistes ont voulu s'emparer pour prouver que le Christ était un des leurs, vu que cette science, qui rachète l'homme de l'état mortel, disent-ils, est le plus souvent le partage des humbles et des ignorants que celui des superbes et des savants. Ce verset le donne à penser, car Dieu ne peut vouloir

se cacher plus aux uns qu'aux autres, puisque, selon les croyances de l'Église à cet égard, il vient au contraire pour mieux être connu de tous!

Il est irréfutable que si Jésus est le flambeau de la vérité et la lumière même, il ne peut se réjouir des ténèbres qu'il plaît à Dieu d'imposer aux hommes sur des choses religieuses ou scientifiques, dont il gratifie partiellement les uns et non les autres. Continuons d'étudier la divinité du Christ. Luc dit :

Chap. 23, v. 43 (étant à l'agonie au jardin) : « Alors il lui apparut un ange du ciel qui vint le fortifier, et étant retombé en agonie, il redoublait de prières. »

Obs. Ne semble-t-il pas curieux qu'un ange, créature de Dieu, console son Dieu? N'est-ce pas retomber dans cette triste idée de ne pouvoir comprendre Dieu sans l'assimiler à toutes les faiblesses humaines?

Chap. 23. v. 70. « Alors ils lui dirent tous : vous êtes donc le fils de Dieu? Il leur répondit : Vous le dites, je le suis. »

Obs. L'historien Luc fait expirer Jésus en prononçant les paroles suivantes, qui ne sont nullement celles que nous avons lues dans Matthieu :

Chap. 24, v. 45. « Le soleil s'obscurcit, le voile du temple se déchira par le milieu. »

V. 46. « Et Jésus jetant un grand cri, dit : Mon père, je remets mon âme entre vos mains. Et prononçant ces paroles, il expira. »

Obs. Si Jésus remet son âme entre les mains de son père, c'est, on n'en peut douter que son père et

mêmes ne sont pas un seul et même être ; par conséquent, procédant de son père, il n'a que la même part de divinité et de personnalité de son père, que celle que nous avons tous de notre père matériel. Si nous portons de droit le nom de notre père matériel, et qu'un fragment de son être soit en nous, notre premier père n'en reste pas moins le chef, le fondateur, le premier contenant enfin par la voie des nombres, et nous, nous ne sommes que les fractions de ce contenant et de ces nombres. Voilà comme nous devons admettre la divinité du Christ, telle il l'admettait lui-même, d'après ce que nous lisons par ses historiens, et non pas comme faisant une unité indivisible de sa personne avec celle de Dieu, comme le prétendent ses disciples en ce jour.

Consultons sur cette question *Jean*, comme nous avons consulté ses collègues. Nous lisons :

Chap. 3, v. 16. « Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Chap. 4, v. 34. « Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir ses œuvres. »

Chap. 5, v. 30. « Je ne peux rien faire de moi-même, je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste parce que je ne cherche pas ma volonté propre mais celle de mon père qui m'a envoyé. »

V. 38. « Car je suis descendu du ciel, non pour faire

ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. »

Chap. 8, v. 25. « Ils lui dirent : Qui êtes-vous? Jésus leur répondit : Je suis ce que je vous ai dit dès le commencement. »

V. 26. « J'ai beaucoup de choses à vous dire et à condamner en vous ; mais celui qui m'a envoyé est véritable, et je ne dis dans le monde que ce que j'ai appris de lui. »

V. 27. « Et ils ne comprirent pas qu'il disait que Dieu était son père. »

V. 28. « Jésus leur dit : Lorsque vous aurez élevé en haut le fils de l'homme, vous connaîtrez qui je suis, et que je ne fais rien de moi-même ; mais que je dis ce que mon père m'a enseigné. »

Chap. 10, v. 36. « Pourquoi dites-vous que je blasphème ; moi que mon père a sanctifié et envoyé dans le monde, parce que je dis que je suis le fils de Dieu? »

Chap. 14, v. 24. « Celui qui ne m'aime point, ne garde point ma parole ; et la parole que vous avez entendue n'est pas ma parole, mais celle de mon père qui m'a envoyé. »

Chap. 16, v. 26. « En ce temps-là vous demanderez en mon nom, et je ne dis point que je prierai mon père pour vous. »

V. 27. « Car mon père vous aime de lui-même, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. »

V. 29. « Ses disciples lui dirent : C'est à cette

heure que vous parlez ouvertement et que vous n'usez point de paraboles. »

OBS. Si Jésus a pu paraître clair à ses disciples dans les paroles précitées, nous pensons qu'il va redevenir obscur dans celles suivantes.

Chap. 17, v. 1. « Jésus ayant dit ces choses, leva les yeux au ciel et dit : Mon père, l'heure est venue, glorifiez votre fils ainsi que votre fils vous a gorifié. »

V. 2. « Comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donné. »

V. 3. « Or la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et J.-C. que vous avez envoyé. »

V. 4. « Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire. »

V. 5. « Maintenant donc, mon père, glorifiez-moi en vous-même, de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût. »

OBS. Pour celui qui sera pénétré des affirmations de Jésus, même sur sa nature de fils soumis aux ordres de son père... d'individualité agissant au nom d'une autre individualité, et non un seul et même être déguisé et trompeur, venant par un si captieux étalage de sa dépendance envers les ordres de son père, faire une si ridicule tournée sur notre globe, grain de sable dans tous les globes de l'univers, pour avoir le plaisir d'intriguer au lieu d'éclairer ses enfants sur sa nature, sa puissance et son savoir; il en résultera que cette

glorification que Jésus implore de son père, n'est autre que cet état heureux qu'il possédait comme nous tous depuis la création des êtres; état qui fait l'existence spirituelle des anges et des êtres en général... état qui n'existe que dans le sanctuaire des pensées divines... Il ne faut pas croire, d'après ces mots du Christ: « Glorifiez-moi de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût, » qu'il entend dire par là qu'il a préexisté de toute éternité à l'exclusion de l'humanité entière. Il est au contraire irrécusable que la création en général ne peut être postérieure à l'essence même de Dieu; qu'il n'y a de postériorité pour elle que dans les différents états qu'elle subit; états qui lui paraissent être tous autant de manifestations ou de créations nouvelles. S'il en était autrement, Dieu eût donc emprunté ou emprunterait ses manifestations à des essences qui ne seraient pas de lui. Si ces essences ne sortaient pas de lui, elles sortiraient d'ailleurs assurément; cet *ailleurs*, hors Dieu, serait une deuxième création à laquelle il faudrait assigner un autre créateur. Par conséquent, nous nous trouverions vis-à-vis plusieurs dieux au lieu d'un seul, comme il est raisonnable de l'admettre, pour ne pas compliquer la question. Par cette simple étude nous voyons que Jésus était dans son droit de tenir le langage qu'il tenait; mais que nous sommes également dans le nôtre, de l'entendre comme nous l'entendons. Dans le v. 2 précité, Jésus s'exprime ainsi: « Comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, afin qu'il donne

la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés, il ne veut pas dire par ces mots que nous lui avons été donnés comme un peuple à un souverain, ou comme un troupeau à un berger; mais simplement qu'en sa qualité de législateur religieux il donnera la vie éternelle, c'est-à-dire la connaissance de Dieu et de ses œuvres, à tous ceux qui pourront le comprendre; par conséquent qu'il sauvera ces hommes des ténèbres dans lesquelles ils sont plongés sur les questions divines, qu'il ramènera ce troupeau égaré à la ferme céleste; comme un berger le fait ici-bas envers ses fermiers. Nous savons que les philosophes hermétiques ont encore voulu s'emparer de cette révélation, pour prouver leur proposition sur le nombre des élus dans cette science, et l'immortalité qui leur est acquise en dehors des autres hommes. Nous savons qu'ils sont allés jusqu'à dire que le Christ n'était autre qu'un nom, qu'une *allégorie* de leur médecine, etc. Nous nous réservons pour d'autres études de traiter de cette question à ce point de vue. Nous voulons nous renfermer dans ce jour dans une étude faite, au point de vue christicole, ne tirer nos conclusions que d'après celles de son législateur et les historiens de ce législateur.

Il arrive également parfois au Christ de dire : « Qui me voit, voit mon père; je suis dans mon père et mon père est dans moi. » Nous pensons qu'on ne doit pas déduire de cette proposition, que Jésus se dit être Dieu, par les motifs suivants : 1° Ce serait se jouer de l'ignorance de ceux qu'il enseigne, comme

le chat se joue impunément de la faiblesse de la souris qu'il tient entre ses pattes. On ne peut supposer à un Dieu qu'on vénère une telle somme de laisser-aller, comme nous l'avons déjà dit; 2° Jésus disant à chaque entretien, comme nous venons de le lire : « Je ne sais et je n'accomplis que ce qui est écrit par la main de mon père, » prouve qu'il ne peut être ce Dieu unique sans descendre à jouer un rôle dont le mensonge couronnerait toutes les phases, ce qui serait une bien triste manière d'éclairer et d'instruire les hommes... Dire qu'il est dans son père et que son père est en lui, est une de ces figures allégoriques qu'il emploie assez souvent; on sent qu'il ne peut s'expliquer autrement. S'il n'en était pas ainsi, où serait-il donc?... de quelle substance serait-il formé? car, n'être pas en Dieu, c'est être hors lui, hors les productions qui ne peuvent être tirées que de lui, ou elles seraient tirées d'un autre. Quels peuvent donc, en ce cas, être les dehors de Dieu, si tout ce qui nous entoure est enfanté par Dieu, comme nous l'avons admis; si tout ce que nous voyons est une partie de la forme, de l'étendue, de l'immensité de Dieu, sans être, bien entendu, le *sanctuaire des pensées de ce grand Être*? Nous sommes tous forcément dans Dieu, enfants et parties de Dieu, comme le dit saint Paul, Actes des Apôtres; formés et transpercés de la seule substance divine, soit à l'état matériel ou à l'état spirituel... Jésus dont on fait un profond penseur et un non moins profond métaphysicien, ne pouvait donc exprimer sa pensée autrement,

et nous ne devons pas voir en elle une autre signification.

Nous l'entendons encore dire, même évangile, chap. 18, v. 24 : « Mon père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde; » puis, v. 25 : « Père juste, le monde ne vous a pas connu; mais moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé.

V. 26. « Je leur ai fait connaître votre nom et je leur ferai connaître encore afin qu'ils aient en eux ce même amour dont vous m'avez aimé et que je sois moi-même en eux. »

Obs. Trouvons-nous ce langage autre que celui de Moïse, des prophètes et de tous les extatiques passés et présents ? Jésus ne devrait pas dire qu'il vient faire connaître le nom de Dieu aux hommes, puisqu'il dit ailleurs qu'il vient accomplir et non abolir les prophètes. Moïse avant lui avait enseigné de la même manière et par les mêmes moyens ce nom sacré. Tous les peuples religieux qui ont existé avant Jésus ont connu ce nom sans son secours. Quel est donc le cœur qui ne connaît pas Dieu ? quelle définition Jésus plus que les autres nous fait-il de ce nom divin ?... Nous sentons encore là que les philosophes hermétiques nous diront : Saisissez le sens interne de la lettre et vous saurez que cette révélation du nom de Dieu n'est autre que celui de notre Dieu, dont le Christ seul est la

personnification. Nous répondrons plus tard à cette savante école, et nous revenons à Jésus qui dit non moins vrai, en désirant être entouré au ciel de l'école qu'il fonde sur la terre. Nous voyons que cela existe réellement dans l'état spirituel, état qui n'est qu'une existence dont les esprits font des cieux à l'infini, cieux composés chacun de tel groupes d'écoles religieuses ou philosophiques. Cette prière de Jésus prouve qu'il croit ce que nous avons avancé sur ce sujet dans nos ouvrages, qui est que chaque chef d'école reçoit au monde spirituel tous ceux qui ont accepté ses doctrines sur la terre et qui lui sont envoyés ou qui lui sont recommandés par leurs principaux disciples. Qu'on consulte sur cette question les ouvrages de Emmanuel Swedenborg, écrivain le plus complet traitant de ces questions, ainsi que ceux des lucides magnétiques ; qu'on se souvienne surtout que Jésus dit lui même qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de son père.

Jésus dit encore : « Père juste, le monde ne vous a pas connu, mais moi je vous ai connu. » Les extatiques nous en disent autant en ce qu'ils peuvent parfois voir Dieu par des effets de sa grâce, grâce que nous ne pouvons connaître dans notre état matériel sans passer dans l'état spirituel ; par conséquent, la mémoire de notre premier état nous faisant défaut, nous nous trouvons ne plus nous souvenir, ni connaître ce que nous avons tous connu. Les extatiques religieux, qui avant ou depuis le Christ ont dit avoir

vu Dieu dans leurs extases, ont affirmé la même chose aux hommes en leur assurant que leur œil n'avait jamais vu ce qu'ils voyaient. Si ces extatiques avaient été à la hauteur de leur état, par l'élévation de leur observation, ils auraient compris qu'ils faisaient erreur, puisque notre création, datant de celle de Dieu et venant de lui dès le commencement, nous avons dû voir celui qui nous portait dans le *forum* de ses pensées, comme notre âme voit par le secours de nos yeux matériels le corps dans lequel elle est enfermée.

Pour terminer notre étude sur la divinité du Christ, consultons celui des disciples de Jésus qui peut mieux nous renseigner sur ce sujet. Nous lisons, Actes des Apôtres,

Chap. 2, v. 22 (c'est Pierre qui parle) : « O Israélites, écoutez les paroles que je vais vous dire : Vous savez que Jésus de Nazareth a été UN HOMME QUE DIEU A RENDU CÉLÈBRE PARMI VOUS, par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a faits au milieu de vous.

V. 23. « Cependant vous l'avez crucifié et vous l'avez fait mourir par les mains des méchants, VOUS AYANT ÉTÉ LIVRÉ PAR UN ORDRE EXPRÈS DE LA VOLONTÉ DE DIEU, ET PAR UN DÉCRET DE SA PRESCIENCE. »

Obs. Y a-t-il une réponse à objecter à ces paroles ? Non, si ce n'est que de les appuyer de l'étude que nous allons faire de la vie et des actes de Jésus. Que chacun nous suive sans prévention aucune et ne s'effraye pas de la franchise de nos observations.

Nous nions la logique des enseignements de Jésus devant les contradictions que nous allons citer.

Nous lisons dans Matthieu :

Chap. 5, V. 17. « Ne croyez pas que je suis venu pour abolir la loi et les prophètes. Je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir. »

Obs. Nous demandons alors pourquoi avoir fait une scission avec les Juifs et n'avoir pas suivi la religion de Moïse qui, à coup sûr, était un prophète choisi par Dieu, selon l'Eglise catholique qui en a respecté les tables de la loi ?

V. 22. « Et moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le jugement ; que celui qui aura dit à son frère : racca, méritera d'être condamné par le conseil ; et que celui qui aura dit à son frère : vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu éternel. »

Obs. Nous demandons encore pourquoi prêcher une telle morale et donner l'exemple du contraire en chassant les marchands du Temple à coups de fouet, en traitant les prêtres, et jusqu'à Pierre lui-même, comme on va le voir lors de notre négation de la patience et de la miséricorde de Jésus.

Chap. 6, v. 25. « C'est pourquoi je vous dis, ne vous inquiétez pas par rapport à votre vie, d'avoir de quoi manger et de quoi boire ; ne vous embarrassez pas non plus, par rapport à votre corps, d'avoir de

quoi le couvrir; la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps que les habits? »

Chap. 10, v. 9. « N'ayez ni or, ni argent, ni monnaie dans votre bourse. »

V. 10. « Ne portez ni sac par le chemin, ni souliers, ni bâton, car l'ouvrier mérite qu'on le nourrisse. »

Obs. Comment concilier cette recommandation avec cette confession de Jean.

Chap. 15, v. 29. « Les disciples de Jésus, dit-il, étaient en peine quel pouvait être celui d'entre eux qui trahirait Jésus; il est dit : car quelques-uns pensaient qu'à cause que Judas avait la bourse, jésus lui avait voulu dire : achetez-nous ce qui nous est nécessaire pour la fête, ou donnez quelque chose aux pauvres. Si Judas était le caissier de la société de Jésus, il ne répondait pas au commandement de son professeur, qui défend d'avoir de bourse. Si Jésus avait une bourse en vue des besoins du jour et du lendemain, il n'était pas juste, selon nous, qu'il recommandât aux riches de ne point avoir d'argent en vue des mêmes fins.... Si la recommandation de ésus est une des conditions *sine qua non* de grâce pour mériter les cieux, il n'y aura pas foule dans ces lieux dans l'avenir, si nous en jugeons par l'empressement que chacun met à l'avoir plus grande et le mieux garnie possible en nos jours. La morale de cette recommandation est tellement louable, qu'elle devrait être affichée sur toutes les colonnes du palais de la Bourse. Mais, hélas! est-elle exécutable! les prêtres de Jésus

nous donnent la preuve du contraire, en ayant plus que des bourses, des souliers et un bâton; ils ont de beaux et riches palais, dans lesquels ils méditent sur les misères humaines!... de bonnes et profondes bourses dans lesquelles le pauvre dépose sans cesse les largesses de son ignorance!... Ils ont des bâtons couverts d'or, en guise de boue, dont les crosses, enrichies de pierres précieuses, font l'office de *crocs* à chiffonner dans les délicates corbeilles de nos dévotes et un tant soit peu lubriques marquises du jour. O dualité des choses humaines!.. il est donc impossible ici-bas de joindre l'exemple au précepte?

Chap. 17, v. 18. « Les disciples de Jésus se plaignent en ces termes de n'avoir pu chasser un démon; alors les disciples s'approchèrent de Jésus en particulier et lui dirent : Pourquoi n'avons-nous pu le chasser? »

V. 19. « Jésus leur répondit : C'est à cause de votre incrédulité, car je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : passe d'ici là, et elle y passerait, et rien ne vous serait impossible. »

V. 20. « Mais cette sorte de démon ne se chasse que par la prière et par le jeûne. »

Obs. Nous ferons observer que si c'est par la prière et le jeûne que l'on opère dans les exorcismes de ce genre, ce n'est donc pas par la foi, car la foi est un état spontané ou provoqué de l'âme. Spontané, il vient d'une puissance supérieure sans doute; et provoqué, il est le fruit d'observations découlant des

faits. Dans ces deux cas, les disciples de Jésus n'étaient ni dignes, ni assez observateurs pour l'acquérir, et dans le cas où il faut prier et jeûner, ils ne priaient et ne jeûnaient sans doute pas.

Jésus lui-même opérait-il des miracles quand il le voulait? ne pouvait-il pas, à défaut de ses disciples, prouver sa toute-puissance à tout moment? Nous voyons dans certains passages des mêmes historiens qu'il ne peut opérer sur les incrédules. Qui rend incrédule, si ce n'est la possession, la pression de pensées contraires à la foi?... qui, aux yeux de l'Église, enfante ces barrières à la foi, si ce n'est le démon?... qui peut mieux chasser le démon que celui qui a toute puissance sur lui et qui en enseigne les moyens?

Ce n'est donc pas la foi de l'opérateur que Jésus devait enseigner d'obtenir, mais la foi personnelle de celui ou de ceux sur lesquels on opère, ce qui n'est pas la même chose; par conséquent, sa réprimande est illogique et porte à faux.

Voyons l'historien Luc :

Chap. 6, v. 37. « Ne jugez point et vous ne serez point jugé; ne condamnez point et vous ne serez point condamné; remettez et il vous sera remis. »

Obs. Nous ne savons pourquoi alors Jésus lui-même s'érige en juge en blâmant très-vertement les scribles et les pharisiens; en prédisant un jugement auquel il doit assister, jugement aussi inutile qu'il sera sans miséricorde, puis qu'il n'y aura de sauvés que ceux qui auront la vie éternelle en eux, par conséquen

ceux qui ne peuvent redouter ce jugement, et qu'il n'y aura aucun espoir pour les coupables qui peuvent s'en consoler s'ils ne vivent pas.

Continuons Luc :

Chap. 22, v. 35. « Quand je vous ai envoyé sans sac, sans bourse et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose ? »

V. 36. « Non, répondirent-ils. Jésus ajouta : mais maintenant que celui qui a un sac ou une bourse les prenne; et que celui qui n'en a point vende sa robe pour acheter des épées. »

V. 37. « Car je vous assure qu'il faut encore que l'on voie l'accomplissement de ce qui a été écrit de moi; il a été mis au rang des méchants, parce que ce qui a été prédit de moi est sur le point d'arriver. »

V. 38. « Seigneur, dirent-ils, voici deux épées, et Jésus dit : c'est assez. »

Obs. Comment concilier la défense précitée, de Jésus de n'avoir ni sac, ni bourse, avec la possession qu'ont de ces choses ses disciples ? Comment concilier ce commandement d'acheter des épées, avec cet autre de tendre la joue à un deuxième soufflet, plutôt que de rendre le premier ?... S'il était écrit que Pierre, selon deux historiens de Jésus, ou un inconnu, selon les deux autres, dût tirer l'épée du fourreau pour défendre Jésus, pourquoi blâmer ce qui est écrit, en commandant au porteur de cette épée de la remettre dans le fourreau? car, dit Jésus, « quiconque se servira de l'épée, périra par l'épée.... » Était-il écrit qu'il devait

y avoir une oreille coupée? Nous ne le savons pas; mais ce devoir *d'obéir* et de *subir* ce qui est écrit nous semble être contraire au libre arbitre. Qui n'est pas libre n'est pas responsable. C'est la main qui a écrit la loi des actes futurs qui seule est responsable des résultats qui en découlent.... Jésus n'eût pas dû demander des épées s'il n'en avait pas besoin. Si le besoin justifie le moyen, le blâme est aussi illogique que l'approbation. Nous allons passer à d'autres cas d'illogisme dans l'étude qui suit, cas que nous restreignons considérablement pour n'être ni passionnés, ni trop pesants à lire.

Nous nions la patience et la miséricorde de Jésus dans les faits suivants.

Matthieu, chap. 5, v. 38. Vous avez appris qu'il a été dit œil pour œil et dent pour dent.

V. 29. Et moi je vous dit de ne point résister à celui qui vous maltraite.

Si quelqu'un vous frappe à la joue droite, présentez-lui encore la gauche.

Comment concilier ces conseils avec l'acte qui suit?

Jean, chap. 2, v. 13. « Et comme la Pâque des Juifs était prête, Jésus s'en alla à Jérusalem. »

V. 14. « Et ayant trouvé dans le temple des gens qui vendaient des bœufs, des moutons et des colombes, et des changeurs qui étaient assis à leurs bureaux. »

V. 15. « Il fit un fouet avec des cordes, les chassa hors le temple avec les moutons et les bœufs, et jeta par terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables. »

OBS. Il nous semble que cet acte d'emportement n'est pas à la hauteur des recommandations précitées. Nous ignorons quel crime commettaient ces gens et ces bêtes en étant dans un temple que la police des lieux avait sans doute consacré au commerce. Que dirait Jésus s'il voyait aujourd'hui ses propres disciples faire argent du moindre osselet, du moindre chiffon ? Des cierges au goupillon, des prières aux dispenses, de ces cinquante messes pour vingt-cinq centimes, aux permissions de faire pour telle autre somme minime ce que l'Église défend pour le salut des âmes. Que penserait-il de ces prospectus, de ces réclames de journaux, offrant des indulgences de toutes sortes, d'œufs à la coque, de poulets rôtis, de potages au gras; ces offres ne lui feraient-elles pas l'effet de voir la maison de son père transformée en restaurant religieux ? et ne saisirait-il pas d'un bras nerveux le fouet de Jérusalem pour en appliquer quelques bons coups sur les grasses épaules de ses disciples ? Nous pensons que ces derniers les mériteraient mieux que les premiers.

Nous devons faire observer qu'il n'est pas question dans les trois autres historiens qu'il y eût des bœufs et des moutons dans le temple, mais seulement des colombes et des changeurs. Si nous accordons la liberté de narration à l'historien religieux comme à l'his-

torien politique, nous ne lui reprocherions cependant pas plus qu'à ce dernier de tronquer les paroles mêmes des héros de leur histoire. C'est ce que se sont permis avec trop de liberté les historiens de Jésus, dont deux sont rarement d'accord sur la même citation. L'on ne pourra objecter à leur égard qu'ils ont écrit de mémoire ce qu'ils ont écrit, vu que par la position d'hommes auxquels l'Esprit-Saint avait été donné pour guide, ils ne pouvaient manquer de mémoire. En eussent-ils manqué, que vivant ou correspondant ensemble encore quelque temps après la mort de Jésus, ils eussent dû s'entendre pour écrire les Évangiles, afin de ne pas placer l'un et l'autre dans la bouche du Christ des paroles qui font douter aujourd'hui avoir été prononcées. Continuons à connaître la patience et la miséricorde de Jésus.

Jean, chap. 10, v. 8. « Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des larrons, et les brebis ne les ont point écoutés.

Obs. Cette sortie de Jésus n'est point en rapport avec la défense qu'il fait de ne point insulter son frère; elle met en plus la réputation de tous les prophètes qui l'ont précédé en suspicion. Nous savons que l'on nous dira que Jésus ne veut parler que des faux prophètes. Nous répondrons alors pourquoi dire ces mots: *Tous ceux qui sont venus avant moi?*... Nous demanderons encore si Moïse, Jérémie, Isaïe, Jean, etc., n'ont pas été faux prophètes dans la moitié de leurs prophéties, comme nous allons surprendre bientôt

Jésus en état d'erreur lui-même ? Si l'insulte de Jésus ne s'adresse qu'aux faux prophètes, ceux précités peuvent en prendre leur part, puisqu'ils ont été moitié l'un, moitié l'autre. Un vrai prophète n'est pas, selon nous, celui qui prophétise juste sur un fait quelconque, mais celui qui prophétise juste sur tous les faits dont il traite. Permettons des erreurs à certains prophètes, nous devons en permettre la même somme à certains autres. Comme ce n'est que la vérité continue qui prouve la source d'où elle sort, nous ne devons donc pas plus sanctifier Jean que Nostradamus. Ce n'est que ce que disent d'exact ces hommes qui peut prouver que ces choses sortent de la source véritablement divine ou humaine.

Passons à l'historien Marc.

Chap. 11, v. 12. « Le lendemain, lorsqu'ils sortaient de Béthanie, il eut faim. »

V. 13. « Et ayant aperçu de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il y trouverait quelques fruits, et s'en étant approché il n'y trouva que des feuilles, *car ce n'était point la saison des fruits.* »

V. 14. « Alors Jésus dit au figuier : Que jamais personne ne mange de fruit qui vienne de toi, ce que ses disciples entendirent. »

Matthieu dit, chap. 21, v. 13 : « Que le figuier sécha aussitôt. »

Obs. Nous ne devons point voir dans cet acte de Jésus une allégorie religieuse de son enseignement, mais bien une réalité. Jésus ne devait ni réellement,

ni allégoriquement maudire un arbre par rapport à ses fruits puisque ce n'était pas le temps où il dût y en avoir, comme le fait observer l'historien. Maudire est toujours une mauvaise action. Les fruits, comme l'entendement humain, ne peuvent apparaître qu'au temps de leur éclosion. Jésus, que l'on fait un profond penseur, devait savoir qu'à la sève succède la feuille, à la feuille la fleur, le fruit, la graine; tout dans la nature n'est ce qu'il est qu'en vertu d'une telle succession. C'est ainsi qu'aux vagissements de l'enfant succèdent le bégayement, la parole, la compréhension, les jeux, les créations, dirons-nous, puis les méditations et les appréciations. Il en est ainsi des peuples, nés à l'état sauvage ou naturel, passant à l'état de civilisation, *qui n'est qu'un état répondant au développement de leurs affections*, et arrivant à l'état de sagesse, *si cet état est de leur ressort*...

Les points de départ de toute existence sont ou faux ou vrais, bons ou mauvais; pour transmuer l'un dans l'autre, il faut tout un revirement de manière de voir, et non toute une malédiction ou toute une condamnation d'impuissance de le faire. Il y a aussi bien plus de mérite d'instruire que de maudire, de donner la vie de l'intelligence que de condamner cette intelligence à la mort. C'est cependant ce que fait Jésus dans l'acte du figuier. Si cette malédiction est applicable à cet arbre, Jésus n'est pas en droit de le punir de stérilité parce qu'il était aux lois des saisons. Si cette punition de Jésus est allégorique, il ne peut éga-

lement condamner l'intelligence humaine à être stérile, lui qui est la lumière même et qui vient exprès pour éclairer cette intelligence; lui qui ne veut ni jugement, ni condamnation, ni domination d'être à être ou de choses à choses. Ce n'est pas parce qu'un professeur d'études quelconque ne serait pas compris de ses élèves qu'il devrait les jeter hors de sa classe, mais, bien au contraire, persévérer dans ses démonstrations.

Continuons à consulter Matthieu.

Chap. 16, v. 22. « Mais Pierre l'ayant pris en particulier, commença à le reprendre en disant : « A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera point. »

V. 25. « Jésus, s'étant tourné, dit à Pierre : Retirez-vous de devant moi, Satan, vous m'êtes à scandale; car vous n'avez point le goût des choses de Dieu, mais celui des choses de la terre.

Obs. La sortie, comme on le voit, n'est ni patiente, ni fraternelle pour un fils de Dieu qui, quelques instants auparavant, même chap., v. 18, avait dit à ce même Pierre : « Et moi je vous dis que vous êtes pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon église, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Si pierre est Satan, c'est une triste pierre à choisir pour bâtir une église; s'il ne l'est pas, nous ne voudrions pas que le verbe de Dieu lui donnât ce nom, nous ne le voudrions pas, en vue de la logique, en vue de la patience, et en vue de la douceur qui devrait dominer dans tous les actes de Jésus.

Nous doutons de l'humilité de Jésus dans les actes qui suivent.

Nous lisons dans Matthieu, chap. 21, v. 2, que Jésus envoie ses disciples détacher une ânesse et un ânon, qu'ils sont être attachés en un lieu près de Jérusalem, leur disant ces mots : « Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse accoutumée au joug et sur un ânon.

V. 6. « Ses disciples partirent et firent ce qui était ordonné. »

V. 7. « Ils amenèrent donc l'ânesse et l'ânon qu'ils couvrirent de leurs habits et l'y firent monter. »

V. 8. « Une grande multitude de peuple étendit aussi ses vêtements le long du chemin, d'autres coupaient des branches d'arbres et les jetaient sur son passage. »

V. 9. « Et tous ensemble, tant ceux qui allaient devant lui que ceux qui le suivaient, criaient : Hosanna, salut et gloire au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna, gloire au plus haut des cieux ! »

Obs. Il nous semble que cette entrée triomphante et royale répond peu à la marche humble que Jésus a suivie jusqu'à ce jour. Comment, c'est celui qui blâme chez les autres ce genre d'ovation et d'adulation, qui veut que ses disciples n'aient ni bourse, ni inquiétude du lendemain, qui leur permet d'étendre leurs vêtements sur ses pas ?.. Nous ne comprenons pas ce genre d'humilité, il était bien fait suivi de [illegible]

ment que Jésus eut dans le temple en en chassant les marchands à coups de fouet, pour inquiéter les autorités de Jérusalem et leur faire soupçonner dans sa personne un agitateur qui venait disputer leur pouvoir.

Il nous reste à comprendre comment Jésus pouvait être monté sur une ânesse et sur un ânon à la fois? Les autres historiens sont peu d'accord sur ce sujet. Marc, chap. 11, v. 2 et Luc, chap. 19. v. 30, ne parlent que d'un ânon seul attaché à l'endroit enseigné par Jésus. Nous voyons par ces citations tronquées, que l'Esprit-Saint n'est pas plus favorable aux historiens religieux qu'aux historiens profanes. Nous allons en voir un échantillon dans la citation suivante :

Matthieu, chap. 26, v. 6. «Or comme Jésus était à Béthannie dans la maison de Simon le lépreux.»

V. 7. «Une femme qui avait un vase d'albâtre où était un parfum très-précieux, vint le trouver et le lui répandit sur la tête pendant qu'il était à table.»

V. 8. Ses disciples, voyant ce que faisait cette femme, s'en fâchèrent et dirent : A quoi bon cette profusion ?

V. 9. « Car on aurait pu vendre ce parfum très-cher et en donner le prix aux pauvres. »

V. 10. « Mais Jésus, connaissant leur pensée, leur dit : Pourquoi inquiétez-vous cette femme ? ce qu'elle vient de faire envers moi est une bonne œuvre. »

V. 11. « Vous aurez toujours des pauvres avec vous ; mais pour moi, vous ne m'aurez pas toujours. »

V. 12. « Lorsqu'elle [illegible] parfum sur mon corps, elle l'a fait pour [illegible]

V. 13. « Je vous dis [illegible] où sera prêché cet Evangile, on y [illegible] à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire. »

Obs. Nous ne nions pas le fait ; mais nous trouvons dans l'observation des disciples de Jésus une pensée plus charitable que celle même de Jésus. Avoir des pauvres plus tard auprès de soi à la place de Jésus n'est guère consolant pour les pauvres [illegible] pauvres auraient été plus heureux de [illegible] de ce parfum précieux que Jésus de l'[illegible] surtout *étant à table.* Nous ne [illegible] humilité chez le Christ dans ce fait. [illegible] rien Jean, qui ne rapporte [illegible] même manière. Ce n'est pas [illegible] été versé ce parfum précieux, mais [illegible] Ce n'est pas également [illegible] parler, mais à un [illegible] ressemble en aucun [illegible] leur apprécie.

Jean, chap. [illegible] de manger chez [illegible] table. »

V. [illegible] était [illegible] ce [illegible] parfum.

V. [illegible]

ses pieds, elle commença à les arroser de larmes et les essuyait avec ses cheveux; elle les baisait et y répandait ce parfum.»

V. 39. «Le pharisien qui l'avait invité voyant cela, dit en lui-même: Si cet homme était prophète il saurait qui est cette femme qui le touche et que c'est une femme de mauvaise vie.»

V. 40. «Alors Jésus prenant la parole, dit: Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Simon répondit: Maître, dites.»

V. 41. «Un créancier avait deux débiteurs, l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante.»

V. 42. «Mais comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit leur dette à l'un et à l'autre. Lequel l'aimera davantage?»

V. 43. «Simon répondit: Je crois que ce sera celui auquel il aura remis davantage. Vous avez raison, lui répondit Jésus.»

V. 44. «Et se retournant vers la femme, il dit à Simon: Voyez-vous cette femme? je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; elle, au contraire, me les a arrosés de ses larmes et essuyés de ses cheveux.»

V. 45. «Vous ne m'avez pas donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, ne cesse de me baiser les pieds.»

V. 46. «Vous ne m'aves pas répandu d'huile sur la tête, et elle m'a répandu un parfum sur les pieds.»

V. 47. «C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup

de péchés lui seront remis, parce qu'elle a bauooup aimé; mais celui à qui on remèt moins aime moins.»

V. 48. Alors, dit-il à cette femme, vos péchés vous sont remis.

V. 49. «Ceux qui étaient à table commencèrent à dire en eux-mêmes: Qui est celui-ci qui remet même les péchés?»

V. 50. «Et Jésus dit à cette femme: Votre foi vous a sauvée; allez en paix.»

Obs. Nous avons rapporté textuellement les deux historiens; que le lecteur apprécie la concordance qui existe entre eux, et qu'il juge quelle somme de foi on doit ajouter à leur récit. Nous ne savons comment comprendre que cette femme qui se tient derrière Jésus, qui est assis à table, peut lui arroser les pieds de ses larmes! Il est vrai qu'il y a des postures inexplicables dans la gymnastique du corps humain. Nous eussions dit: elle lui arrosait le dos de ses larmes. Nous ne voulons pas cependant entrer dans ce genre d'observations, qui, chez les historiens de Jésus, nous forceraient à écrire un volume trop triste à lire.

Jésus est-il plus humble devant ses disciples? Écoutons-le.

Jean, chap. 5, v. 19. « En vérité, en vérité, je vous dis que le fils ne peut agir par lui-même; mais qu'il ne fait que ce qu'il voit faire au père, car tout ce que le père fait le fils le fait comme lui. »

V. 22. « Car le père ne juge personne; mais il a donné tout pouvoir de juger au fils. »

V. 23. « Afin que tous honorent le fils comme ils honorent le père. Celui qui n'honore point le fils n'honore point le père, qui l'a envoyé. »

Obs. — Nous ferons observer que si le fils ne fait que ce que fait le père, il ne peut logiquement plus faire que le père ; par conséquent, pourquoi jugerait-il dans des causes que le père ne juge pas ? Jésus serait-il moins miséricordieux que le père, lui qui est le type de la bonté même ?... Jésus est-il d'accord dans cette assertion avec celle contraire de *nul ne sait ce que le père* SEUL SAIT ?... En supposant que Jésus oubliât un moment qu'il ne cesse de dire aux hommes d'aimer, de prier et de respecter Dieu pour se mettre à la place de ce Dieu, afin de recevoir des hommages de ses créatures ou de ses frères, serait-ce un acte d'humilité ?...

Si Jésus pense être Dieu lui-même et se donne avec déguisement pour être son fils, cette action de demander des honneurs aux hommes répond-elle à la dignité d'un dieu ? répond-elle à l'enseignement qu'il fait ailleurs, en défendant à ses disciples de s'élever au-dessus des autres hommes ?... Mais voyons-le s'élever lui-même graduellement jusqu'à la hauteur de maître, puis arriver à celle de roi des Juifs.

Jean. Chap. 13, v. 13. « Après avoir lavé les pieds à ses apôtres, il leur dit : Vous m'appelez votre maître, votre Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. »

V. 14. « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui

suis votre Seigneur et votre maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. »

Marc, chap. 15, v. 2. « Pilate lui demanda : Êtes-vous le roi des Juifs ? Jésus lui répondit : Vous le dites, je le suis. »

Obs. C'est à cette déclaration plus qu'à toute la conduite de Jésus qu'est dû le jugement rendu contre lui. Pilate, homme sensé, crut peut-être n'avoir devant lui qu'un homme aux facultés mentales altérées, aussi ne le trouva-t-il coupable d'aucun fait attentatoire au gouvernement dont il était le représentant. Ce ne furent que les plus exaltés qui virent, dans le langage et les nombreuses assemblées qui se tenaient autour de Jésus, des sujets de craintes pour leur gouvernement. Ce que nous lisons dans son jugement le donne à penser ainsi :

Nous ne pouvons accepter la faculté prophétique de Jésus *devant les faits qui suivent les révélations présentes.*

Jean, chap. 21, v. 15. « Quand donc vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, que celui qui lit comprenne bien ce qui suit. »

V. 16. « Qu'alors ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. »

V. 17. « Que celui qui sera sur le toit ne descende point pour emporter quelque chose de sa maison. »

V. 18. « Et que celui qui sera dans les champs ne retourne point pour emporter son vêtement. »

V. 19. « Malheur aux femmes enceintes ou nourrices ces jours-là. »

V. 20. « Priez Dieu que votre fuite n'arrive pas en hiver ni au jour de sabbat. »

V. 21. « Car il y aura pour lors une si grande affliction que depuis le commencement du monde jusqu'à présent il n'y en a point eu de pareille et il n'y en aura jamais. »

V. 22. « Et si ces jours-là n'eussent été abrégés, personne n'aurait été sauvé; mais ils seront abrégés en faveur des élus. »

V. 23. « Alors si quelqu'un vous dit : le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez point. »

V. 24. « Car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes. »

V. 25. « J'ai voulu vous avertir par avance. »

V. 26. « Si donc on vous dit : le voilà dans le désert, n'y allez point; le voici dans le coin le plus retiré de la maison, n'en croyez rien. »

V. 27. « Car, comme l'éclair part de l'Orient et se fait voir tout d'un coup jusqu'à l'Occident, il en sera de même de l'avénement du Fils de l'homme. »

V. 28. « En quelque lieu que soit le corps, les aigles s'y assembleront. »

V. 29. « Aussitôt après ces jours d'affliction, le

soleil sera obscurci et la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées. »

V. 30. « Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre seront frappés d'une vive douleur, et ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. »

V. 31. « Et il enverra ses anges qui, avec une trompette et une voix éclatante, assembleront les élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité jusqu'à l'autre. »

V. 32. « Après ceci, d'une comparaison prise du figuier, lorsque ses branches sont déjà tendres et que ses feuilles paraissent, vous connaissez que l'été est proche. »

V. 33. « De même lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et qu'il est à votre porte. »

V. 34. « Je vous dis en vérité que cette génération ne passera pas que toutes ces choses soient accomplies. »

V. 35. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. »

V. 36. « Or, nul que mon père ne sait ce jour et cette heure, non pas même les anges du ciel. »

Obs. On a pu reconnaître dans ce galimatias que c'est la fin du monde que Jésus nous prédit!... Nous voyons, v. 16, 17, 18, qu'il recommande de rester sur les toits, dans les champs et dans les maisons, ce qui

nous prouve sans doute que chacun sera jugé à la place qu'il occupera, et non dans la vallée de Josaphat où ses disciples veulent nous entasser à toute fin.

Jésus plaint les femmes enceintes et les nourrices dans ces jours d'affliction; nous pensons que Dieu donnerait un meilleur et plus salutaire avertissement aux hommes de se préparer à ce jugement en ne permettant plus à son approche que l'enfantement ait lieu. Les hommes, voyant toutes les femmes frappées de stérilité, sauraient mieux que la fin du monde approche et auraient plus de temps pour s'y disposer.

Jésus nous dit de prier que cela n'arrive pas en hiver, ni le jour du sabbat. Nous ne pouvons pas plus déranger les décrets de Dieu à ce sujet que Jésus lui-même n'a pu obtenir de son père de ne pas boire le calice jusqu'à la fin. La prière de Jésus valait bien les nôtres, et d'autant mieux qu'il était le bien-aimé de son père, s'il n'était le père lui-même.

Jésus dit qu'on n'a jamais vu et qu'on ne verra jamais pareille affliction. Jésus n'a jamais parlé plus vrai, une pareille affliction serait la fin du monde; l'ayant vue, nous ne la reverrions plus, nous le pensons, et s'il n'y en aura jamais, ce n'est pas la peine d'en parler. Jésus eût mieux fait de passer ce verset sous silence.

Par le verset 22 nous voyons que les jours ont été et seront abrégés; nous entendons par abrégés, diminués; mais Jésus entend, à ce qu'il paraît, qu'ils seront doublés. Il eût été malheureux que Dieu nous eût tous

damnés avant d'avoir [illegible] pouvoir pour [illegible] servir.

Nous reconnaissons que c'est le moyen extrême qu'il a employé de sacrifier son fils pour [illegible] lu-tur. Il ne [illegible] pas du reste beaucoup d'autres. Cependant Jésus nous dit ailleurs qu'il suffit d'avoir de l'amour pour Dieu et pour le prochain pour être sauvé, comme cet amour nous avait déjà été enseigné par Moïse et même est écrit dans le cœur de tous les hommes en naissant : nous ne comprenons pas pourquoi ceux qui auront connu le Christ et auront suivi ses enseignements, — qui se résument dans les deux commandements précités, — auront seuls la vie éternelle! Mais comme les historiens de Jésus peuvent s'être trompés, nous remettons après notre spiritualisation à leur poser nos questions sur ce sujet.

Jésus nous annonce de faux christs qui voudront nous séduire dans ces temps-là. Si chacun de nous suit les conseils de Jésus en restant à la place qu'il occupera, nous croyons que ces faux christs auront fort à faire, et si, par contre-sens, cette fin du monde vient aussi vite que l'éclair, ils n'en auront guère le temps.

V. 27. Jésus nous dit « qu'à cet avénement de sa personne, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière et que les étoiles tomberont, ce qu sera des signes certains de cet avénement, signes qui jetteront les hommes dans une grande affliction. Il est à présumer alors que ce sera la seule lumière de

Jésus qui éclairera la terre, car on n'y verrait pas beaucoup dans ce moment.» Il est à présumer également que les étoiles tomberont dans un vide inconnu de nous, et assez vaste pour les contenir, sans quoi elles tomberaient sur notre pauvre globe, ce qui, dans ces jours de complète obscurité, ne serait pas un petit embarras pour ceux qui seraient restés sur les toits, dans les champs ou dans leur maison. C'est alors où les anges assembleront les élus, et *non les morts* desquels il n'est pas parlé, puisque au contraire Jésus nous dit, v. 28, « qu'en quelque lieu que soit le corps, *les aigles s'y assembleront*. Ce ne sont donc bien que les hommes vivants en ces jours terribles qui seront jugés, triés et classés selon leur mérite. »

Jésus nous annonce, v. 30, « qu'il viendra sur des nuées dans une grande majesté, une grande puissance, et que c'est lui qui enverra ses anges avertir de son arrivée, quoiqu'on devra être assez averti en voyant s'éteindre le soleil et tomber les étoiles. » Par ce fait, Jésus se trouve déifié à nouveau; car s'il y avait un autre Dieu que lui, il ne se mettrait pas en son nom et place... Cependant il n'y a qu'un instant, il disait qu'il serait à la droite de Dieu.... Voyons, Jésus nous trompe ou se trompe lui-même; car v. 36, il nous dit encore que « nul que son père, ne sait le jour où cela arrivera; » par conséquent, là, ou Jésus se trompe ou nous trompe le plus visiblement du monde; c'est dans le v. 34, lorsqu'il affirme que CETTE GÉNÉRATION NE PASSERA PAS QUE TOUTES CES CHOSES SOIENT ACCOMPLIES !

Une génération n'est pas autre chose, selon nous, que le temps où on vit et les êtres qui vous entourent. Nous comptons trois générations d'hommes par siècle, ce qui ferait depuis cette époque plus de cinquante générations de passées, sans que la prédiction de Jésus soit accomplie !

Jean croyait tellement à ce qu'il disait alors sur la fin du monde très-proche, que nous le retrouvons dans la même attente, dans sa première épître. Chap. 2, v. 18, il dit : « Mes petits enfants, c'est ici la dernière heure, et comme vous avez entendu dire que l'Antechrist doit venir, il y à dès maintenant plusieurs antechrist, ce qui nous fait connaître que nous sommes dans la dernière heure (1). »

Pierre, dans sa deuxième épître (2), chap. 3, v. 7 et suivants, paraît être d'accord avec Jean, mais présente cette fin du monde sous un point de vue moins compréhensible encore, en disant, v. 7 : « Or, comme les cieux et la terre d'à présent sont gardés avec soin par la même parole, et sont réservés pour être brûlés par le feu au jour du jugement et de la ruine des impies. »

V. 8. « Mais il y à une chose que vous ne devez pas ignorer, *mes* bien-aimés, c'est qu'aux yeux du Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour. »

V. 9. « Ainsi le Seigneur *n'a point retardé* l'accom-

(1) Nouveau Testament, traduit par M. Lemaître de Sacy.
(2) Nouveau Testament, traduit par M. Lemaître de Sacy.

plissement, comme quelques-uns se l'imaginent; mais c'est qu'il a exercé envers vous sa patience, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous retournent à lui par la pénitence. »

V. 10. « Or, comme le *larron vient durant la nuit*, aussi le jour du Seigneur viendra *tout d'un coup*, et alors dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront et la terre sera brûlée avec tout ce qu'elle contient. »

Obs. A quoi sert que nous n'ignorions pas que nous devons être brûlés, si nous sommes face à face avec un *larron divin* qui, pour nous porter à la pénitence, vient sans d'autre avertissement qu'une destruction aussi brutale que complète de sa création? Et comment s'accomplit cette destruction? C'est par une tempête qui part nous ne savons d'où, traversant nous ne savons quoi, et réduit au néant tant d'immensités!... Les cieux passent *où*? les éléments sont dissous en quoi? pourriez-vous nous le dire, savant Dumas?... Les terres et non la terre, — puisque les cieux sont pleins de semblables globes au nôtre — sont consumées et la cendre jetée au vent, de quelle aire?... Allez donc monter sur les montagnes, comme le recommande le Christ, vous n'en serez que plus près de cet *imbroglio* destructeur!...

On nous a fait le reproche du genre de narration que nous plaçons dans la bouche des simples esprits, avec lesquels nous entretenons des relations spirituelles; nous ne pensons pas être en retour de fleurs

de [illegible] avec les [illegible] saints d'entre les saints dont nous [illegible] le [illegible] à cette histoire.

Nous avons vu que Jésus nous dit, v. 30, les choses qui ne peuvent sortir que d'un être aux facultés mentales un peu dérangées... Un Dieu, tel le Christ nous peint son père, qui envoie son fils pour racheter les hommes de la terre au prix de son sang, qui écrit d'avance les plus petits détails de toute la mission et de la mort de ce fils, tels nous allons les lire, se réservant à lui seul la connaissance des choses futures supérieures, nous semble être un Dieu qui veut seul agir, connaître, apprécier et juger : il ne peut donc confier à sa créature le droit de juger des actions des créatures, ses semblables... Il le peut d'autant moins que ce fils, revêtu de toute la sagesse désirable, a été obligé au contact des passions terrestres d'en subir les impressions, et d'en être esclave comme le dernier d'entre nous.

Cet esclavage imposé par Dieu à son fils bien-aimé prouve à n'en pouvoir douter qu'un semblable esclavage nous est imposé à tous. Cet esclavage, comme nous allons le voir plus loin, commandant aux moindres de nos actions, nous force alors de demander quelle est notre responsabilité, et à quoi servira ce jugement?... Oui, il faut que le Christ se croie Dieu pour disposer d'une telle autorité... S'il se croit Dieu, pourquoi, venant exprès pour se faire connaître, se faire obéir et adorer, ne parle-t-il pas plus franchement

qu'il ne fait? Qu'a-t-il besoin d'employer ces subterfuges de son père qui VEUT, qui SAIT, qui AGIT comme il l'entend; que lui-même n'est que l'agent aveugle de ce père de lumière, qui se sert d'une lampe aussi obscure pour éclairer les hommes.

Ce Dieu, ce Jésus, cet esprit de vérité, aurait-il honte de venir au prix de son sang demander des hommages à ses enfants; et pour cela les tromperait-il ainsi sur son identité?... Nous ne le savons pas, mais ce que nous savons, c'est qu'il faut opter entre l'un ou l'autre. Si Jésus n'est que l'agent, il ne peut juger dans une cause dont il ne connait pas les détails... Si au contraire Jésus est Dieu, il ne peut pas plus raisonnablement nous parler du jugement dernier, par les causes précitées de notre esclavage terrestre, que par le pouvoir qu'il a donné à ses disciples de remettre les péchés aux hommes. L'existence des chrétiens est donc chose jugée par le seul fait du baptême, qui, comme nous l'affirment Jésus et Pierre, le fondateur de son Église, est le moyen de rachat que nous a apporté le Christ, et, en second ordre, par l'absolution des prêtres de Jésus... Dieu et son fils ne peuvent donc revenir sur une chose jugée par les juges commis par l'un ou l'autre à cet effet.

Nous ferons encore observer que Jésus, nous disant par Jean, chap. 3, v. 16, « que Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils afin que quiconque croit en lui NE PÉRISSE point, MAIS QU'IL AIT LA VIE ÉTERNELLE, » veut nous instruire que quiconque ne le connaîtra

pas ou ne le croira pas, PÉRIRA. Par conséquent, là où il n'y a pas de vie éternelle, il ne peut y avoir de peines éternelles. Heureux, dans ce cas, ceux qu périront.

Que les pécheurs se rassurent : n'ayant point la vie éternelle en eux, une fois que l'humanité n'existera plus, ils ne souffriront pas les tracasseries de l'enfer ; que l'homme studieux se dépêtre comme il le pourra dans ce labyrinthe sans issue; pour ce qui nous concerne, nous plaignons ceux qui croient de tels contresens.

Études sur ce que l'enseignement fraternel de Jésus offre de consolant à la famille.

Nous lisons dans Matthieu, chap. 12, v. 46 : « Il parlait au peuple lorsque sa mère et ses frères qu étaient dehors demandaient à lui parler. »

V. 47. « Sur quoi quelqu'un lui dit : Voilà votre mère et vos frères. »

V. 48. « Mais il répondit à celui qui lui parlait : Qui est ma mère et mes frères ? »

V. 49. « Et étendant sa main sur ses disciples : Voici, dit-il, ma mère et mes frères ! »

V. 50. « Car quiconque fera la volonté de mon père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. »

OBS. Nous voilà de nouveau devant l'erreur ou la vérité, en entendant Jésus dire que son père qui est dans

les cieux et que lui qui est sur la terre, est bien son père... Nous nous trouvons en plus bien loin du respect que ses disciples portent à son immaculée mère en nos jours, puisque lui-même ne la regarde que comme l'égale de toutes celles qui l'entourent... S'il regarde comme frères ceux qui admettent sa parole, il en ressort que ce sont autant de fils de Dieu, semblables à lui! Il les admet d'autant semblables à lui, à n'en pouvoir douter, qu'il leur communique en partage sa toute-puissance par l'Esprit-Saint, qu'il commet à leur garde et à leur instruction : Esprit-Saint qui peut être communiqué à l'infini par tous ceux qui l'ont reçu au même titre et en vue des mêmes fins; par conséquent, nous nous trouvons devant une assemblée de Dieux infaillibles dans leurs jugements, laissant tout juste à Dieu le soin d'entretenir la suspension des étoiles jusqu'à ce qu'elles tombent... Jésus est plus explicite encore sur la question de l'amour qu'on doit avoir pour la famille, chap. 12, v. 9, en disant : «N'appelez aussi personne, sur la terre, votre père, parce que vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux.» Nous lisons également chez Luc, chap. 11, v. 27 : « Lorsqu'il disait ces choses, une femme élevant la voix du milieu du peuple, lui dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont nourri. »

V. 28. « Jésus lui dit : Mais plus heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent. » Nous allons aller de plus en plus fort. Luc, chap. 15, v. 26. « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et

sa mère, sa femme et ses enfants, son frère et ses sœurs, et même sa propre vie, celui-là ne peut être mon disciple. »

Obs. M. De Sacy, dans les Evangiles retouchés, fait dire à Matthieu, chapitre 10 :

V. 29. « Jésus dit : Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, en recevra le centuple, et aura pour héritage la vie éternelle. »

Cette promesse est tellement tentante que, pour peu que l'amour des congrégations et des couvents continue, le toit paternel ne sera plus un jour qu'un mot digne du mépris général. Puisque M. De Sacy désirait adoucir les paroles anti-fraternelles du Christ, il aurait dû adoucir celles qui suivent, même chapitre 10, v. 34 ; « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. »

V. 35. « Car je suis venu séparer l'homme d'avec son père, le fils d'avec sa mère, et la belle-fille d'avec sa belle-mère. »

V. 36. « Et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. »

C'est ce qui arrive en nos jours, où les zouaves de Pie IX savent si bien tuer leurs propres frères, à la grande satisfaction de leur mère, que ce généreux acte d'amour fraternel élève à la dignité des vrais enfants de Jésus, et ce qui ne peut manquer d'arriver entre

tous ceux qui prendront de ces enseignements à double entente, ce qui conviendra le mieux à leurs intérêts et à leurs passions. Un professeur religieux aussi ambigu que l'est Jésus, ne peut réellement enfanter que le désordre ; aussi est-il partisan de l'épée et de la paix, de la liberté et de l'esclavage, de la générosité et de l'égoïsme, de la mendicité et des richesses, du savoir et de l'ignorance, de la domination et de l'humilité, du pardon et de la vengeance !

Si M. De Sacy aimait la logique comme nous l'aimons, il aurait supprimé, à cette intention, chap. 19, les versets qui suivent. C'est toujours l'historien Matthieu qui parle.

V. 4. « N'avez-vous pas lu que celui qui créa l'homme dès le commencement, les créa mâle et femelle, et qu'il est dit :

V. 5. « Pour cette raison, l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et ils ne seront plus tous deux qu'une seule chair. »

V. 6. « Et ils ne seront plus deux, mais une seule chair : *que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint.* »

Cette révélation, elle seule, annule le péché originel que l'Église veut faire découler du commerce de l'homme et de la femme, et contredit passablement le v. 26 du chap. 15 du même historien, qui promet la vie éternelle à ceux qui quitteront et haïront leur femme pour le nom de Jésus. Quel amas de contresens !...

Si le père de famille prend ces conseils pour des

conseils d'amour et d'union, il peut alors en user envers ses enfants, en leur faisant bien comprendre qu'ils ne doivent également pas avoir d'attachement entre eux, s'ils veulent être sauvés !... Si les enfants vous répondent que plus loin ce même Jésus dit que les deux plus grands commandements sont d'aimer Dieu et le prochain de toute la force de son âme, vous leur répondrez ce que vous voudrez, car les enfants sont parfois plus questionneurs que nous et peut-être un tant soit peu moins simples d'esprit !.. S'ils lisaient les saints Evangiles tels qu'ils sont écrits et non expliqués à leur intention, il est à présumer qu'ils adresseraient plus d'une question à leurs professeurs religieux : ce qui embarrasserait fort ces derniers.

Que pouvaient produire un tel point de départ, un tel modèle, un tel enseignement ?

Il n'a pu découler de maximes aussi hétérogènes que ce que nous voyons aujourd'hui à Rome et aux bagnes français : à Rome le poignard clérical ajusté sur la poitrine de M. de la Vallette, et aux bagnes les impudiques corrupteurs de nos enfants.

Il n'a pu découler de ce captieux enseignement qu'une bande d'inquisiteurs enveloppés du manteau de Jésus ; de cet agneau sans tache, qui dit si bien qu'il n'est pas venu pour réunir, mais pour séparer les hommes ; qu'il n'est pas venu pour apporter la paix, mais la guerre !.. armé qu'il se trouve en nos jours de la branche d'olivier enlacée à la branche de houx ; de l'épée protégeant la croix, de la torture déguisée en

baiser d'amour, et de la mendicité exploitant le dévouement, de la mendicité descendue à capter la crédule confiance des enfants, en leur ravissant jusqu'au sou de leur faible bourse, au profit de prétendus petits Chinois, ou de la Sainte Enfance. Oui, cette honteuse mendicité est faite par des hommes qui ne craignent pas de jouer ainsi à la subtilité, avec la générosité d'enfants qu'ils devraient plutôt prendre pour modèles que de chercher à les exploiter. Quelle dégradation de la dignité humaine ! quelle honte pour les temps présents ! quelle accusation pour les temps futurs !...

Il n'a pu découler de cette nomade tournée divine, que cette représentation d'orgueilleuse dorure de nos temples, que cette stupide suprématie du savoir de nos théologiens, dominant cette humble misère et cette confiante ignorance du peuple ! Il n'a pu enfin découler que cet enseignement *illogico-jésuitique* qu'il est du devoir des Fils de l'Eternel de rayer de la civilisation moderne.

Que la papauté donc remette l'épée entre les mains de l'homme de guerre, les tabourets inquisitoriaux d'Antonelli entre les mains des boureaux, et la majesté de Dieu en son droit et les lieux que saint Paul nous montre du doigt.

Passons à l'enseignement religieux de Jésus et contestons également l'autorité de l'Eglise catholique ainsi que sa liturgie.

Nous trouvons sur ce sujet dans Matthieu :

Chap. 6, v. 5. « De même lorsque vous priez, ne

soyez pas comme les hypocrites qui aiment à prier de bout dans leurs synagogues, et au coin des places publiques, pour être vus des hommes. Je vous dis en vérité qu'ils ont reçu leur récompense. »

V. 6. « Mais vous, quand vous priez, entrez dans votre chambre, et après en avoir fermé la porte, priez votre père en secret, et votre père qui voit ce qui s'y passe, vous en récompensera (devant le monde). »

V. 7. « En priant, ne vous attachez pas à beaucoup parler, comme font les gentils, car ils s'imaginent qu'avec leur abondance de paroles ils seront exaucés. »

V. 8. « Ne vous rendez donc pas semblables à eux, car votre père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez. »

V. 9. « Vous prierez donc en cette sorte : » Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié. »

V. 10. « Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. »

V. 11. « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. »

V. 12. « Et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

V. 13. « Et ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal, ainsi soit-il. »

V. 14. « Car si vous pardonnez aux hommes, les fautes qu'ils font contre vous, votre Père céleste vous pardonnera ainsi les vôtres. »

V. 15. « Mais si vous ne leur pardonnez point, votre Père ne vous pardonnera pas non plus. »

Obs. Si c'est là tout l'enseignement religieux de Jésus, comme nous le voyons et le croyons, que doit-il penser, en ce jour, de ces temples majestueux, de ces décors somptueux, de ces disciples, noyés dans des tissus les plus soyeux et les pierreries les plus fines?... Que doit-il penser de ces chapelets, de ces litanies, de ces répétitions de *Pater* et d'*Ave*, de ces cérémonies étourdissantes de tout le jour?.... Nous ne le savons pas; mais que Jésus soit Dieu ou fils de Dieu, il doit regretter d'avoir été aussi mal compris. Nous sommes assuré qu'il doit se dire : si j'étais à redescendre sur la terre, je ne le ferais plus.

Voyons si ce que nous venons de lire est bien l'opinion de Paul, son plus fervent disciple; nous lisons sur ce sujet, Actes des Apôtres, chap. 17, v. 22: «Paul étant au milieu de l'aréopage, leur dit: Seigneurs Athéniens, il me semble qu'en toute chose vous êtes religieux à l'excès. »

V. 23. « Car ayant regardé en passant les statues de vos dieux, j'ai trouvé même un autel sur lequel il était écrit : au Dieu inconnu. C'est donc ce Dieu que vous adorez sans le connaître que je vous annonce. »

V. 24. « Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, étant le seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans les temples faits de mains d'hommes. »

V. 25. « Il n'est point honoré par des ouvrages de

la main des hommes, comme s'il avait besoin de ses créatures, lui qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses.

V. 26. « Et c'est lui qui a fait naître d'un seul toute la race des hommes, et il leur a donné pour demeure toute l'étendue de la terre, ayant déterminé le temps précis, et les bornes de leur habitation. »

V. 27. « Afin qu'ils cherchent Dieu et qu'ils tâchent de le trouver comme avec la main, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous. »

V. 28. « Car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être, et comme quelques-uns de vos poëtes ont dit, nous sommes les enfants et la race de Dieu même ! »

Obs. Que peut-on dire de plus précis contre les honneurs rendus à Dieu dans les temples des hommes? Paul ne combat-il pas une telle manière de prouver son amour pour Dieu; et en cela n'est-il pas d'accord avec Jésus même, qui nous recommande de prier dans notre chambre ? S'il en est ainsi, la parole de Jésus et de son plus fervent disciple n'est-elle pas plus vraie et plus à respecter que celle des prêtres de nos jours ?

La preuve la plus évidente que les premiers chrétiens n'eurent point de temples, et qu'ils considéraient ce qu'ils nommaient l'*Eglise du Christ*, le premier lieu où ils s'assemblaient pour s'instruire mutuellement sur les mystères du christianisme, c'est que Paul, dans sa deuxième épître aux Corynthiens, chap. 11, v. 20, leur parle ainsi : « Lorsque vous vous assemblez

comme vous le faites, ce n'est plus manger la cène du Seigneur. »

V. 21. « Car chacun y mange son souper particulier, sans attendre les autres, et ainsi, les uns n'ont rien à manger pendant que les autres le font avec excès. »

V. 22. « N'avez-vous pas vos maisons pour y boire et pour y manger? ou méprisez-vous l'église de Dieu? et voulez-vous faire honte à ceux qui sont pauvres? Que vous dirai-je *sur cela* ? C'est pourquoi, mes frères, lorsque vous vous assemblez pour le repas, attendez vous les uns les autres. »

Obs. Nous voyons par là que, dès le commencement, ces religieux ont été ce qu'ils sont encore en nos jours... qu'ils ont fort bien connu et mis en pratique cette formule de *chacun chez soi, chacun pour soi.* Ces hommes étaient pourtant tout frais imprégnés de l'Esprit Saint, et étaient *des saints*, nom que leur donnent les apôtres généralement!... Etant en plus, en commerce direct avec ces mêmes disciples de Jésus, tout parfumés de la sphère divine, ils eussent dû être un peu plus fraternels.

Etaient-ils plus humains et plus honnêtes que leurs descendants? qu'on en juge à ce reproche de Paul, même épître, chap. 5, v. 1. « C'est un bruit constant qu'il y a parmi vous de l'impureté, et une telle impureté, qu'on n'entend point dire *qu'il s'en commette* de semblables parmi les païens : jusque-là qu'un *d'entre-vous* a abusé de la femme de son père. »

V. 2. « Et *après cela* vous êtes *encore* enflés *d'orgueil*, et vous n'avèz pas au contraire été dans les pleurs pour faire retrancher du milieu de vous celui qui a commis une action *si honteuse*? »

Obs. Ces hommes étaient pourtant rachetés et lavés du péché, par conséquent les seuls qui, comme on l'a vu précédemment, doivent jouir de la vie éternelle....

Paul va plus loin que de recommander de ne point honorer Dieu par les temples et les ouvrages des hommes, en nous développant une philosophie qui ne doit pas déplaire aux panthéistes; car si c'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être, nous ne devons pas craindre la mort ni la corruption, vu que le corps de Dieu ne peut être sujet à la destruction... Que devient par là la promesse de Jésus, de ne donner la vie éternelle qu'à ses élus? Si nous sommes les enfants et la race de Dieu même, nous ne sommes donc pas la race de Satan, ou celle de vipères, comme Jésus traite ceux qui ne comprennent pas ou n'admettent pas ses paraboles : et Dieu ne peut rejeter hors lui ce qu'il contient en lui même, sans n'être plus ce qu'il est, par conséquent sans passer pour être à court de moyens d'améliorer sa propre race !

Nous n'osons aller aussi loin que Paul, nous ne désirons rester que les créatures de Dieu, logées dans le rayonnement et l'étendue de sa *lumière*. Créatures moitié libres, moitié esclaves, tant dans nos appétits, nos affections que nos actes. Nous élevant sans cesse de l'état d'esclavage à l'état de liberté, et retombant sans

cesse (par la non prescience des choses futures) dans l'état d'incertitude du *vrai* et du *bon*, état qui est par l'impermanence de sa propre imperfection, la plus grande preuve possible de tout mouvement, de toute vie et de toute individualité.

Puisque nous touchons au libre arbitre de l'homme, voyons comment Jésus entend cette question... question qu'il doit avoir résolue avant de venir enseigner aux hommes ce qu'ils doivent faire pour être sauvés; car il ne s'agit pas de dire aux hommes : vous devez faire telle chose pour obtenir tel résultat; il faut encore que ces hommes puissent faire cette chose... Nous lisons donc sur ce sujet dans Luc.

Chap. 2 v. 6. L'avénement de Jésus prédit par les docteurs du peuple en ces termes : «Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les terres de Juda, car il sortira de vous un chef qui gouvernera Israël mon peuple. »

Obs. L'on voit que c'est Dieu qu'on prétend faire parler par la bouche des docteurs du peuple, cependant qui ne dit pas la vérité, puisque Jésus n'a pas gouverné Israël. Nous trouvons dans Jean, chap. 3, v. 11 (c'est Jean qui parle) : « Pour moi, je vous baptise dans l'eau pour vous porter à la pénitence; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter ses souliers; c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. »

Obs. Jésus n'a baptisé personne que par l'impo-

sition des mains, comme on le voit par les quatre évangélistes. Le baptême de ses disciples en nos jours est donc le baptême de Jean, et non celui de Jésus! Le quel est le meilleur et le plus propre à notre salut?

C'est sans doute celui qu'on n'emploie pas, puisque c'est Jean qui nous dit que celui de Jésus est préférable au sien. Cette question est peu rassurante pour ceux qui se croient baptisés du baptême du Christ.

Jésus commence ses prétendus enseignements sur le libre arbitre; ainsi :

Luc, chap. 5, v. 36. « Ne jurez pas non plus par votre tête, parce que vous n'en pouvez rendre un seul cheveu blanc ou noir. » Ce qui est dire à coup sûr que l'homme ne peut s'engager à rien dans l'avenir, vu que l'avenir ne lui appartient pas.

Chap. 6, v. 27. « Quel est celui d'entre vous qui puisse avec tous ses soins ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? »

Chap. 13, v. 11. « Il leur répondit. C'est parce qu'il vous a été donné de connaître le royaume des cieux; mais pour eux il ne leur a pas été donné. »

Obs. S'il ne leur a pas été donné de connaître, en quoi sont-ils responsables de ne pas faire ce qu'ils ne doivent pas faire?

Chap. 17, v. 21. « Lorsqu'ils furent en Galilée, Jésus leur dit : Le fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. »

V. 22. « Ils le feront mourir, il ressucitera le troi-

sième jour, ce qui les affligera extrêmement. Chap. 20, v. 28. De même que le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. »

Chap. 26, v. 53. « Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon père, et qu'il ne m'enverrait pas tout présentement plus de douze légions d'anges? »

V. 54. « Mais comment s'accompliraient les Ecritures, qui ont marqué que les choses doivent arriver ainsi? »

Chap. 27, v. 9. « Alors ces paroles du prophète Jérémie furent accomplies; ils ont reçu les trente pièces d'argent, qui étaient le prix de celui qui a été mis à prix, et dont ils avaient fait le marché avec les enfants d'Israël. »

V. 20. « Et ils les ont données pour acheter le champ d'un potier, comme le Seigneur m'avait appris qu'ils devaient le faire. »

Obs. Il est donc incontestable, d'après Matthieu, que Jésus devait venir sur la terre, instruire et mourir, pour et par les hommes. S'il n'est pas un fait de son existence, si simple qu'il soit, qui ne soit point écrit à l'avance par la main de celui ou de ceux qui connaissent ou dirigent nos actions, on ne peut récuser que ceux qui ont servi d'instruments à l'accomplissement de ces choses devaient en servir, par conséquent, qu'ils sont déjà assez à plaindre d'être nés en vue de l'accomplissement de ces choses, sans subir une punition quelconque, pour avoir agi tel qu'ils devaient agir!

Si Pierre devait tirer l'épée du fourreau, comme nous l'avons vu, il devait donc couper une oreille à un malheureux qui devait à son tour avoir une oreille coupée ?

Si la prophétie de Jérémie devait être accomplie à l'égard de Jésus, Jérémie n'était donc pas un larron ni un menteur, comme Jésus traite tous ceux qui sont venus avant lui? Si jusqu'au nombre des pièces d'argent de sa vente, étaient comptées à l'avance, il fallait donc que Judas les reçût?... Afin de nous éclairer sur cette question plus complétement, consultons l'historien Marc; nous lisons chap. 8, v. 31 : « Alors il commença à leur apprendre qu'il fallait que le fils de l'homme souffrît beaucoup de choses, qu'il fût rejeté par les anciens, par les princes des prêtres et par les scribes, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât trois jours après. »

Chap. 14, v. 30. « Jésus dit à Pierre : Je vous dis en vérité que vous même aujourd'hui, dans cette nuit, avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renierez trois fois. »

V. 31. « Mais Pierre ajoutait à ce qui avait été dit: Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierais point, et tous les autres en disaient autant. »

Obs. L'on sait que Pierre a accompli fidèlement la parole prophétique de Jésus, ce qui nous prouve qu'il fallait que Pierre prononçât ces paroles, et cela à une heure fixée à l'avance! ce qui, par la répugnance qu'elles lui causaient et par la connaissance qu'il avait

de cette mauvaise action, devait être pour lui une force supérieure contre son accomplissement. Eh bien non! Pierre a fait ce qu'il devait faire! Est-il plus coupable dans cette circonstance que Judas, qui devait vendre Jésus une somme arrêtée à l'avance? que les juges qui devaient le condamner? que le peuple qui devait le flageller? que les bourreaux qui devaient enfin le crucifier?.. Nous répondrons : tâchez de mieux apprécier ce que vous dites et de vous entendre avec vous-même. Et nous ajouterons : si les Juifs n'avaient pas voulu, ou avaient pu ne pas crucifier Jésus, les vues de Dieu étaient entravées, les hommes non rachetés, et les prêtres de Jésus seraient de bons soldats ou de bons laboureurs en ce jour, ce qui ne serait pas moins honorable pour eux, et non moins rassurant pour la liberté de leurs frères. Nous devons donc à l'obéissance des Juifs des actions de grâces pour la part active qu'ils ont prise dans notre rachat, ainsi que beaucoup de réparations dans le séjour éternel pour toutes les cruautés que nous avons exercées et que nous exerçons encore en nos jours envers eux.

Passons à Jean et voyons s'il est d'accord avec ses collègues sur cette question ; nous lisons chap. 12, v. 16 : « Les disciples ne firent point d'abord attention à cela, mais quand Jésus fut entré dans sa gloire, ils se souvinrent alors que ces choses avaient été écrites de lui et qu'il les avait accomplies à son égard. »

Chap. 8, v. 31. « Pilate leur dit : Prenez-le vous-même et le jugez selon votre loi. »

Les Juifs lui répondirent : Il ne nous est pas permis de faire mourir personne.

V. 32. « Afin que ce que Jésus avait dit, lorsqu'il avait marqué de quelle mort il devait mourir, fût accompli. »

Chap. 19, v. 10. « Pilate lui dit : Vous ne me parlez point, ne savez vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire attacher à une croix, et que j'ai le pouvoir de vous délivrer ? »

V. 11. « Jésus lui répondit : Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi s'il ne vous avait été donné d'en haut, c'est pourquoi celui qui m'a livré à vous a commis un plus grand péché. »

V. 28. « Et après cela, Jésus voyant que tout était accompli, afin qu'une parole de l'Écriture ne fût pas encore accomplie, il dit : J'ai soif. »

V. 29. « Et comme il y avait là un vase plein de vinaigre, les soldats en remplirent une éponge et, la mettant au bout d'un bâton avec de l'hyssope autour, ils la lui présentèrent à la bouche. »

V. 30. « Jésus ayant pris le vinaigre, dit : Tout est accompli, et baissant la tête, rendit l'esprit. »

Jean termine son récit par les deux versets suivants :

Chap. 19, v. 35. « Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est véritable, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous le croyiez aussi. »

V. 36. « Car ces choses ont été faites afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : vous ne briserez aucun de ses os. »

Obs. Nous voyons par ce qui précède, que cette condamnation répugnait à Pilate et non moins aux Juifs qui lui répondent : « Il ne nous est pas permis de faire mourir personne. » Mais comme Jésus devait mourir d'une mort marquée à l'avance, Pilate la lui fit connaître, ainsi que le pouvoir qu'il avait de le gracier. Jésus ne voulant ou ne pouvant pas profiter de cette généreuse intention, lui répond avec assurance : « Vous n'auriez pas ce pouvoir s'il ne vous avait pas été donné d'en haut, c'est pourquoi celui qui m'a livré a commis un plus grand péché. » Jésus manque de respect envers son père dans cette réponse ; car le premier qui l'a livré aux hommes est Dieu lui-même, comme il le reconnaît à chaque instant. Il n'est pas probable que Dieu puisse pécher, et il est non moins probable que celui qui accomplit la volonté de Dieu pèche plus que Dieu même. Judas n'est qu'un Pierre, qu'un Pilate, qu'un agent, enfin, de ce qui doit arriver. S'il y a péché, il est naturel d'admettre que c'est celui qui l'a commis le premier qui en est responsable. Jésus devait le reconnaître.

Nous voyons également qu'il n'y a pas de liberté pour Jésus, jusque dans la soif qu'il éprouve, soif qui doit le prendre en temps et heure, par conséquent sur qui ou sur quoi ferons-nous retomber la responsabilité de ces choses ? Sur la raison de Dieu ou sur l'irraison des hommes.

Nous voyons que l'historien Jean, dans ses deux derniers versets, tient à être véridique et faire croire

qu'ayant vu de ses yeux et entendu de ses oreilles, il ne peut se tromper ni nous tromper. Nous allons alors le confronter avec ses collègues, afin de voir s'il y a accord et exactitude entre eux, et si les Évangiles sont la vérité même. Commençons par voir ce que Matthieu dit de la pâque.

Chap. 26. v. 26. « Pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en leur disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps et mon sang. »

V. 27. « Ensuite, prenant le calice, il rendit grâce et le leur donna en disant : Buvez-en tous. »

V. 28. « Car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés. »

Obs. Jean, beaucoup plus explicite que Matthieu, fait précéder cette agape fraternelle d'un lavage de pieds, action que ne devaient pas passer sous silence des historiens consciencieux en vue du mérite même de l'action. Mais poursuivons de voir l'accord qu'il y a entre ces deux historiens.

Jean dit, chap. 13, v. 18. « Je ne dis pas ceci de vous tous, je sais qui sont ceux que j'ai choisis ; mais il faut que cette parole de l'Ecriture soit accomplie : celui qui mange du pain avec moi lèvera le pied contre moi. »

V. 19. « Je vous dis ceci maintenant avant que cela arrive, afin que lorsqu'il arrivera, vous me connaissiez pour ce que je suis. »

V. 20. « En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque reçoit celui que j'ai envoyé, me reçoit moi-même, et qui me reçoit, reçoit celui que j'ai envoyé. »

V. 21. « Jésus ayant dit ces choses, se troubla en son esprit, et leur déclara ce qui devait lui arriver, en disant : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. »

V. 22. « Les disciples donc se regardaient l'un l'autre, étant en doute de qui il parlait. »

V. 23. « Mais l'un deux que Jésus aimait étant couché sur le sein de Jésus. »

V. 24. Simon Pierre lui fit signe de demander à Jésus qui était celui dont il parlait ? »

V. 25. « Ce disciple donc qui se reposait sur le sein de Jésus lui dit : Seigneur, qui est-ce ? »

V. 26. « Jésus lui répondit : C'est celui à qui j'aurai donné un morceau que j'aurai trempé, et ayant trempé un morceau, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. »

V. 27. « Et quand il eut pris ce morceau, Satan entra dans lui, Jésus lui dit : Faites au plus tôt ce que vous faites. »

V. 28. « Nul de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il avait dit cela. »

V. 29. « Car quelques-uns pensaient qu'à cause que Judas avait la bourse, Jésus lui avait voulu dire : achetez-nous ce qui nous est nécessaire pour la fête, ou donnez quelque chose aux pauvres. »

V. 30. « Judas donc ayant reçu ce morceau, sortit aussitôt, et il était nuit. »

Obs. Trouvons-nous dans les deux historiens précités quoi que ce soit d'accord sur une action aussi importante que celle de la pâques au point de vue de l'enseignement des prêtres de Jésus en nos jours? action dont est découlé avec modification le sacrement de l'Eucharistie? Non, l'un dit que le pain fraternel a été rompu en signe d'alliance, l'autre n'en parle pas. L'un ne fait point précéder cette Cène du lavage des pieds, action pleine d'humilité; l'autre la cite. Est-ce pour ne pas se répéter que ces historiens agissent ainsi? Non, nous l'avons déjà dit, puisqu'ils rapportent les mêmes scènes, mais avec des modifications qui en dénaturent totalement la véracité. C'est ainsi que Luc dit, chap. 12, v. 3, 4, 5, 6, « que Satan entra dans Judas avant la pâque, vu qu'il promit aux officiers du temple de leur livrer Jésus à la première occasion favorable, et pendant la Cène il fait dire à Jésus ces seuls mots à cette occasion : « Au reste, la main de celui qui doit me trahir est à table avec moi. » Marc cite également cette scène comme Matthieu; mais il ne parle nullement des paroles adressées à Judas par Jésus. Lequel croire, où est la vérité? Jean fait entrer Satan dans le corps de Judas lorsque ce dernier mange le pain trempé que lui a donné Jésus, et fait même dire par ce dernier *Faites au plus tôt ce que vous faites.* Est-ce à Satan que Jésus parle, ou est-ce à Judas? Que ce soit à l'un ou à l'autre, c'est toujours approuver ce

qui se fait, puisque Jésus dit: Faites le au plus tôt, quoique Jésus sache fort bien que cela ne peut être fait qu'à l'heure prescrite par les Ecritures, comme celle du reniement de Pierre!... »

Nous voilà dans les ténèbres les plus épaisses, au milieu des treize flambeaux de la prétendue rédemption du monde!... Y verrons-nous plus clair dans l'arrestation de Jésus? Je ne sais; mais Matthieu la rapporte ainsi:

Chap. 26, v. 47. « Il parlait encore lorsque Judas, l'un des douze, arriva, et avec lui une grande troupe de gens armés d'épées et de bâtons, et envoyés par les princes des prêtres et par les anciens du peuple. »

V. 48. « Or, celui qui le livra leur avait donné ce signal, celui que je baiserai, leur avait-il dit, c'est lui-même, arrêtez-le. »

V. 49. « Et aussitôt, il s'approcha de Jésus et lui dit: Je vous salue, mon maître, et le baisa. »

V. 50. « Jésus lui dit: Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici? Et en même temps ils s'avancèrent et mirent les mains sur Jésus et se saisirent de lui. »

Voyons ce que dit Jean de cette arrestation:

Jean, chap. 18, v. 1. « Jésus ayant dit ces choses, s'en alla avec ses disciples au delà du torrent du Cédron, où il y avait un jardin dans lequel il entra avec eux. »

V. 2. « Judas, qui le trahissait, connaissait aussi ce lieu-là parce que Jésus s'y était trouvé souvent avec ses disciples. »

V. 3. « Ayant donc pris une compagnie de soldats et des gens que lui envoyèrent les princes des prêtres et les pharisiens, il vint en ce lieu avec des lanternes et des flambeaux et des armes. »

V. 4. « Mais Jésus qui savait tout ce qui devait lui arriver, vint au-devant d'eux et leur dit : Que cherchez-vous ?

V. 5. « Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Et Juda qui le trahissait était présent avec eux. »

V. 6. « Lors donc que Jésus leur eut dit : C'est moi ils furent tous renversés et tombèrent par terre. »

V. 7. « Il leur demanda encore une fois, qui cherchez vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. »

V. 8. « Jésus leur répondit : Je vous ai déjà dit que c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. »

V. 9. « Afin que cette parole qu'il avait dite fût accomplie, je n'ai pas perdu un seul de ceux que vous m'avez donnés. »

Obs. Si nous consultons Luc, chap. 22, nous voyons qu'il fait donner, comme le dit Matthieu, un baiser par Judas à Jésus ; mais il fait dire les paroles suivantes à Jésus, paroles que les deux autres historiens citent autrement, v. 50. « En même temps, l'un d'entre eux (disciple de Jésus) frappa un des gens du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. »

V. 51. « Mais Jésus prenant la parole, lui dit : Demeurez-en là ; et ayant touché l'oreille de cet homme, il la guérit. »

V. 52. « Puis s'adressant aux princes des prêtres, aux officiers du temple et aux anciens qui étaient venus le reprendre, il leur dit : Vous êtes venus ici avec des épées et des bâtons comme si j'étais un voleur. »

V. 53. « Quoique je fusse avec vous tous les jours dans le temple, vous n'avez pas mis la main sur moi; mais c'est ici votre heure, et la puissance des ténèbres. »

Obs. Marc dit à peu de choses près comme Luc, hors l'oreille coupée dont il ne parle pas. Que devons-nous conclure de ces quatre narrations contradictoires? Jésus a-t-il été baisé par Judas, ou s'est-il livré lui-même à la troupe qui venait l'arrêter?

Cette troupe était-elle composée de soldats et de gens du peuple, ou des princes des prêtres et des anciens du peuple?

Ces hommes ont-ils tombé à terre, ou sont-ils restés debout?

Un disciple de Jésus a-t-il coupé une oreille, et Jésus l'a-t-il guérie instantanément, ou n'a-t-il pas été coupé d'oreille, puisque tous n'en parlent pas? »

Si cette oreille a été coupée, l'a-t-elle été par Pierre, disciple de Jésus, ou par tout autre, vu que Luc seul dit : « L'un d'entre eux frappa un des gens du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite? »

Jésus a-t-il dit : demeurez-en là, lorsque l'oreille a été coupée, ou a-t-il dit : remettez cette épée dans le fourreau, car quiconque se servira de l'épée périra par

l'épée, comme des Evangiles plus modernes le lui font dire ?

Quelles sont enfin les paroles prononcées par Jésus, puisque chacun le fait parler d'une manière différente ? Ces simples questions sont de la plus haute importance dans une narration de faits qui doivent, par leur cachet de vérité, établir la foi de l'étudiant qui ne cherche que la lumière ? Mais nous voyons au contraire que c'est directement cette lumière qui manque à ceux qui disent la posséder seuls.

Passons au jugement de Jésus. Sans doute que l'impression faite sur ses historiens par la vue d'un acte aussi douloureux, leur commandera d'être plus d'accord entre eux.

Nous lisons sur ce sujet :

Version de Matthieu.

Chap. 26, v. 62. « Jésus étant devant Caïphe, ce dernier lui dit : Vous ne répondez rien à ce que ces gens déposent contre vous ? »

V. 63. « Mais Jésus ne disant mot, le grand prêtre lui dit : Je vous conjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant ? »

V. 64. « Jésus lui répondit : Vous l'avez dit ; mais je vous déclare qu'un jour vous verrez le fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu, et qu'il viendra sur les nuées du ciel. »

V. 65. « Alors le grand prêtre déchira ses habits en

disant : il a blasphémé ; qu'avons-nous encore besoin de témoins ? vous venez d'entendre ce blasphème. »

V. 66. « Que vous en semble ? Ils répondirent : il mérite la mort ! »

V. 67. « Aussitot on lui cracha au visage en le frappant à coups de poing, et d'autres lui donnaient des soufflets. »

V. 68. « En disant : Christ, prophétise qui t'a frappé ! »

Chap. 17, v. 13. « Interrogé devant Pilate, ce dernier lui dit : N'entendez-vous point de combien de choses ces personnes vous accusent ? »

V. 14. « Et il ne répondit rien à tout ce qu'il lui dit, de sorte que le gouverneur en était extrêmement surpris. Pilate le livra au peuple. »

Version de Marc.

Chap. 14, « v. 53. Ils amenèrent Jésus chez le grand prêtre où s'assemblèrent tous les princes des prêtres, les scribles et les anciens. »

V. 60. « Alors le grand prêtre se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus et lui dit : Vous ne répondez rien à ce que ces gens déposent contre vous ? »

V. 61. « Mais Jésus gardait le silence et ne répondit rien. Le grand prêtre l'interrogea une seconde fois, et lui dit : Êtes-vous le Christ, le fils du Dieu béni à jamais ? »

V. 62. « Jésus lui répondit : Je le suis, et vous verrez un jour le fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et qui viendra sur les nuées du ciel. »

V. 63. « Aussitôt le grand prêtre déchira ses habits, leur dit : Pourquoi cherchez vous encore des témoins ? »

V. 64. « Vous avez entendu le blasphème, qu'en jugez-vous ? Tous le condamnèrent comme ayant mérité la mort. »

V. 65. « Dès lors quelques-uns commencèrent à lui cracher au visage, à lui bander les yeux et à le frapper à coups de poing en lui disant : qui t'a frappé ? Et les valets lui donnaient des soufflets. »

Chap. 15. Dans le deuxième interrogatoire, v. 4, « Pilate l'interrogeant de nouveau lui dit : Vous ne répondez rien, voyez de combien de choses ils vous accusent ? »

V. 5. « Mais Jésus ne répondit pas d'avantage, de sorte que Pilate en était tout étonné. Pilate le livra au peuple. »

Version de Luc.

Chap. 22, v. 66. « Dès qu'il fut jour, les anciens du peuple, les princes des prêtres et les scribes s'assemblèrent, et l'ayant fait venir dans leur conseil, ils lui dirent : Si vous êtes le Christ, dites-le nous ? »

V. 67. « Il leur répondit : Si je vous le dis, vous ne me croirez point. »

V. 68. « Et si je vous interroge vous ne me répondrez point, et vous ne me laisserez point aller. »

V. 69. « Mais désormais le fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. »

V. 70. « Alors ils dirent tous : Vous êtes donc le fils de Dieu ? Il leur répondit, vous le dites, je le suis. »

V. 71. « Et ils dirent : Qu'avons-nous besoin de témoins, puisque nous l'avons entendu nous-même de sa propre bouche ? »

Jésus devant Pilate. Luc. chap. 3. « Alors Pilate l'interrogea en lui disant : Êtes-vous le roi des Juifs ? Jésus lui répondit : Vous le dites, je le suis. »

V. 4. « Pilate dit aux princes des prêtres et au peuple, je ne trouve rien de criminel en cet homme. »

V. 5. « Mais ils insistaient en disant : Il soulève le peuple par la doctrine qu'il répand dans toute la Judée, depuis la Galilée où il à commencé jusqu'ici. »

V. 6. « Pilate entendant nommer la Galilée, demanda s'il était Galiléen ? »

V. 7. « Et ayant appris qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode qui était aussi à Jérusalem. »

V. 8. « Hérode ayant vu Jésus en eut une grande joie, car il y avait longtemps qu'il désirait le voir, parce qu'il avait ouï dire beaucoup de choses de lui, et qu'il espérait le voir faire quelques miracles. »

V. 9. « Il lui fit donc plusieurs questions, mais Jésus ne répondit rien. »

V. 10. « Cependant les princes des prêtres et les scribes étaient là qui persistaient à l'accuser avec véhémence. »

V. 11. « Aussi Hérode avec toute sa cour le méprisa et, le traitant avec moquerie, le revêtit d'une robe blanche et le renvoya à Pilate. »

V. 12. « Ce qui fut que ce jour-là même Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant. »

Pilate proposa aux princes des prêtres, aux magistrats et au peuple, de renvoyer Jésus après l'avoir fait châtier, ne le trouvant coupable d'aucun crime, mais il fut obligé de le livrer au peuple.

L'historien Luc parle des outrages faits à Jésus, mais les fait précéder de sa comparution devant Caïphe, ce qui est contraire à la narration des deux historiens précédents.

Version de Jean.

Chap. 18, v. 19. « Cependant le grand prêtre interrogea Jésus, touchant les disciples et sa doctrine. »

V. 20. « Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement à tout le monde. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans les temples où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. »

V. 21. « Pourquoi m'interrogez-vous ? interrogez

ceux qui m'ont entendu, pour savoir ce que je leur ai dit : ce sont ceux-là qui savent ce que j'ai enseigné. »

V. 22. « Comme il eut dit cela, un des officiers qui étaient présents donna un soufflet à Jésus en lui disant : est-ce ainsi que vous répondez au grand juge? »

V. 23. « Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? »

V. 24. « Or, Anne l'avait envoyé lié à Caïphe, le grand prêtre. »

Chap. 18, v. 33. « Pilate étant donc entré dans le palais et ayant fait venir Jésus, lui dit : Êtes-vous le roi des Juifs? »

V. 34. « Jésus lui répondit : Dites-vous cela de vous-même, ou si d'autres vous l'ont dit de moi? »

V. 35. « Pilate lui répliqua : Ne savez-vous pas bien que je ne suis pas Juif? Ceux de votre nation et les princes des prêtres vous ont livré entre mes mains, qu'avez-vous fait? »

V. 36. « Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde; si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs, mais mon royaume n'est point d'ici. »

V. 37. « Pilate lui dit : Vous êtes donc roi? Jésus répondit : Vous le dites, je suis roi, c'est pour cela que je suis né et que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité, écoute ma voix. »

V. 38. « Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité? Et ayant dit ces mots, il sortit encore pour aller vers les Juifs, et leur dit : Je ne trouve aucun crime en cet homme. »

Pilate fut obligé de livrer Jésus au peuple.

Obs. Nous demandons, une main sur la conscience, à tout homme plus studieux qu'argumentateur : Est-ce avec des documents et des contradictions du genre de ceux qu'on vient de lire, que l'être libre et honnête peut apprécier en leur faveur? Que feraient nos juges dans ce jour s'ils étaient obligés de prononcer dans de telles causes? Ils renverraient les parties dos à dos, et c'est ce qu'ils auraient de plus sage à faire pour la sécurité de leur conscience. Mais les prêtres de Jésus ne veulent pas que la question soit ainsi jugée, ils veulent être crus sur parole. Hélas! leur répondrons-nous, lorsqu'on vint dire à Pierre que Jésus était ressuscité, il ne voulut en croire que ses yeux; aussi courut-il à son tombeau afin de s'assurer de l'exactitude de cette nouvelle. Thomas, tout en voyant Jésus, osa bien fourrer son doigt dans les trous de ses mains, comme s'il ne lui suffisait pas de voir ces plaies... Et vous, vous voulez qu'après dix-huit cents ans d'un fait accompli, nous en croyions la narration fidèle sur parole, mais sur quelle parole? répéterons-nous. Celle de l'Esprit-Saint qui anime les historiens de Jésus. Comment parle cet Esprit-Saint? Sa mémoire est-elle heureuse, ses oreilles fidèles, sa diction exacte?... Pourquoi Matthieu et Marc sont-ils à peu près d'accord sur les principaux

faits de ce jugement; et Luc ainsi que Jean qui veut surtout avoir *bien vu et bien entendu* ne le sont pas? Jésus fit-il les belles réponses que Jean place dans sa bouche, ou celles que Luc lui fait prononcer, ou enfin le silence *absolu* que Matthieu et Marc disent qu'il a gardé?... Le grand prêtre a-t-il déchiré ses propres habits, ou s'est-il contenté de sortir du prétoire?... Jésus a-t-il été outragé, souffleté, avant que Caïphe le questionnât, comme le dit Luc, ou après que son interrogatoire fut fini?... Un officier l'a-t-il souffleté pour avoir mal répondu au grand prêtre, ou n'ayant rien répondu, comme Matthieu et Marc le disent, il n'aurait pu être souffleté pour ce fait?... Jésus a-t-il été envoyé de Pilate à Hérode, et de ce dernier à Pilate, comme le dit Luc? Phase très-importante à connaître de ce procès, phase que taisent les trois autres historiens, phase qui nous prouverait que Jésus portait une robe blanche en allant au supplice, robe que Hérode lui avait fait mettre, robe qu'à Argenteuil on nous montre être au contraire du plus beau rouge. Si nous descendions également dans les détails des questions adressées à Jésus, par Caïphe et Hérode, et dans les faits qui se sont passés dans ce jugement, nous n'y trouverions qu'un mauvais compte rendu, bien indigne assurément de l'Esprit-Saint, sous la lumière duquel il a été écrit... nous n'avons donc pu jusqu'à présent trouver quoi que ce soit dans les *Saints Évangiles* qui permette aux prêtres de Jésus d'être exigeants envers les livres qui ne sortent pas de leur plume; par conséquent, d'avoir

le droit d'apprécier et de condamner des questions qui sont entourées de plus de lumière et de logique que celles que nous venons de lire... Continuons et prenons à première vue ce que nous apercevrons de plus contradictoire dans la fin de la narration de chacun des historiens que nous étudions. Voyons ce que nous dit Matthieu sur les derniers moments de Jésus.

Version de Matthieu.

Chap. 22, v. 51. « Étant arrivé au lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire le lieu du calvaire, v. 54, ils lui donnèrent du vin mêlé de fiel; mais après en avoir goûté, il n'en voulut pas boire. »

V. 55. « Et après qu'ils l'eurent crucifié, ils partagèrent ses habits, les jetant au sort afin que cette parole du prophète fût accomplie. » Ils ont partagé entre eux *mes* habits et ont tiré *ma* robe au sort. Suivent les insultes. Puis v. 46 : « Sur la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri en disant : Eli Jammasabacthani; c'est-à-dire : mon Dieu pourquoi m'avez-vous envoyé ? »

V. 47. « Quelques-uns de ceux qui étaient là présents et qui l'entendaient, dirent : Il appelle Élie. »

V. 48. « Et à l'instant, l'un d'eux courut prendre une éponge qu'il emplit de vinaigre, et l'ayant mise au bout d'un roseau, il lui présenta à boire. »

V. 49. « Les autres disaient : Attendez, voyons si Élie viendra le délivrer ? »

V. 50. « Mais Jésus jetant encore un grand cri, rendit l'esprit. »

Version de Marc.

Chap. 15, v. 22. « Enfin ils le menèrent au lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire lieu du calvaire. »

V. 23. « Ils lui donnèrent à boire du vin mêlé avec de la myrrhe, mais il n'en voulut point. »

V. 24. « L'ayant crucifié, ils partagèrent ses habits, les tirant au sort pour savoir ce que chacun en aurait. »

V. 25. « Il était la troisième heure du jour quand ils le crucifièrent. »

V. 26. « Et la cause de sa condamnation était marquée par cette inscription : LE ROI DES JUIFS. »

V. 27. « Ils crucifièrent aussi avec lui deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. »

V. 28. « Ainsi fut accomplie cette parole de l'Écriture : Il a été mis au rang des méchants. »

Version de Luc.

Chap. 23, v. 33. « Lorsqu'ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, ils y crucifièrent Jésus et deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. »

V. 34. « Et Jésus disait : Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ; ensuite ils partagèrent ses habits et les tirèrent au sort. »

V. 35. « Cependant le peuple se tenait là et le regardait, les sénateurs aussi bien que le peuple se moquaient de lui en disant : Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même s'il est le Christ, l'élu de Dieu. »

V. 36. « Les soldats aussi l'insultaient, ils s'approchaient de lui et lui présentaient du vinaigre. »

V. 37. « En disant : Si tu es le roi des Juifs, sauve toi toi-même. »

V. 38. « Il y avait aussi au-dessus de sa tête une inscription en caractères grecs, latins et hébraïques, où était écrit : Celui-ci est le roi des Juifs. »

V. 39. « Alors, l'un des voleurs qui étaient crucifiés avec lui blasphémait contre lui en disant : Si tu es le Christ, sauve toi toi-même et nous aussi. »

V. 40. « Mais l'autre reprenait fortement, lui disant : N'avez-vous donc point de crainte de Dieu non plus que les autres, vous qui vous trouvez condamné au même supplice ? »

V. 41. « Encore pour nous c'est une justice, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée, mais celui-ci n'a fait aucun mal. »

V. 42. « Et il disait à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume. »

V. 43. « Jésus lui répondit : Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis. »

V. 44. « Il était alors environ la sixième heure du jour et des ténèbres se répandirent sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure. »

V. 45. « Le soleil s'obscurcit, le voile du temple se déchira par le milieu. »

V. 46. « Et Jésus jetant un grand cri, dit : Mon père, je remets mon âme entre vos mains. En prononçant ces paroles, il expira. »

Version de Jean.

Chap. 19, v. 16. « Alors il leur abandonna pour être crucifié, ils prirent donc Jésus et l'amenèrent. »

V. 17. « En portant sa croix il vint au lieu du calvaire, qui se nommait en hébreu Golgotha. »

V. 18. « Où ils le crucifièrent et deux autres avec lui, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, et Jésus au milieu. »

V. 19. « Pilate fit aussi une inscription qui fut mise en haut de la croix, où étaient écrits ces mots : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. »

V. 20. « Et parce que le lieu où Jésus avait été crucifié est proche de la ville, plusieurs des Juifs lurent cette inscription qui était en hébreu, en grec et en latin. »

V. 21. « Les princes des prêtres dirent donc à Pilate : Ne mettez pas roi des Juifs, mais qu'il s'est dit roi des Juifs. »

V. 22. « Pilate leur répondit : Ce qui est écrit est écrit. »

V. 23. « Les soldats ayant crucifié Jésus prirent ses vêtements et les divisèrent en quatre parts, une pour

chaque soldat; ils prirent aussi la tunique, et comme elle était sans couture et d'un seul tissu du haut jusqu'en bas. »

V. 24. « Ils dirent entre eux : ne la coupons point, mais jetons au sort qui l'aura, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vêtements et ils ont jeté ma robe au sort; voilà ce que firent les soldats. »

V. 25. « Cependant la mère de Jésus et la sœur de sa mère Marie, femme de Cléophas, et Marie Madeleine, se tenaient auprès de la croix. »

V. 26. « Jésus donc voyant sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. »

V. 27. « Puis il dit au disciple : Voilà votre mère, et depuis cette heure le disciple la prit chez lui. »

V. 28. « Après cela, Jésus voyant que tout était accompli, afin qu'une parole de l'Écriture fût encore accomplie; il dit : J'ai soif. »

V. 29. « Et comme il y avait là un vase plein de vinaigre, les soldats en remplirent une éponge, et la mettant au bout d'un bâton avec de l'hyssope autour, ils la lui présentèrent à la bouche. »

V. 30. « Jésus ayant pris le vinaigre, dit : Tout est accompli, et baissant la tête, il rendit l'esprit. »

Obs. Nous venons de lire la narration de quatre hommes dévoués à Jésus, quatre lampes dans lesquelles l'Esprit-Saint, l'esprit de vérité, l'esprit de logique et de perspicacité a versé toute sa puissance.

C'est surtout les derniers moments de ce fils de Dieu, de ce rédempteur, de ce frère enfin, que ces historiens devraient décrire avec plus d'exactitude. Eh bien, que trouvons nous dans ces diverses narrations? Les plus contradictoires assertions, ainsi que le plus insouciant et illogique récitatif d'un fait qui demande toute la supériorité du langage humain et toute la poésie fraternelle du dévouement pour être raconté... Non, ces hommes froids citent ce drame émouvant avec la même indifférence que les bourreaux de leur sainte Inquisition voyaient expirer leur sœur en Dieu dans les tortures les plus inhumaines! tortures qui, loin de faire verser des larmes de sang à leurs yeux, les animaient au contraire des plus vifs et impudiques désirs.

Irons-nous relever les autres grossières contradictions ou les nombreux oublis et amplifications dont fourmillent les Évangiles?... Ce serait supposer le lecteur incapable de les apprécier lui-même, aussi lui laissons-nous ce soin. Nous n'adresserons que ces simples questions aux prêtres présents de Jésus.

Nous avons vu Anne livrant Jésus lié aux princes des prêtres, les princes des prêtres le livrant à Pilate, Pilate le livrant à Hérode, Hérode le renvoyant à Pilate, Pilate le trouvant non coupable, Hérode également en le renvoyant à Pilate, couvert d'une robe blanche, symbole de son innocence. Pilate le livrant enfin au peuple juif, qui proteste qu'il ne lui est pas permis de faire mourir personne, comme nous l'avons

lu. Qui donc à pu crucifier Jésus en dehors de tant de protestations?... Nous ne le savons, mais nous le retrouvons entre les mains de quatre soldats, qui séparent et tirent ses vêtements au sort, afin que la prophétie à cet égard soit accomplie.

Qui avait fait cette prophétie, qui dit si explicitement : « Ils ont partagé entre eux *mes* vêtements, et ils ont jeté *ma* robe au sort? » Nous voyons par elle que le prophète parle à la *première personne*... Serait-ce par hasard Jésus qui aurait prophétisé lui-même sa mort, et voulu tout faire à cet égard afin de passer pour bon prophète?

Cela serait dérisoire comme le reste; il est difficile de débrouiller cette question. Si Jésus n'est pas le prophète de cette particularité, il ne tient pas moins à donner raison aux prophètes qui ont détaillé sa mort, puisqu'il demande à boire à cet effet, et après avoir bu, dit : Tout est accompli. Il est fâcheux que ce mot: *Tout est accompli*, soit cité par Matthieu comme étant Eli Immasabacthani. Ce qui fit croire à ses bourreaux qu'il appelait Élie, et que ce dernier viendrait le délivrer.

A-t-on donné à Jésus en arrivant au calvaire du *vin* mêlé de *fiel*, selon Matthieu; du *vin* mêlé de *myrrhe*, selon Marc; ou rien, selon le silence de Luc et de Jean sur cette particularité?

Lui a-t-on donné du vinaigre à l'aide d'une éponge étant sur la croix, selon Matthieu; du vinaigre et de l'hyssope, selon Jean; ou ne lui en a-t-on pas donné,

selon le silence de Luc et de Marc sur cette autre particularité ?

Les derniers mots de Jésus sont-ils : Eli, Eli lamma-sabacthani, ou : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? selon Matthieu; ou un silence absolu, selon Marc; ou : Mon père, je remets mon ame entre vos mains, selon Luc; ou enfin ces simples mots : Tout est accompli, selon Jean ?

Ne lui a-t-on pas mis d'inscription sur sa croix, selon le silence que Matthieu garde à ce sujet, ou celle qui portait ces mots : Le roi des Juifs, selon Marc; ou celle portant cette autre version : Celui-ci est le roi des Juifs, selon Luc; ou celle où étaient écrits ces mots : Jésus de Nazareth, roi des Juifs, selon Jean ?

Était-il la troisième heure du jour, selon Marc; la sixième, selon Luc; ou la neuvième, selon Matthieu ? Cette heure est très-importante pour connaître si le soleil s'est obscurci, le voile du temple déchiré par le milieu, selon Luc; ou s'il ne s'est passé rien de semblable, selon le silence que gardent les trois autres historiens sur un aussi important phénomène.

Jésus a-t-il parlé avec l'un des voleurs qui étaient à ses côtés, selon Luc, ou n'a-t-il rien dit, selon le silence de Jean, Matthieu et Marc ?

Jésus a-t-il parlé avec sa mère, la recommandant à l'un des siens, selon Jean ; ou cela est-il inexact, selon le silence que gardent Matthieu, Marc et Luc ?

Nous n'apercevons pas dans ces narrations détaillées, selon la Vulgate, *livre faisant autorité dans cette*

matière, qu'il soit question de couronne d'épines, si pénible à voir sur le front d'un être chargé de sa croix, ni nous n'entendons pas parler de ce coup de lance dans le côté, si bien fait pour émotionner les âmes sensibles, coup de lance et couronne que portent tous les christs des temples catholiques en nos jours, et qu'a su placer si bien M. Lemaître de Sacy dans ses Évangiles retouchés. Le transport de sa croix n'est même mentionné que par un historien sur quatre.

Nous ne savons quoi penser de ces choses; que ceux qui sont plus perspicaces que nous étudient cette question; mais nous dirons que nous avons le droit d'être étonné que la moitié du genre humain, et surtout la partie littéraire dite être la plus civilisée du genre humain, pivote encore, au dix-neuvième siècle, autour d'un tel livre, les yeux baissés, la bouche béante, le jugement paralysé, en croyant à sa sainteté, sans se donner la peine de le lire.

De voir tant d'hommes blanchis dans les études les plus sévères, accepter en aveugles un tel amas de contre-sens et s'en déclarer avec orgueil les propagateurs.

De voir ces honnêtes paysans aux larges épaules recouvertes de la blouse de l'homme libre, ne pouvoir se passer de ce livre dans leur demeure, et nourrir grassement de leur sueur les fiévreux commentateurs de cet imbroglio.

De voir, enfin, le dimanche, ces bonnes vieilles femmes ne pouvoir sortir dans la rue sans porter religieusement dans leurs bras cet enfant de cerveaux

agités, sans jamais l'avoir démaillotté par la lecture...

Mais, enfants de liberté, vous êtes donc morts à toute étude libre? il n'y a donc plus espoir que vous puissiez voir la lumière avec les yeux de l'intelligence?

Vous croupirez donc toujours dans ces temples où celui que vous lisez défend d'aller?... Vous ne sentirez donc jamais le besoin de prier Dieu dans votre chambre au chevet de votre lit... entouré de votre famille... conduisant ainsi religieusement le cœur de ceux que Dieu a confiés à votre garde, comme vous les conduisez courageusement dans la route du travail... de suivre, enfin, la seule et la plus vraie des religions, qui est celle que Dieu a gravée dans tous les cœurs, celle de nos premiers pères, enfin la religion naturelle?

Hélas! que dirions-nous à des hommes qui seraient les plus malheureux de la terre, s'ils n'avaient pas quelques savates, quelques plaques d'argent, ou quelques sculptures à baiser; s'ils n'avaient pas quelques offrandes à faire à ceux qui ne doivent pas avoir de bourses, et dont la fortune actuelle s'élève à VINGT MILLIARDS?

Sachons que dans le compte rendu de la séance du Sénat du 27 février 1862, M. Billault, ministre de Napoléon III, explique ainsi ces richesses :

« Monsieur le cardinal Mathieu a exprimé le désir de savoir comment les dons et les legs se répartissent entre le clergé séculier et le clergé régulier. Eh bien, voici les chiffres qui sont à la connaissance du gouvernement. De 1856 à 1860, les dons et legs aux diocèses,

évêchés, séminaires, fabriques, cures et paroisses, se sont élevés à 13,373.951 francs, et tout nous est exactement connu à un centime près, car tout se passe régulièrement sous le contrôle de l'autorité. »

« Dans la même période, les dons et legs aux congrégations religieuses se sont élevés à 6 millions 319 francs; mais ici nous ne connaissons que les dons pour lesquels l'autorisation nous a été demandée. Nous ne savons rien des dons que le Gouvernement n'a pas été appelé à autoriser. »

Ces mêmes dons ailleurs sont estimés à cent millions.

« Il y a aujourd'hui (continue M. Billault) en France 23 communautés autorisées, et 49 non autorisées; et quant aux communautés de femmes, 3,075 autorisées; depuis 1851, le Gouvernement est fondé à croire qu'il s'en est établi de 80 à 100 chaque année. »

M. Larochejaquelein s'écrie à cette révélation :

« *O mon Dieu!* »

La naïveté de l'exclamation de la part de ce défenseur du trône et de l'autel ne prouve-t-elle pas l'inutilité et le danger de la chose?

Mais ce serait manquer de pitié envers nos frères que de les rappeler à une plus juste observation des erreurs de ce monde... Laissons-les naître, croupir et mourir dans leur crédule simplicité, et prions le vrai, l'unique, l'*incomparable* Dieu de l'univers d'effacer de notre mémoire le souvenir de leur triste état; puis répétons-leur

que loin de leur défendre de lire les saints Évangiles, nous les prions au contraire de lire ce livre...

Mais nous défendons au tribunal sacré de Rome de proscrire la lecture des nôtres, et encore plus à l'archevêque de Barcelone de les brûler sur la place publique; la controverse est la seule arme digne des honnêtes penseurs et non la barbare flamme du foyer.

RÉSUMÉ.

Ce que nous résumons en notre nom sur la personne de Jésus, est que le Christ a existé de toute éternité, et non pas depuis dix-huit cents ou dix mille ans... Le Christ n'est que la personnification allégorique de la pensée de Dieu, *enfantant la parole*, parole projetant, par un souffle de vie éternel, dans l'infini rayonnement divin, les reflets des pensées de ce grand Être passant à l'état matériel.

L'état matériel n'est également, aux yeux du libre penseur, qu'une *cohésion* des constituants du grand souffle divin qui anime les créations... Une *distantion d'optique* a été imposée à ces créations, afin qu'il y ait contraste dans leur appréciation, tant dans leur vraie forme, leur étendue, que les apparences des distances qui les séparent.

Cette *distantion d'optique* était nécessaire pour déterminer l'étude, le jugement, les affections et les satisfactions des êtres... elle devenait ce balancier éternel qui alimente le mouvement incessant de recherche du désiré dans le délaissé... du non possédé dans la satiété de la possession... de la connaissance dans l'ignorance... de la lumière dans les ténèbres... point et cercle... pensée et parole.... prototype insubstantiel par la liberté des parties dont il est formé, et type substantiel par la cohésion et l'esclavage des parties qui le composent... Voilà Dieu et son vis-à-vis qui est son œuvre... SA PENSÉE, se rendant sensible à ses sens par la parole, et se rendant objective à ses yeux par la forme... Voilà son amour pour sa vibration animant les espaces et les mondes... L'ange et l'homme... dessinant l'interne et l'externe... formant la lumière et l'obscurité... tendant sans cesse au repos par la cohésion... aux ténèbres par l'éloignement, et se ranimant sans cesse par la liberté du point moteur, ainsi que par celle des parties de ce point.

Le Christ sur la croix n'est pour les enfants d'Hermès qu'une fiction *herméticо-spiritualiste* sortant des écoles de l'antiquité, personnifiée à dessein pour les intelligences les plus lentes et peu préparées à comprendre les hautes pensées métaphysiques de l'espèce humaine.

L'allégorie de la crucifixion aux quatre membres d'un être représenté et honoré en nos jours comme étant Dieu, est le plus puissant et déguisé tableau

qu'aient pû présenter les soi-disant libres penseurs passés aux soi-disant libres penseurs présents sur la liberté humaine.

Cet exemple de l'esclavage d'un Dieu ayant pris forme matérielle, mourant dans les angoisses les plus cruelles et les plus inhumaines de cette existence, est présenté par ces professeurs à la multitude obéissante et facile à impressionner, afin de mieux l'habituer au joug et la dominer.

Cette crucifixion d'un Dieu, ou d'un fils unique de Dieu, représentant ainsi sa dépendance, sa ligature, son attachement à la chose de son œuvre, ne peut être qu'une allégorie, fruit de quelques méditations profondes, présentées aux hommes sur cette tension de l'esprit divin à l'égard de ses grands enfantements, enfantements incessants qui naturellement représentent à l'esprit méditatif une esclave dépendance de surveillance sur l'harmonie, l'entretien et la juste répartition des fractions de cette immense œuvre.

La propulsion première des choses de l'exister du tout fractionné ainsi en *infini*, dominé qu'il est par la nécessité de sa propre et éternelle conservation, ne nous représente-t-elle pas une vraie crucifixion générale des parties comme du tout, une tension d'entretien, d'amour, de soudure des plus éloignées aux plus rapprochées parties de son être?

Philosophiquement pensant, cet esclavage du divin, même dans la matière, est la preuve évidente de la dualité qui régit toutes choses, dualité qui enseigne à

l'homme qu'il est libre de vivre de telle manière, *s'il n'est pas esclave de mourir de telle autre.*

Instruction logique pour qui ne veut rien nier ni rien affirmer.

Cette histoire, jugée au point de vue christicole, nous fait voir que le Créateur, après avoir créé des anges, *qui ne pouvaient être que ce qu'il les avait faits*, anges se révoltant contre son pouvoir, par le pouvoir de le faire, *qui sans doute leur avait été donné*, en a fait des DIABLES en les précipitant nous ne savons *où* pour ne plus être dans le domaine de son rayonnement, et afin de tenter ADAM, autre ange déchu, d'une autre manière : *Adam*, *Eden*, ou *Microcosme*, ce qui est tout un avec la légende du paradis terrestre. Ils engagèrent cet ange isolé de se livrer à la connaissance du bien et du mal, mal qui n'existait que depuis leur chute, ou lui conseillèrent de suivre le commandement divin, qui est de CROITRE et de MULTIPLIER. Les plus savants christicoles ne se sont pas encore prononcés sur cette cause du péché *originel*, quoique cette cause ne soit que le résultat du péché de la révolte, péché naturellement plus originel qu'elle; ce qui nous fait dire alors si c'est un péché que de chercher à connaître l'œuvre de Dieu, pourquoi y a-t-il des théologiens? Si c'est un péché que de croître et de multiplier, pourquoi le prêtre bénit-il l'union nécessaire à cet acte? Bref, il y a péché de désobéissance ou d'obéissance *selon la logique du commandement*, ou il y a péché d'envie et de reconnaissance en

désirant connaître l'œuvre du Créateur, pour en remercier sans doute plus librement son auteur.

Le tout forme deux peccadilles, qui enfantent dans le cœur du Créateur la pensée, après *quatre mille ans* de réflexion, et un déluge excessivement purgatif de la race humaine, de venir lui-même se faire crucifier afin de faire rentrer ses enfants par la porte d'où il les a chassés... Dites que le Dieu de ces hommes ne corrige pas ses pensées...

Que de générations d'hommes ont cru de semblables histoires, fruit de *fantasias*, d'auteurs qui par elles veulent dominer à perpétuité la crédulité humaine... Hélas! cette crédulité humaine ose à peine en ce jour mettre le nez à la fenêtre de la raison pour se demander, *le plus bas possible,* si tout cela est bien vrai.

Combien y en a-t-il qui s'adressent cette question? Est-ce manque de bon sens ou est-ce par la crainte de payer double dîme à ces professeurs qui n'ont pas eu le talent de plus riche composition, c'est-à-dire celui d'enfanter histoire plus spirituelle, par conséquent carte plus coulante à payer? Nous l'ignorons.

Oui, belle race civilisée, ton progrès est immense; si par la vapeur tu cours à toute vitesse vers les horizons de ton globe, tu cours par tes professeurs religieux à toute vitesse vers l'irraison dans tes croyances divines.

Tu es digne de l'amour de tes Dieux!... La cloche sonne, continue de plier le genou devant ces sépul-

cres blanchis au dehors, mais toujours noirs au dedans!... Tu es trop fière lorsque tu tends la joue aux soufflets de tes prélats, et ta bourse à leur demande pour n'être pas digne de mon admiration... Jouis de l'esclavage de tous, puisque tu ne sais pas jouir de la liberté de tous.

La mosaïque chrétienne, disons-nous, découle des écoles *philosophico-religieuses* de Wisnou, si elle ne découle d'Hermès Trismégiste, avec mise en scène païenne, ce qui pour nous n'est qu'un. Nous croyons pouvoir affirmer que toutes les cérémonies christicoles ne sont que la mise en pratique *allégoriquement* de la plus haute et puissante cabale de l'antiquité... Plusieurs chefs d'école ayant étudié avec plus ou moins de succès cette science, se sont présentés à des époques différentes sous les noms de christs ou rédempteurs du genre humain; c'est-à-dire *hommes possédant un spécifique immortalisant celui qui l'absorbe,* et le faisant prendre aux plus intimes de leur cercle... De là sont nées ces écoles des prétendus sages de l'antiquité, depuis Salomon à Cagliostro, de la franc-maçonnerie à la société de Jésus, des chevaliers de l'ordre de Malte aux sociétés de souffleurs qui pullulaient au dix-septième siècle et qui pullulent encore aujourd'hui. Nous traiterons à fond de cette question un jour. Nous nous contenterons pour le moment de faire entrevoir aux petits acteurs de ces théâtres *cabalistico-religieux* qu'ils savent moins ce qu'ils font que ceux qui les ont placés sur ces théâtres, et que, loin d'applaudir la pièce

qu'ils jouent, nous leur envoyons les sifflets de l'homme honteux qu'une telle pantomime puisse amuser encore au dix-neuvième siècle des hommes bien pensants.

Revenons au Christ jugé au point de vue divin et moral par ceux qui le présentent comme Dieu incarné ou envoyé de Dieu, à l'intention d'éclairer et d'instruire les hommes. Nous dirons qu'il est très-mal introduit sur la scène du monde, par les historiens que nous avons lus. Il n'en pouvait être autrement de pauvres illettrés qui ont voulu traiter de la grandeur divine, ne connaissant pas toute la petitesse de l'intelligence humaine, historiens qui à cette occasion ne pouvaient que se fourvoyer... Il n'a pu découler également de cet enseignement que ce que nous voyons en nos jours, qui est cette noble propagande de cerveaux fiévreux, qui ne veulent en quoi que ce soit allier l'élargissement de tout dogme religieux à l'élargissement de l'intelligence humaine. Nous demandons quelle logique peut découler d'un tel système d'éducation religieuse basé sur un être vrai ou allégorique, qui apparaît sur la scène du monde pour enseigner à ce monde qu'il est Dieu et envoyé de Dieu à la fois... Dieu qui vient racheter l'espèce humaine de ses fautes au prix de sa vie après l'avoir condamnée lui-même... Dieu pouvant lui remettre ses fautes sans la forcer de commettre un tel crime qui dépasse de beaucoup le premier assurément.... Dieu devant au moins lui expliquer la théorie de ce rachat, ce qu'il ne fait pas.

Théorie appropriée à la simple intelligence de ceux qu'il vient instruire.

Théorie qu'auraient dû au moins nous développer en son nom ceux qu'il chargeait de nous instruire.

Théorie renfermant l'historique du passé, du présent et de l'avenir, des globes et des hommes.

Théorie traitant des besoins, des appétits, des affections de l'esprít et de la chair.

Théorie traitant des points de départ, de la liberté et de l'esclavage humain.

Théorie traitant du pourquoi, de la succession, des actes, du progrès et de la décadence des nations.

Du mal et du bien... De la lumière et des ténèbres, enfin de l'utilité pour eux de prêcher l'amour et la charité les plus purs, tout en donnant l'exemple de la plus sauvage indifférence et de l'égoïsme le plus criminel.

Devant un tel enseignement et un tel sommeil de l'espèce dite être la plus intelligente de la création, nous n'avons qu'à fuir le narcotisme de sa sphère. A de tels dieux et de tels disciples, nous n'avons qu'à tourner le dos. C'est ce que nous faisons en terminant cette étude qui nous fera couvrir de l'anathème de notre ignorante espèce, si elle ne nous fait pas payer de notre vie ces paroles de fraternelle liberté.

POESIE PHILOSOPHICO-RELIGIEUSE.

LE PRÊTRE.

Est-il vrai qu'en nos jours, un tonsuré câlin,
A la panse arrondie, à l'œil faux et bénin,
Se dise du Très-Haut la seule créature ;
Qui puisse en son saint nom parler dans la nature;

Qui puisse prononcer, du confessional,
L'arrêt qui doit sortir du divin tribunal ;
Absoudre pour un franc, prix d'une basse messe,
Le crime, et vendre ainsi, Dieu puissant, ta sagesse?

Quoi! je vois protéger cet homme par les grands,
Rabaissant à ses pieds de l'esclave aux tyrans,
Être, hélas! encensé du chaume jusqu'au trône,
Et sa mitre effacer l'éclat de la couronne!

Qui peut donc lui donner un si vaste pouvoir,
Et le placer si haut? Est-ce un plus grand savoir?
Est-ce un cœur vertueux ou bien quelque puissance
Dont on verrait privés ses égaux en naissance?

Non, un simple in-quarto, sans auteur et sans nom,
Put par des imposteurs obtenir un renom,
En le disant dicté par Dieu, pour sauver l'homme,
Et placer l'univers sous la garde de Rome.

Ce recueil si complet de flagrantes erreurs,
De fraudes, de combats, de crimes et d'horreurs,
Fut enrichi par eux des décrets de l'Eglise,
Maison où l'on absout toute âme compromise,
Moyennant quelques francs qui font nombre au trésor,
Et font rire celui qui dit : apporte encor.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Tel est [illegible]
Dont le [illegible]
Sait fléchir le genou [illegible]
Et [illegible]

Et vous voulez, enfants, que le Seigneur un jour
Vous récompense, hélas ! d'un si fragile amour ;
Qu'il vous ouvre ses cieux, si brillants d'harmonie,
Pour prix de votre foi dans tant de [illegible],
Pour avoir honoré tous ces blasphémateurs
Qui se disent ses gens, ses administrateurs ?

(1) Par l'achat des indulgences qui, dans nos jours, rivalisent dans les feuilles d'annonces avec celles commerciales.

Allons donc, sotte engeance, erre moins dans leur temple,
Où la cupidité t'attend et te contemple ;
Élève tes regards vers ce ciel azuré,
Seul temple du Seigneur, seul maître-autel sacré,

Seul confessional habité par les anges,
Où tu dois adresser tes soupirs, tes louanges.
Laisse donc l'idiotisme à l'exploiteur unir
Ses vœux si bien payés, sans le plaindre ou punir.

Puisses-tu lire enfin *les très-saints É.......*
Et connaître l'amour qu'ont pour toi les habiles
Qui t'ont tant exploité par un mensonge affreux,
En te prêchant un Dieu non moins imparfait qu'eux !

Lis ce qu'ils ont écrit, et non ma poésie ;
C'est pièce en main qu'il faut juger cette hérésie,
Et se dire à part soi : quoi ! pendant si longtemps
J'ai cru, j'ai respecté de si grands contre-sens !

Que la honte sur toi, brocanteur en prière,
Ministre du veau d'or, à l'âme fausse, altière,
Retombe dans ce jour de raison, d'équité,
Et laisse notre cœur prier en liberté.

ÉVANGILES DU XIXᴱ SIÈCLE

INTRODUCTION.

Trouver incomplètes, illogiques et insociables des révélations ou des propositions de quelque nature qu'elles soient, n'est pas, par cette fin de non-recevoir, en proposer de plus complètes, de plus logiques, de plus sociables... Il est plus facile à l'homme de faire remarquer un défaut quelconque chez autrui, que d'éviter lui-même d'en être dépendant. Il serait donc peu juste à nous d'agir de la sorte, si nous ne pouvions produire, non mieux, en vue de la perfection parfaite, mais en vue de la perfection en voie de *perfectibilité*... En vue des temps, des mœurs, des aspirations et des besoins de l'esprit humain.

Si les pensées des êtres sont perfectibles dans leurs cohésions et leurs groupages, ces cohésions et ces groupages sont dépendants de la succession des âges, des courants civilisateurs, des harmonies et des amours humains. Ils sont dépendants de cette infinie manière d'être, de penser et d'agir, dont le Créateur semble avoir doté ses propres pensées. Puissance limitée assurément en vue de ses écarts; mais puissance non stagnante sur le trépied d'une sibyle, la

grotte d'un ermite, le cabanon de l'ascétique, ou l'autel du spéculateur de l'ignorance humaine.

Newton, Descartes, Galilée, Cuvier, Charles Dupuis, Buffon, Champollion, valent bien Moïse, Christ, Ignace, saint Bernard, Montalembert, Antonelli et Pie IX... Les premiers nous conduisent par la main aux démonstrations de leur savoir; les deuxièmes nous posent un triple bandeau sur les yeux pour nous conduire à la foi payante et jamais payée.

Les vieilleries du soleil, de la lune et des étoiles, créées spécialement pour éclairer la terre, doivent être déposées en ce jour au grand entrepôt des rebuts.

Le Créateur, voyageant du bosquet d'Adam au mont Sinaï, de la chaumière d'Abraham à la crèche de Bethléem, doit être placé en lieu de plus doux repos et de meilleur respect.

L'âge *catholico* de la terre s'élevant à six mille ans, quoique portant des monuments datant de dix mille ans, doit être placé dans le forum du doute, et l'infaillibilité d'un représentant divin soumise aux erreurs les plus grossières et aux dépendances les plus pénibles, doit être placée aux invalides des folies humaines... Nous ne pouvons, pour plaire aux siècles passés, vivre dans le siècle présent, et mériter l'estime des siècles futurs, vouloir *quand même*, ce que le plus simple bon sens récuse, et ce que l'amour du vrai et de l'honnête défend !

Les révélations, les doctrines, les débats, les croyances religieuses, en général, passés et présents, ne doivent

plus être pour nous que des matériaux à trier pour être proposés aux assises d'un monument de saine ordonnance ou aux gravois.

Nous avons besoin d'être plus vis-à-vis nous-mêmes que vis-à-vis des dieux de ridicule existence.

Laissons aux encéphales engourdis le plaisir de dormir sur les marches de leurs autels, et parlons aux cerveaux en bonnes fonctions le langage de l'étude.

Voici les Evangiles auxquels nous souscrivons pour l'état présent de notre intelligence !

ÉVANGILES DU XIXME SIECLE

1. Tout ce que voient nos yeux et touchent nos sens découle d'un nombre et porte un nom dans l'intelligence humaine.

2. Le nombre premier, la puissance créatrice et vivifiante de la nature est UN *seul* qui a pu étendre de lui autant de fractions qu'il a désiré, sans qu'il soit moins resté, lui, dans son point central.

3. Le nom généralement donné à ce nombre UN, à cette puissance créatrice et vivifiante de la nature est le nom de DIEU.

4. La forme la plus saisissable de Dieu est un point lumineux rayonnant dans tous les espaces.

5. La substance la plus saisissable de la forme de Dieu est un fluide lumineux sans cesse en état d'expansion et d'absorption, ou d'extension et de condensation, ce que nous nommons esprit et matière.

6. Les cieux, les espaces et les globes sont formés de cette substance dans des combinaisons d'optique, que règle seul le Créateur.

7. L'agent *secondaire*, propulseur de chacune des parties de ces cieux, de ces espaces et de ces globes, est ce qu'on nomme L'ÂME HUMAINE, *animale*, *minérale*, *végétale*.

8. Cette âme-agent est indestructible, comme son essence qui est Dieu, et possède en elle éternellement ses moyens et ses manières d'être.

9. Ces manières d'être sont des successions de manifestations diverses.

10. Ces manifestations sont le fait de cohésions et de séparations d'êtres proposés à cet effet. Ce que nous nommons unions, désunions, amours et haines.

11. Ces cohésions se manifestent sous des formes et pour des buts différents.

12. Ces formes et ces buts différents sont ce que nous nommons des représentatifs de pensées.

13. Les pensées sont des âmes ayant la forme spéciale de la chose qu'elles représentent, et une égale somme d'exister, de droits et de dépendance : exister, droits et dépendance, renfermés dans des sphères

composées elles-mêmes de pensées en rapport avec leur être, comme les fleurs dans le règne végétal sont en rapport — par leur genre — avec la terre, l'eau, l'air et le feu, avec les fluides, les aromes et les saveurs, etc.

14. Les successions de groupages desdits êtres sont divisées naturellement par des intervalles; c'est ce qui fait nombrer leur apparition, et ce qui constitue le temps.

15. Le temps n'est donc que le présent contenant les manifestations précitées.

16. L'heure, le jour, l'année, le siècle, ne sont que des noms donnés aux totaux des manifestations susdites; ces manifestations seules existent avant et après être pointées par les heures conventionnelles du temps.

17. Connaître la première heure de la vibration des manifestations en général des êtres, est du domaine de celui qui les a créés, et non de celui des êtres créés par lui.

18. Le passé, le présent, le futur ne sont que trois phases assignées par l'optique au manifesté et au manifestant de chaque groupe de manifestations, groupes toujours au présent pour l'optique modifié, magnétiquement à cette intention. Par cette modification d'optique, l'être peut voir l'interne et l'externe, le tout et ses parties.

19. La graine déposée en terre et sortie en fleur est un tableau exact de toutes pensées en fœtus et en

éclosion. Si pour connaître la graine et la fleur prises pour exemple, il faut que l'optique en soit distancé et placé au dehors, il faut également distancer l'optique humain des choses humaines pour les mieux connaître.

20. La vie et la mort de toutes choses ne sont qu'un fait de succession, ne sont qu'une double mise au point au foyer visuel, et non quoi que ce soit en plus ou en moins.

21. Le moi de chaque chose n'est pas dans le nom conventionnel que porte la chose, nom donné seulement à la collectivité des êtres agrégés qui concourent à la faire, telle elle est présentement à l'optique présent. Le moi est tout dans la sensation permanente et l'alliance des manifestations dont cette chose est le pivot.

22. Cette sensation et cette alliance permanentes forment ce qu'on nomme la mémoire, et la mémoire elle-même n'est qu'une plus ou moins harmonique classification des successions, des manifestations des choses.

23. Mieux la mémoire est organisée, plus riche se trouve être l'individualité des choses ; moins elle est bien classifiée, plus est pauvre l'individualité de cet exister.

24. On doit entendre par pauvre et par riche plus ou moins étendu, plus ou moins en expansion, et tenant une plus ou moins grande apparence d'espace dans un égal point.

25. Chaque être et chaque chose porte une forme du domaine de l'optique premier, et une forme dernière du domaine de l'optique deuxième.

26. Ces deux formes et ces deux optiques dessinent ce que nous nommons esprit et matière, formes impondérées et formes pondérées, formes semblables au fond.

27. Esprit et matière ne sont qu'un agrégat *plus ou moins affirmé* d'une semblable substance, comme nous l'avons dit, proposition sixième.

28. Cette substance se présente dans les mêmes conditions d'exister dans ces deux genres différents d'être, et se trouve dans une apparence de négation de son être à chacune de ces manifestations dualisées.

29. Ces points d'affirmation et de négation ont soulevé jusqu'à ce jour les doutes les plus passionnés chez les hommes, et ont enfanté mille propositions qui peuvent être simplifiées par celles suivantes.

30. Chaque être ne peut donner la forme à quoi que ce soit sans le secours d'un type, d'un modèle de ce quoi que ce soit qui s'offre à son optique interne, afin de faciliter à son optique externe de voir une semblable forme en rapport avec ses facultés de vision externe. Ce type, ce modèle, est un pensée inaltérable dans sa forme et dans son exister de relations... Les relations de la pensée consistent dans des droits de cohésion qui l'appellent à se réfléchir au foyer de l'optique interne afin de servir de modèle à la forme que l'être veut présenter au foyer de l'optique externe. Ce

qui naturellement conduit à n'admettre l'exister matériel que procédant de l'exister spirituel; ou si l'on aime mieux, l'existen interne enfantant l'exister externe : car ces deux exister sont bien l'un dans l'autre.

51. L'être ne peut produire ces formes qu'il nomme matérielles ou spirituelles, — selon l'état de ses deux optiques, — sans le secours de matériaux qu'il assemble à cet effet.

52. CES MATÉRIAUX SONT DES AGRÉGATS RÉFRACTEURS A CES OPTIQUES, DE LA MÊME SUBSTANCE DONT SONT FORMÉS CES OPTIQUES PRÉSENTEMENT (1).

53. Ces matériaux sont soumis à ces agrégats par Dieu, qui a écrit la loi, l'exister, les dépendances et les libertés de chacun dans chaque fraction d'eux-mêmes.

54. Vouloir en connaître davantage sur cette question, c'est sortir hors son point de contact avec tout ce qui l'entoure, et par conséquent ne plus faire alliance avec les êtres qui la constituent.

55. Voilà la création, telle elle peut être connue de l'entendement humain présent, entendement de l'optique matériel; mais assurément elle se trouve mieux démontrée par l'optique spirituel, en ce que ce foyer complète l'autre, comme le verre convexe complète le verre concave dans l'optique mécanique. Ces deux

(1) Que le lecteur s'applique à comprendre cette proposition par sa connaissance entière; il n'est plus besoin des termes matière et esprit. (*Note de l'auteur*).

optiques n'en font qu'un fonctionnant réunis, comme ils en font deux, fonctionnant séparés.

56. Vouloir définir les globes, les éléments, les règnes, les races; traiter de leur apparition à l'optique humain, de leurs lois et de leurs rapports, des lieux et des espaces, des internes et des externes, des pondérés et des impondérés, des divisions et de la vraie unité, est du domaine du grand atelier d'optique spirituel : arrêton-snous par respect pour les secrets du sanctuaire divin à la mise au point dont lui seul dirige la portée.

Les prêtres manipulateurs des lois divines peuvent s'élever jusqu'à cette haute fonction; n'envions pas l'orgueil de ces intelligences en état embryonnaire; l'autel et le cabinet du calme penseur sont deux hétérogénéités qui ne s'allient pas ensemble.

PASSÉ, PRÉSENT ET FUTUR DES ÊTRES.

1. Si nous admettons que tout ce que nous voyons fait partie de l'œuvre divine et est une pensée du Créateur, nous devons admettre que le domaine divin ne peut être alimenté par quoi que ce soit, hors Dieu; ne peut être antérieur ni ultérieur à ce grand être: donc ce qui est a toujours été.

2. Le germe matériel de l'être, composé d'incorruptibilités divines, est donc de toutes éternités anté-

rieures, successivement transmissibles d'être à être et d'États à États, aux éternités ultérieures.

3. Ce germe, contenu dans tel ou tel réservoir, possède des moyens d'attraction d'amour, d'union et de réceptibilité qui font que des jonctions s'opèrent à cette intention, que des échanges se font à ce sujet, et que des placements en sont la conséquence.

4. Ces placements sont l'entrée du germe dans des menstrues nécessaires à son développement matériel, à son extension et à son complément de forme. Il en est de même des agrégats menstruels opérés à cet effet.

5. Il ressort de ce commencement de vibration matérielle du germe, à nos yeux, que cette vibration n'est qu'une expansion, qu'une mise en jeu des moyens d'être de ce germe, moyens qui prouvent une intelligence et un essor de pensées appropriés au but que ce germe se propose d'atteindre.

6. Ce beau travail d'ensemble, d'harmonie et de correction parfaite, nous prouve la préexistence intelligentielle de ce germe, à l'action de la confection de cet habit matériel, qu'il assemble avec autant de savoir que de goût.

7. Irons-nous chercher ce que pensait, ce qu'aspirait, ce que faisait ce germe précédemment à sa vibration matérielle? Il doit nous suffire de voir, de comprendre et d'admettre qu'il préexistait à cette entrée dans notre état, et cela se disposant, se prépa-

rant, et plein de moyens d'entrer en scène pour y jouer un rôle quelconque.

Des révélations nous ont été faites par nos lucides magnétiques sur cette préexistence, révélations que nous avons relatées : *Arcanes de la vie future dévoilés*, etc. Mais ne voulant pas entrer (par les propositions toutes de prudence et de sage étude que nous faisons à cette intention) dans un labyrinthe où les argumentateurs de mauvaise foi pourraient nous poursuivre avec quelque apparence de succès, nous nous en tenons à admettre *de droit* (comme nous venons de le prouver) la préexistence à l'état matériel des êtres en général.

Le présent matériel.

Le présent matériel, c'est le germe matérialisé fonctionnant avec toute la puissance dont il peut disposer, triant, assemblant, coordonnant et mettant en jeu les pensées dont il attend toute satisfaction.

Le présent matériel, c'est la continuation des aspirations du passé et la préparation des aspirations futures.

Le présent matériel, c'est une classe de dessin dans laquelle le Créateur permet aux élèves des imitations de ses œuvres, mais dont les crayons mal conduits caricaturisent, au lieu de copier fidèlement l'album du grand maître.

Le présent matériel, c'est un théâtre passionné qui

ne sait apprécier, comparer, conclure ni travailler à meilleure tenue de scène.

Le présent matériel, c'est un intermède joué entre la lumière et les ténèbres : l'esprit et la matière, l'erreur et la vérité, à seule fin de préparer l'être à de plus sages appréciations et aspirations.

Le futur spirituel.

9. Le *futur spirituel*, c'est la participation matérielle de l'être terminée dans la pièce en jeu. C'est son entrée dans une autre troupe, suivi qu'il est de la daguerréotypie de ses jeux terrestres ; daguerréotypie représentant point pour point toutes les phases de ses entrées et de ses sorties en scène ; de ses aspirations, de ses conceptions et de ses pensées les plus secrètes à ses actions les plus connues ; daguerréotypie dans laquelle il retrouve et compare le beau et le laid, le bon et le mauvais, le juste et l'injuste de son jeu ; daguerréotypie par laquelle il aspire autrement, en vue de besoins nouveaux d'harmonie, d'amour, d'humilité et d'admiration envers la sagesse de Dieu ; daguerréotypie qui l'appelle à de nouvelles et de meilleures entrées en scène sur un nouveau théâtre pour lui : théâtre *terrasco-spirituel*, sur lequel il doit débuter, non à titre d'acteur représentant, comme précédemment, mais à titre de conseiller-professeur aux études théâtrales de l'exister éternel de tous ; vaste rôle qu'il n'est pas donné à l'être terrestre de

comprendre ni de définir, mais de pressentir seulement.

Nous pourrions (si nous n'étions pas retenu par la prudence, qui nous commande une grande circonspection dans cette question) traiter plus largement de l'exister futur spirituel de l'être ; mais nous renvoyons le lecteur à nos autres ouvrages traitant de ce sujet.

Le libre arbitre.

1. Si l'*être*, pensée divine, était privé de la faculté de voir, de comparer, d'aspirer et d'agir par lui-même, ce serait le tout qui agirait en lui, et l'être pensée de ce tout serait un non-sens.

2. Si le tout a distancé ainsi ses pensées individualisées en êtres en leur communiquant une partie de son existér, il a dû accorder à ces pensées la faculté de se conserver où il les a placées, et cela par un savoir y rester, s'y plaire et s'y entretenir.

3. Si ce n'est pas le Créateur typique qui pense et qui écrit ces simples réflexions, c'est assurément une de ces pensées à laquelle il a accordé la faculté de le faire.

4. Accorder si faible faculté que ce soit à cette pensée, *partie du tout*, c'est lui reconnaître la liberté de cette faculté.

5. Définir, étendre ou restreindre cette faculté, est le côté faible de l'être, côté qu'il est prudent d'éviter !.. Il doit suffire au penseur humble et sage de recon-

naître qu'il peut, à son gré, étudier et admirer les œuvres du Créateur, ce que le Créateur assurément ne descendrait pas à faire dans sa partie.

6. Il suffit à l'être de distinguer le bon, le beau, le juste, du mauvais, du laid et de l'injuste, et de désirer la possession de l'un plus que de l'autre pour prouver, par ce choix, qu'il y a liberté d'appréciation accordée à la partie par le tout, et non pas le tout se désirant et s'admirant dans sa partie.

Il suffit enfin à l'être de ne pouvoir atteindre au complément de ses aspirations pour lui prouver que le Créateur ne peut subir cet esclavage, lui qui a puissance sur toutes choses, et qui, on doit l'admettre, pourrait satisfaire à ces désirs dans sa partie comme dans son tout.

Oui une certaine part de libre arbitre est accordée à la partie dans l'attrait et l'assemblage des pensées commises aux agrégats différents de son exister; mais une limite que l'être prend pour être une dépendance, lui est imposée, en vue de conserver à la partie, ce qui ne doit pas dépasser son être, et de laisser au tout la priorité de ses œuvres.

RELIGION.

1. L'être, partie de la création divine, n'est soumis à aucune autre dépendance envers Dieu, dont *il est*

une fraction, qu'à celle du groupage harmonique auquel il doit concourir, et duquel il ne peut s'éloigner sans manquer au tout et s'égarer lui-même.

2. Les *êtres-pensées* qui sont commis à former sa sphère d'action, se présentent à son observation dans un ensemble d'une telle attraction et d'une telle utilité à la fois qu'il ne peut disposer *harmoniquement* d'aucun d'eux, sans éprouver des sensations d'inquiétude ou de gratitude envers le créateur d'une aussi immense merveille.

3. Ces sensations d'inquiétude et de gratitude, sont ce qu'on est convenu de nommer religion.

4. Ces sensations toutes d'espoir, toutes d'amour et de bonheur, ont enfanté dans l'être le besoin de les communiquer et partager; pour cela faire, il a composé la prière, construit l'autel, et fondé le prêtre.

5. La prière présente de l'être et du prêtre, conduit comme toutes les inconséquentes compositions de l'homme à un double but dont l'un est différent de l'autre.

6. Tout en admirant et en remerciant le Créateur des beautés et des bontés de son œuvre, l'homme s'égare par la prière actuellement en usage, au point d'enseigner, *par la demande*, à l'auteur de cette création, un complément de cette œuvre.

7. Enseigner un complément de cette œuvre, est la voir incomplète; et qui est incomplet, ne commande pas l'admiration absolue de l'Être.

8. L'œuvre de l'Éternel ne peut être admirée avec

des réticences, par conséquent ne peut être corrigée par l'intelligence inférieure de l'Être.

9. C'est corriger l'œuvre du Créateur, que de demander la moindre modification de cette œuvre. De la marche des globes à celle des éléments ; de la parution à la disparition des êtres et des choses de l'univers à l'optique présent des êtres, sont des lois divines que l'homme doit respecter et non forcer. L'ouragan, la foudre, l'inondation, la disette, la peste, sont des manifestations compensées par le zéphyr, la douce électricité, la tiède rosée, l'épi doré et l'air épuré.

10. Le premier ouvrier de l'univers ne peut souffrir d'expertise de son œuvre par cette œuvre même. Le prêtre, conjurant l'orage et bénissant les moissons, s'érige en juge sacrilége d'une œuvre plus digne de son respect.

11. Le Créateur, plaçant chaque rouage de cette immense mécanique en son droit et place, ne peut oublier quoi que ce soit au but proposé de ce rouage; en changer une dent d'engrenage ou une extension de circonférence, c'est remettre l'œuvre entière au caprice de chacun.

12. La prière ou, ce qui devrait être tout un, l'admiration de l'œuvre divine ne doit comporter aucune autre demande que celle d'envier, toucher plus juste soi-même les cases de composition renfermant les moyens de vibration intelligentielle de l'optique,

moyens définis dans nos propositions sous le nom de pensées.

13. Depuis que le monde est monde, on possède des révélations, on possède des croyances, des temples, des liturgies, des agents spéciaux de la divinité, agents commis à l'éducation religieuse et morale des hommes, dira-t-on; ne faut-il pas admettre la religion sous cet aspect et dans cette convention collective?

14. Nous ne pouvons admettre aucune des religions ainsi nommées, parvenues à notre connaissance, en ce que 1° nous nions la révélation; 2° nous nions l'autorité de la demande; 3° nous nions plus particulièrement les agents intermédiaires entre la partie et le tout.

15. Nous nions : 1° la révélation, en ce que, supposant l'Être privé de moyens de disposer du savoir utile à son exister et faire découler ce savoir d'une puissance muette par caprices, assez injuste pour n'en coordonner les moyens que successivement au profit des uns et non des autres, c'est enchaîner par un doigt tout un corps qui ne peut agir complétement que complétement libre.

16. Chaque être, chaque graine, chaque germe, chaque ovaire, chaque pensée, sont complets en eux-mêmes. C'est leur manière propre de se manifester qui, matériellement surtout, est entravée par une première et fausse combinaison de la première manifestation de leurs menstrues antérieurs.

17. Dire que chaque être est complet, c'est dire qu'il possède dans sa sphère d'action tout ce dont il lui est utile et possible de disposer.

18. La révélation, entendue comme elle l'est dans nos jours, admettant qu'elle provient accidentellement par ordre supérieur, d'êtres supérieurs, est une erreur.

19. La révélation n'est pour nous qu'une permanente *succession* de choses différentes pour chacun, choses vues et sues sous l'apparence de nouveautés, ondulant ainsi de l'un à l'autre, jusqu'aux siècles les plus reculés.

20. La révélation n'est autre pour chacun que la connaissance de rapports avec des groupes d'esprits ou de pensées dont on ne pouvait supposer l'exister, et qui par leur étrangeté — au point de vue de l'inobservation présente — semblent être miraculeux. La révélation, telle qu'elle est admise en nos jours, ne peut rendre l'homme d'hier responsable de ce que l'homme de demain seul sait.

L'ignorance d'hier aurait droit, dans ce cas, d'accuser le savoir de demain. Cela ne peut exister dans une parfaite impartialité des lois de la nature.

La révélation locale et individuelle ne peut commander la croyance générale, elle ne peut davantage être généralisée, puisque, localisée qu'elle est, elle relève des siècles pour être connue. A quoi est-elle utile présentement à ceux dont elle n'atteindra les contrées que dans des siècles? Quand sauvera-t-elle ou rendra-

t-elle meilleurs les peuples de notre globe qui lui sont encore inconnus? Celle du Christ devant éclairer et sauver le monde, n'opère qu'individuellement; elle ne révèle qu'à ceux qui lui sont à elle-même révélés; par ce fait elle n'est pas chose utile par excellence et ne peut pas plus sortir dans ce but des sphères divines que celle de Wisnou, qui n'intéresse nullement les quakers.

21. La révélation, de laquelle nous traitons nous-même dans nos ouvrages, n'est qu'une faculté de cognition plus étendue, de ce qui est éternellement en nous à l'état de décalque du tout, tout divisé en microcosme. La révélation n'est simplement qu'une audition de sons non perçus, que la vue de tableaux inconnus, et non quoi que ce soit de plus ou de moins.

22. L'*Etre-homme* étant par la sphère étendue des pensées qui l'entoure ou un représentatif en petit de l'univers, ou en communication directe avec cet univers, la révélation se trouve par ce fait pour lui être tout entière dans une autre faculté d'optique ou d'audition de l'Être; c'est une chose de plus placée au foyer de son optique présent ou des *sens complets*.

23. Nous nions : 2° l'autorité de la demande, parce que la demande ne peut être acceptable avec droit et succès, telle l'entendement humain, la formule par la prière, chacun demandant plus pour soi que pour autrui, et chaque obtention ne pouvant exister sans déperdition pour le lieu ou pour l'être où elle se trouve;

on ne peut donc la légitimer que sous certaines conditions.

24. Placé au centre de pensées conduisant à des besoins, à des aspirations et à des satisfactions divers, on ne peut demander au grand coordonnateur de toutes choses, que la lumière nécessaire à se grouper à celles qui conduisent plus assurément à l'harmonie générale. Voici des modèles de prières qui sont en rapport parfait avec l'idée que nous nous faisons de la grandeur et de la sagesse du Créateur.

Prière du matin.

25. Agenouillé ou debout, tourné vers l'Orient, point d'où sort — pour notre optique matériel — tous les jours la lumière; agent dessinateur de tout ce qui nous entoure, nous disons :

Je vous remercie, ô mon Créateur, des biens que vous avez répandus cette nuit sur notre terre et sur notre maison en particulier.

Je me présente devant vous, Seigneur, pour recevoir ma part de ceux que vous daignerez accorder à vos enfants aujourd'hui.

Puissé-je, mon Dieu, pouvoir me présenter ce soir devant vous, digne de les avoir reçus.

Je vous prie à cette intention de me faciliter de lucides rapports avec de bons esprits, dégagés de l'état matériel qui, par leur état présent de sagesse, peuvent

m'aider dans l'obscure manifestation — pour moi — de mes propres pensées !

Prière du soir.

26. Je vous remercie, mon Dieu, des biens que vous avez daigné répandre sur notre terre aujourd'hui ainsi que sur notre maison en particulier.

Je vous demande pardon pour toutes les fautes que j'ai commises dans ce jour, soit en pensées, en paroles ou en actions.

Voyez, Seigneur, que je désire sans cesse me présenter plus digne devant vous.

Je vous prie à cette intention de fortifier les bons esprits auxquels je demande de sages conseils, afin qu'ils puissent réussir dans cette fraternelle instruction et moi, mon Créateur, je vous demande de m'accorder l'humilité et la sagesse nécessaires à leur accomplissement. Je vous prie également, mon bon Père, d'éloigner de mes pensées, de ma sphère et de ma demeure les pensées et les influences qui me feraient dévier du chemin d'amour, de justice et de sagesse que je désire toujours parcourir pour mériter vos grâces infinies !

27. Dans ces deux expansions du cœur est le seul droit logique de prier ; cette forme de prière est toute une religion digne du respect dû au Créateur.

28. Si nous n'admettons pas la demande de l'être à

son profit, nous ne rejetons pas celle au profit du prochain. Cette dernière n'est pas plus logique que la première, mais elle est une marque d'alliance à toutes douleurs, un gage d'amour de tout bon, et un doux échange d'affections fraternelles, affections qui ne sont pas perdues dans les grands échos de la nature... Si cette prière ne peut influencer celui qui n'attend jamais la demande pour donner, et qui ne peut donner sur les conseils d'un tiers quand l'intéressé ne demande pas lui-même, elle est une pensée fraternelle qui vient se réfléchir au grand foyer de l'optique divin, et se trouve non moins heureusement réfléchie dans l'optique pour lequel elle intercède. Elle y dépose une image qui, loin d'en appauvrir l'album, l'enrichit.

29. Il existe encore un genre de prières dont nous aimons la composition, c'est l'étude des beautés de la nature, une conversation permanente avec chaque souffle du zéphyr, chaque brin d'herbe, chaque pétale de fleur, chaque insecte, chaque corpuscule de tout lieu et de toute forme; oui, chacun de ces points attractifs de l'optique humain est un vaste feuillet renfermant la plus belle prière qu'on puisse adresser au Créateur : l'ADMIRATION.

30. Nous nions 5° la nécessité des agents intermédiaires entre le Créateur et la créature, en ce que aucun intermédiaire ne peut avoir les qualités requises pour une expansion d'admiration qui n'est pas la sienne. On ne peut aussi bien dire que son frère les intimités du cœur de ce dernier. Ces intimités ne fussent-elles

traduites que par le regret de ne pouvoir les exprimer par la parole, un être qui leur est étranger ne peut les reproduire, ce qui fait l'amour et le bonheur de chacun n'est que du domaine de celui qui en jouit, puis, faciliter à une voix, à un cœur, à une intelligence de manquer au grand concert de la nature, c'est faciliter l'exclusion d'un être de cette grande assemblée toute d'amour. C'est commettre la plus grande erreur, que de croire qu'un seul cœur peut se passer de connaître la grandeur et les bontés du Créateur. Connaître cette grandeur ou ces bontés, dix ou une fois par jour, une fois l'an, ou une fois dans l'existence, c'est être plus ou moins en harmonie avec le tout, mais ce n'est pas être irréligieux.

31. On ne peut pas plus faire connaître par la parole la sensation religieuse à l'homme qu'on ne peut connaître soi-même celle que chacun éprouve dans ses affections intimes.

32. Démontrer Dieu n'est pas créer le besoin d'amour pour ce grand Être. Ce que Dieu n'a pas voulu imposer lui-même à son égard, ne peut être imposé par l'homme.

33. Dieu aurait-il pu imposer de l'aimer ? créer la prière et se la faire adresser ? créer des louanges et se les faire répéter ? N'est-ce pas la plus grande aberration que de croire ces choses ?

34. Pour exiger une chose quelconque, il faut naturellement formuler cette chose ; l'être duquel on l'exige n'est plus par elle que l'écho de vous-même.

C'est joindre le ridicule à l'impossible.

35. Le Créateur peut connaître en ce genre les sensations des parties de son œuvre, mais il ne peut les commander.

56. Dieu a tout prévu, tout enchaîné, en vue de la conservation éternelle de chacun ; mais il a laissé la gratitude à la libre appréciation de tous. C'est à l'être de l'aspirer sans cesse et de ne pas s'éloigner d'elle. Dans cette expansion toute d'amour est la vraie religion.

Nous entendons de loin des arguments nous arriver sortant des temples chrétiens, qui nous disent : si le Créateur n'avait pas imposé de culte, il ne serait pas venu lui-même sur la terre, comme l'enseignent les Évangiles, pour commander ce culte.

Nous répondrons aux auteurs de ces arguments de laisser aux commerçants des dieux de connaître leur histoire, de ne pas unir des pensées toutes de gratitude à des pensées toutes d'intérêt, ni les compositions spéculatives des parties à la grande composition généreuse du tout.

L'être humain, dans les infinies compositions divines qu'il tente sans cesse de faire, n'a produit jusqu'à ce jour que des hors-d'œuvre. Tout point de départ indique forcément tout but à atteindre ; un Dieu qui demande des prières indique naturellement des prieurs payés qui demandent en échange une satisfaction de même nature. De ces dieux prétendus célestes sortent les dieux terrestres.

Des esclaves chanteurs d'hymnes sortent les idiots

récitateurs de chapelet. Le doigt de Dieu n'a pas enseigné cette voie à ses enfants, il ne leur a montré que celle de l'amour libre.

Les sociétés en général, dit-on, ne peuvent se passer de représentatifs conventionnels, de temples, d'images, de liturgies et de prêtres, il leur semble que si l'on touchait à ces choses, toute religion serait anéantie et toute société en dissolution.

Nous répondrons que c'est le contraire qui existerait si chacun faisait son autel de son foyer domestique, et son professeur religieux de tout père de famille. La société, par ce fait, se créerait, se consoliderait, se moraliserait et cesserait d'être dans l'état de dissolution dans lequel la plonge sans cesse le prêtre turbulent et spéculateur de son aveuglement.

Quels modèles d'amour et d'honnêteté voulez-vous copier dans les dieux des temples des hommes? dieux absolvant toute mauvaise action par toute génuflexion; étouffant toute justice sous le poids d'un sac d'écus, vivant toujours entre l'envie, la colère et la haine, autorisant le crime à soumettre l'amour, trônant couverts d'or, de larmes et de sang ! n'enseignant la vertu qu'à travers les voiles du vice, ne connaissant que les plus honteuses passions et ne demandant que le plus vil esclavage, tenant d'une main la mèche allumée du canon rayé, et de l'autre main l'éteignoir du canon théologique.

Montrez-nous un de ces dieux non suant le sang du fratricide par tous les pores de ses temples, nous le

saluerons avec respect ; mais tous ceux dépeints par vous à notre cœur ne sont dignes que de son mépris. On pourra nous objecter en plus qu'en Europe, par exemple, où la religion catholique est presque généralement admise, on est habitué à certaines cérémonies, points de repère de cette religion, cérémonies qui, si elles n'existaient plus, inquiéteraient considérablement les âmes faibles, les cérémonies surtout du BAPTÊME, de la COMMUNION, du MARIAGE et de l'INHUMATION ?

Nous répondrons qu'en Europe, lorsque les Druides la conduisaient, les usages religieux n'étaient pas moins enracinés. Les païens sont venus lui en substituer d'autres, la famille les admit. Avec le temps les chrétiens succédèrent aux païens, et des bacchanales romaines on passa facilement aux fêtes à l'âne parisiennes (1). Le peuple des autels a salué l'âne christicole comme il avait salué les foudres jupitériennes. Mettez le peuple à même de saluer la raison, par elle il connaîtra le Dieu vrai, le Dieu qu'il cherche en vain depuis des siècles dans les fatras de ses églises, et de prétendus grands théologiens vous ferez de non moins grands hommes des champs !

Le fer de la charrue vaut bien l'encensoir de l'autel !

Un Antonelli faisant alliance avec les dignes crochets du portefaix ferait plus noble chose que de construire ses tabourets inquisitoriaux !

Pie IX, un chapeau citadin sur le front, serait moins

(1) Voir l'*Histoire de Paris*, par Dulaure.

ridicule que portant sa triple couronne d'or, d'orgueilleuse puissance !

Dupanloup communiant avec deux onces d'huile de ricin, serait plus sensitif à l'amour fraternel qu'à l'amour d'amères déclamations contre les droits de tous.

Tant que vous aurez des Dieux sous la clef des hommes, vous n'aurez pas le Dieu de tous les lieux, le Dieu de Paul.

Tant que vous aurez des Dieux esclaves patronnés par les rois, vous n'aurez pas le Dieu de liberté des peuples.

Tant que vous aurez des Dieux ayant des commissionnés hiérarchiques, ou des fondés de pouvoirs absolus sur les masses, vous n'aurez que des civilisations sans sagesse et sans dignité.

Vous n'aurez que des moteurs plus ou moins occultes, de groupes différents d'hommes aspirant à soutenir qui ils supposent les soutiennent; hommes parqués en sectes, en couvents, en sociétés plus ou moins ridicules; moyens d'entraves au progrès et de la liberté humaine.

Germes contagieux des plus dangereuses maladies mentales de notre espèce.

Germes contagieux de troubles et de dissolutions sociales.

Germes contagieux d'outrages à la majesté de Dieu.

Tant que vous verrez des hommes se disant être religieux, qui dans leurs hommages au Créateur s'éloigneront de vous, ne croyez pas à leur religion; car

lorsque le cœur s'élève véritablement vers l'Éternel, il ne s'éloigne que des autels... Votre Christ vous l'a prouvé en vous recommandant de prier dans votre cabinet, et saint Paul, son meilleur disciple, en vous disant que Dieu n'habite pas dans les temples faits de la main des hommes.

On parle de baptême. Que fait chacun lorsqu'il reçoit un cadeau quelconque? Il en marque sa reconnaissance à l'auteur de ce cadeau... Qu'est l'arrivée d'un frère sous le toit conjugal, si ce n'est un cadeau du Créateur; que les bénéficiaires de cette générosité fassent envers Dieu ce qu'ils feraient envers le premier venu d'entre eux, qu'ils remercient et demandent en commun à Dieu les connaissances nécessaires à éclairer et produire à la société cet arrivant au monde matériel.

Qu'a à faire le prêtre (étranger à cette arrivée) dans cette noble expansion de gratitude de l'alcôve? La société possède des matricules sur lesquels le nom de ce voyageur est plus en sécurité que dans toutes sacristies... Son passe-port, timbré de l'aigle ou du coq, vaut bien son extrait de baptême timbré de la croix catholique.

On parle également de communion; si l'on tient à cet acte d'entrée dans l'homme pensant et travaillant, qu'on fasse une petite fête en famille, patronée par le doyen de cette famille en attendant que les gouvernants politiques s'emparent et dirigent ces besoins des masses, comme ils le font pour la distribution des prix

de leurs écoles; là alors ils pourront appeler à la grande table fraternelle de la nation ces espoirs de la société future, et faire faire au riche comme au pauvre cette première agape de l'égalité sous leurs yeux. Cette table déplaira d'autant moins au Créateur, qu'elle est la sienne par excellence.

Pourquoi pour le mariage irait-on demander l'appui et la bénédiction d'un prêtre? Est-on allé lui demander la permission de s'aimer? Qu'a à voir ce glacier d'autels dans cette noble union de deux cœurs dont il ne veut pas suivre l'exemple. Qu'approuve ce prêtre dans cette cérémonie qui, à ses yeux est la perpétuation de la cause du péché originel; la cause de la damnation de l'homme, la cause de laquelle il ne veut pas dépendre pour mieux entrer dans les cieux, dit-il, et nous laisser à leur porte? Il approuve les quelques pièces de monnaie qui forment pour lui toute la combinaison de cette union. Que les deux cœurs qui s'unissent fassent œuvre plus méritoire en implorant ensemble au pied de leur couche nuptiale — qu'assurément Dieu ne maudit pas — ce bon père, afin d'obtenir sa bénédiction sur cet acte tout d'amour et de fraternité.

Qu'a-t-on plus besoin du prêtre pour conduire aux portes de l'autre monde celui qui a bien su les ouvrir seul sans son secours, pour venir dans celui-ci? Que chacun conduise et enterre les siens sous la puissance des regrets fraternels. Ces expansions du cœur valent bien le *De profundis* froid de ces prieurs gagés.

Tout cela est acceptable, objectera-t-on, pour l'homme instruit aux pensées dégagées de tout besoin d'excitant aux émotions religieuses. Mais pour la masse ignorante, habituée aux temples, à la représentation théâtrale religieuse, vous ne pouvez espérer la gagner à vos propositions; il vous faudra des milliers d'années, et encore y réussirez-vous? Retranchez le prêtre du temple, je vous le permets, mais laissez-le temple au cœur de l'homme.

Nous répondrons à cette observation, que nous en admettons le juste sens, connaissant comme nous le connaissons le cœur humain. Aussi ne pouvons-nous proposer de retrancher d'un seul coup acteurs et théâtre; mais alors nous penchons très-peu pour ces sortes de repaires, froids, humides et sombres, qu'on nomme *églises*, et qu'on devrait nommer maisons de Dieu, puisque l'homme veut à toutes fins que Dieu ait un logement terrestre. Nous pourrions alors proposer *momentanément* un modèle de maison de Dieu, de construction grandiose et légère, saine et bien éclairée de forme elliptique, ne renfermant quoi que ce soit qui ressemblât à tous ces fatras d'autels, de tableaux et d'images de toutes sortes. Mais simplement des siéges à demeure confortablement établis; de larges et spacieuses allées pour y atteindre, éclairées sur les côtés comme par la voûte entière, par de grands vitraux de couleurs disposés dans l'ordre du prisme, afin de projeter un jour allégoriquement modifié, comme l'est celui spirituel par les couleurs typiques

qui en sont la substance, en dessinent les formes et les choses.

Au fond de cette maison de Dieu, du lever du soleil à son coucher brillerait une lumière électrique concentrée, masquée par un verre prismatique aux sept couleurs, qui projetterait par un mouvement rotatoire dans l'enceinte des flots d'une lumière, qui donnerait un faible aperçu de celle de l'univers et qui inviterait à l'admiration divine.

Un jeu d'orgues sans cesse en action mécaniquement, sous la surveillance d'un organiste, inviterait par des morceaux d'une musique aussi mélodieuse que religieuse, à la méditation et à l'expansion du cœur. Des gardes veilleraient au placement et au maintien du silence et du respect absolu de ce lieu.

Ceux qui voudraient y venir implorer l'Éternel à la naissance de leurs enfants, au mariage ou à l'inhumation des leurs, le pourraient en s'approchant le plus près possible de la lumière précitée, afin d'être enveloppés de ses rayons; et là humblement en famille et en société des leurs, prieraient selon leurs vœux le dispensateur de tous les biens terrestres et spirituels.

Le père de l'enfant pour le baptême, l'époux pour le mariage, ou le chef du convoi funéraire pour l'inhumation suspendraient cette invocation, la leur terminée, en se levant, et donnant le signe de se retirer.

Il suffirait d'avertir les gardes du lieu pour obtenir

d'eux les renseignements nécessaires à ce genre de cérémonie; comme se soumettre à tour de rôle au lieu assigné pour la faire, afin qu'aucun trouble ne soit apporté, ni qu'aucune contestation n'ait lieu sur la priorité de l'heure ou de l'endroit.

Un gouvernement juste et digne protégeant et subvenant aux frais de construction comme d'entretien de telles maisons de Dieu, ferait marcher le progrès religieux à pas de géant, et d'ici quelques siècles, les prêtres seraient disparus du globe; puis avec eux, tous les troubles qui paralysent la civilisation philosophique et sociale.

Il se trouve en nos jours, en 1861, 69 millions 493,000 âmes, se disant être des penseurs libres, raisonnant et épurant les choses, ne voulant être en rapport qu'avec la vérité et la logique; âmes qui à cet effet ont fait scission avec les catholiques romains pour conserver pure et digne — mieux que ces derniers — la triste histoire du Christ, afin de dépouiller le dogme chrétien des absurdes cérémonies et dépendances dont des spéculateurs avides d'honneurs et de fortune l'ont entouré... Ces âmes, disons-nous, possèdent dans leurs rangs des Guizot, des Gasparin, des Delessert, esprits de premier ordre. Hommes de tout honneur, guides et défenseurs au besoin des droits de tous.

Ces millions d'êtres ont pu créer une société biblique, qui en cinquante-six années a — pour la grande gloire du Christ et pour le salut du genre humain,

croient-ils — distribué 37 millions 500,000 bibles (1) traduites en cent soixante langues ou dialectes.

Le budget des cultes protestants s'élève en France pour l'année 1860 à la somme de 1 million 461,436 francs.

106 consistoires de ces cultes existent en France, et sont desservis par 948 pasteurs français.

Ces religieux plus vrais dans leur charité que dans leur prétendu droit à sauver les âmes, au moyen de l'acceptation de la triste histoire que nous avons lue, disposent de 1 million 500,000 francs pour œuvre de charité matérielle et spirituelle, sans compter les fonds distribués aux pauvres. Ne serait-il pas à désirer que ces hommes restassent ce qu'ils sont dans leur libre manière d'adorer Dieu, dans leur amour de la liberté de conscience, dans leur fraternelle attention envers les pauvres, et rayassent ce qui est à rayer, augmentassent ce qui est à augmenter dans leurs croyances religieuses, afin de suivre le progrès qu'ils aiment, de rendre hommage aux études et aux découvertes en tous les genres des hommes de nos jours, et d'allier le raisonnable, l'admissible, le *prouvable* à la religion.

PRIER ET NE PAS DÉFINIR DIEU. La religion vraiment universelle est là.

(1) Voir le *Manuel des protestants*, par M. le pasteur Emile Frossard, 1858, dans lequel nous avons puisé ces renseignements. (*Note de l'auteur*).

Laissons les géologues et les physiciens écrire l'histoire des cieux, des terres et des êtres terrestres; et nous écrivons à *nouveau* par de semblables *études* et *expériences* spirituelles, l'histoire des cieux, des terres et des êtres spirituels.

Les instruments ne manquent pas dans nos temps; que la moralité, la science humble et l'amour du vrai s'en servent.

Le protestantisme est le premier banc placé dans cette école universelle et éternelle de liberté religieuse; qu'il n'en détourne pas les méditations au profit de sujets d'études innadmissibles. Il aura le premier donné l'exemple d'une vraie et libre religion.

Hélas! que désirons-nous là de quelques millions d'hommes dans la grande famille de 977 millions 550,000 âmes dont elle est formée?

Les 149 millions 559,000 catholiques qui en font partie, le bout du nez appuyé sur les sandales de leur pape, voudraient-ils plus digne posture?

Les 70 millions 511,080 descendants de Socrate, rejetons de l'antique Grèce, pourraient-ils, sans rougir de honte, remonter l'échelle de la grandeur humaine qu'ils ont descendue à la suite d'une rêvasserie?

Les 2 millions 767 mille Arméniens plus ou moins mahométans auraient-ils le courage de regarder un peu plus les cieux et d'arracher l'erreur de leur cœur? Les 120 millions de disciples de Mahomet pourraient-ils rabaisser leur sublime orgueil jusqu'à plus prou-

vées révélations, qui sans être celles du prophète, n'en sont pas moins dignes de ces enfants d'Ève?

Les 4 millions de juifs, non moins adorateurs du veau d'or que du grand Jéhova, ne voudraient pour quoi que ce soit quitter le vieux Moïse pour l'éternelle jeune raison? Les 561 millions d'idolâtres qu'on suppose exister seraient peut-être plus susceptibles de changer leurs dieux animaux, de pierre, de métaux ou de bois, pour un Dieu unique, aussi éloigné des passions humaines que des erreurs des hommes. Mais une telle religion ne ferait pas l'affaire de tant de moitiés et de quarts de dieux, qui encaissent avec tant de bonheur les deniers de la douleur de leurs créatures.

Il y aurait quelque chose sur la terre comme de l'honnête religion, ce qui ne peut convenir aux âmes corrompues et corruptrices.

Ce qui fut n'a pas changé, et ce qui est sera! concurrence d'autels comme concurrence de boutiques... Chacun pour soi et Dieu pour tous!... Pour sortir de cette ignare et pénible position, loin d'abattre des autels, élevons-en de nouveaux : Que chaque foyer domestique en soit un, et que chaque père de famille — nous le répétons — en soit le pasteur. La sécurité de tous est là. De la dignité; de la dignité du commencement à la fin de ce séjour terrestre, voilà ce que nous désirons; et nous terminons ces Évangiles en répétant ces nobles paroles de Paul. Actes des Apôtres chapitre 17.

V. 24. « Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, étant le Seigneur du ciel et de la terre, *n'habite pas dans des temples faits de mains d'homme.* »

V. 25. « Il n'est point honoré par des ouvrages de la main des hommes, comme s'il avait besoin de ses créatures, lui qui a donné à tous la vie, la respiration et toutes choses. »

V. 26. « Et c'est lui qui a fait naître d'un seul toute la race des hommes, et il leur a donné pour demeure toute l'étendue de la terre, ayant *déterminé le temps précis et les bornes de leur habitation.* »

V. 27. « Afin qu'ils cherchent Dieu et tâchent de le trouver comme avec la main, *quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous.* »

V. 28. « Car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être, et comme quelques-uns de vos poëtes ont dit, *nous sommes les enfants et la race de Dieu même.* »

Si Paul parlait par la bouche comme on le dit vulgairement, il pensait au moins par l'esprit. Puissent tous les hommes en faire autant. C'est le vœu de celui qui n'en peut faire un meilleur pour l'autel comme pour le foyer domestique.

CONCLUSION.

A toi jeunesse des *Écoles françaises*, force vivante présentement de l'avenir, j'ai dédié, c'est-à-dire confié les espoirs de mon cœur, en te montrant d'une part l'illogisme du prétendu fondateur du catholicisme, et de l'autre part des propositions — non entièrement nouvelles — mais épurées, restreintes et coordonnées pour les besoins de classification de l'esprit humain. Je t'ai offert ces propositions — fruit de trente années d'aspirations et d'études — dans le langage du cœur et non dans celui de ta haute éducation; ne perds pas de vue que c'est du milieu de l'atelier qui a bu toute ma sueur, que sortent ces aspirations de mes pensées. Ne m'accuse pas de la nudité dans laquelle je te les présente, je n'avais que le vestiaire du prolétaire pour les habiller; mais permets-moi un conseil avant de te quitter. Si je t'ai vue la bouche béante aux pieds d'autels réprouvés par la raison humaine, je ne t'ai pas moins vue écouter et te nourrir d'enseignements philosophiques desquels je voudrais également t'éloigner par une semblable appréciation des illogismes de ces enseignements.

Il y a à peine quelques jours tu te portais en foule vers la chaire de l'incontestable savant, M. Renan, pour

l'entendre te parler des grandeurs, des gloires et des décadences des nations premières! Troublée dans la sagesse de cet enseignement par la jalousie des chevaliers de l'éteignoir, tu méprisas ces derniers, et tu respectas ton professeur, ce qui me prouve la profondeur de ton jugement; mais si je te vois avec plaisir interroger — par le savoir profond de cet homme — les péripéties des existers passés, je te verrais avec peine unir tes conclusions aux siennes sur des propositions philosophiques aussi désespérantes qu'elles sont contraires aux aspirations du progrès. Non, je ne laisserai pas passer sous silence, avant de fermer ce livre, ces paroles prononcées par l'honorable professeur Renan au Collége de France, le 24 février 1862, *sur la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation* (1). Ce savant conclut ainsi cette ouverture de son cours : « Arrivera-t-on, dit-il, à une vue plus certaine de la destinée de l'homme et de ses *rapports avec l'infini*? Saurons-nous plus clairement la loi de l'origine des êtres, la nature de la conscience, ce *qu'est la vie* et la *personnalité*? Le monde, sans revenir à l'incrédulité et tout en persistant dans sa voie de philosophie positive, retrouvera-t-il la joie, l'ardeur, l'espérance, les *longues pensées*? »

(1) Voir : ouverture du cours de M. Renan, ayant pour titre : *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation.*

« Vaudra-t-il encore un jour *la peine de vivre*, et l'homme qui croit au devoir trouvera-t-il sa récompense ? »

« Cette science à laquelle nous consacrons notre vie, nous rendra-t-elle ce que nous lui sacrifions ? *Je l'ignore*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en cherchant le vrai par la méthode scientifique, nous aurons fait notre devoir. »

« Si la *vérité est triste*, nous aurons du moins la consolation de l'avoir trouvée selon les règles ; on pourra dire que nous aurions mérité la trouver *plus consolante*, nous nous rendrons ce témoignage que nous aurons été avec nous-mêmes d'une sincérité absolue. »

Je répondrai, moi : 1° que nous ne pouvons douter de la destinée de l'homme et de ses rapports avec l'infini ; en ce qu'étant une fraction de ce grand corps infini, et par conséquent ne pouvant être autre que ce qu'est ce corps. La destinée de l'un commande celle de l'autre.

Les millions d'années (démontrées par la science astronomique) que mettent certains corps célestes à échanger leur lumière avec leurs frères de l'univers, nous affirment donc irrécusablement des échanges corpusculaires lumineux entre ces globes ? Ces échanges nous prouvent que l'exister de ces corpuscules échangés remonte aux millions d'années de leur entrée en voyage... ou sans cela, de quoi serait composée cette lumière ? Se créerait-elle en route ; avec quoi ? de cor-

puscules à corpuscules ? Oh ! nous doublons la question au lieu de la résoudre ; il n'en resterait pas moins la destinée du voyage bien prouvée.

Notre globe est-il le point d'arrêt de ce voyage ? Non, assurément, vu qu'il n'est pas connu qu'il soit aux dernières limites de l'univers. Par cette simple proposition, nous nous trouvons donc devant une immortalité corpusculaire lumineuse remontant à des millions d'années, et devant une immortalité ultérieure probablement de durée égale.

Irons-nous, devant une telle proposition scientifique, douter des rapports des parties avec le tout, et voudrons-nous priver l'homme seul du privilége de ces relations ? Si nous ne le pouvons par la force des choses, nous ne pouvons qu'affirmer ces rapports, et des rapports tels que ceux-ci démontrent d'eux-mêmes qu'ils sont soumis à une destinée qui les fait être ce qu'ils sont. Nous ne pouvons donc que les connaître au jour le jour dans leurs divisions et non dans leurs compléments. Ce serait arriver par une prétention contraire à vouloir connaître le tout avant de connaître la partie.

Cette éternelle conservation des corpuscules de la création, nous étant affirmée en plus par l'éclosion sans cesse identique des germes — ou ce qui est tout un pour notre enseignement — par leur éclosion à des états différents, nous prouve que l'être corpusculaire *sait* entrer et sortir de ces états... Ce savoir est, à n'en pouvoir douter, une succession de mémoires différentes,

dira-t-on; oui, répondrons-nous; mais de mémoires qui sont autant de fractions de la mémoire complète de l'être, comme chaque ligne est la mémoire fractionnée de chaque page d'un livre... *Que peut-on savoir, dont on n'ait pas mémoire?*

Ne pas entrer en rapport à volonté avec les fractions de la mémoire antérieure ou ultérieure des êtres, c'est n'être que ce qu'on est par la lecture de tout livre par lequel on n'est bien réellement en rapport qu'avec la page qu'on consulte présentement; mais on n'en peut pas moins se trouver en rapport avec toutes comme avec celle-là; il ne s'agit que de savoir en tourner les feuillets.

Eh bien, enfants, ayez foi dans ma parole; vous pouvez faire par le grand livre de la nature ce que vous faites par ceux de vos mains... *Interrogez, il vous sera répondu.* Sacrifiez quelques heures aux études que je vous soumets depuis quinze années, et vous ne direz pas avec M. Renan: « Arrivera-t-on à une vue plus certaine de la destinée de l'homme et de ses rapports avec l'infini? »

Ne vous attachez pas avec ce professeur à vouloir connaître l'*origine des êtres* avant de vouloir connaître votre propre être.

Sachez mieux que lui que la *nature de la conscience* n'est pas un être, mais simplement un composé d'émotions différentes de l'âme, occasionnées par des placements plus ou moins raisonnés des pensées, et non

quoi que ce soit autre. La conscience, c'est la voix de l'âme qui approuve ou récuse ces émotions !

Sachez aussi que *la vie* c'est la succession desdites pensées avec faculté d'attraction et de répulsion, attraction et répulsion qui constituent — comme dans le galvanisme — une contagion d'ondulations, qui physiquement démontrant, plus que métaphysiquement parlant — produisent le mouvement, et celui-ci deux courants contraires, par conséquent établissant sans cesse deux genres différents d'êtres de ces mêmes pensées. Par ces courants s'écoule la collectivité du savoir de ces pensées, ou de leur mémoire, ce qui est tout un pour nous, qui disons que *la mémoire de l'être constitue son moi.*

Dieu est, comme je vous l'ai dit, le propulseur général et premier de ces ondulations corpusculaires en ce qui concerne leur parcours des espaces; mais leur ayant octroyé à chacun une semblable faculté propulsive interne de leurs propres pensées.

Voilà comme la vie nous est définie, restent les moyens de contrôle qu'offrent nos études pour le certifier.

La personnalité c'est le mot *moi*, sans cesse existant par ses facultés mémoratives, moi s'agrégeant éternellement à tout ce qu'il aspire comme se désagrégeant de tout ce dont il ne veut plus.

La *joie*, *l'ardeur*, *l'espérance*, les *longues pensées*, sont des classements plus ou moins libres, justes et harmoniques, des pensées constituant les amours de

l'être auquel elles s'agrégent. Si les pensées sont moins longues aujourd'hui chez les étudiants leur nature, c'est que le foyer menstruel dans lequel elles se manifestent est alimenté de faux moyens d'extension... Les bouchers de l'intelligence seuls s'en réjouissent !... Ils les ont confinées dans leur dissolvant prétendu positivisme et leurs cachots inquisitoriaux !... Sachez vous éloigner de ces lieux et de ces enseignements, dont la grande et désespérante étude aura conduit sans doute votre professeur à demander quelle sera la récompense du devoir.... Je lui réponds : *celle de s'en être acquitté*. Celle d'avoir appris à respecter les grandeurs, les beautés, les bontés, les lois, les harmonies et les amours de la nature, ainsi que les égarements humains.

Est-ce parce que la corruption de l'homme menace de rendre insociable (par le jésuitisme) cette fleur du parterre divin que nous devons demander *si un jour vaudra encore la peine de vivre*? Quand je ne pourrai plus fraterniser avec le cœur de l'homme, je fraterniserai avec les autres richesses de l'univers! Le boulet religieux présent détaché de mon être ne peut que me rendre ma liberté d'études et ma dignité de libre penseur ; mais rassurons-nous, les enfants de Loyola ne possèdent pas l'élixir philosophique, et les tyrans de toute nature passeront malgré eux à l'alambic de l'égalité.

Le grand régulateur des mondes sait en temps opportun remettre ses plus chères pensées en meilleur

état d'amour. L'harmonie astrale en est un sûr garant. Quand la marche régulière d'un globe est influencée par celle d'un autre, *leur créateur* rétablit le juste système d'échange entre eux, et ce trouble momentané est aussitôt réparé au profit de l'exister harmonique de tous.

Ne nous effrayons pas plus des peuples qui s'en vont que de ceux qui viennent sans avoir produit, ni promettre quoi que ce soit de meilleur : l'exister terrestre — je vous le répète — est un intermède entre la dualité de l'aspiré et de la possession des choses. Les vrais domaines de l'être sont autrement calmes et assurés quand il ne sait plus que *recevoir* et *remercier*.

L'existor matériel est un effort d'étude et d'instruction, une fatigue momentanée d'impressions diverses enrichissant l'album de l'exister d'outre-tombe!

M. Renan nous dit encore que la vérité sur les questions qu'il pose pourrait être *triste*. Hélas! elle ne sera triste que pour l'erreur, que pour l'égoïsme et que pour qui spécule sur l'ignorance des autres; mais elle sera toujours belle et gaie par la grandeur de l'œuvre du Créateur, par l'harmonie des mondes, par les nobles aspirations des êtres, par le fraternel amour de chacun. Que M. Renan reprenne espoir, nous savons tous assurément que si la vérité absolue n'est pas dans le Vatican ni dans les palais des rois, elle est dans le sanctuaire divin!... Ne désespérons pas qu'il nous soit ouvert un jour selon notre véritable et désintéressé amour de la connaître.

Poursuivez, enfants de l'avenir, avec persévérante et calme résignation — le bonheur de la chercher! Mais *souvenez-vous qu'elle* n'habite pas dans les temples des hommes!...

Et remarquez qu'elle n'est pas davantage dans les chaires d'enseignement philosophique de vos professeurs sur les questions de cet ordre, puisque vous venez d'entendre conclure ainsi sur elle l'un des savants le plus estimé entre tous; conclusion qui cependant n'a pu être autrement qu'apostillée par ces autres suppositions correctives des précédentes, mais non plus affirmatives qu'elles.

M. Renan continue :

« A vrai dire, je ne puis m'arrêter sur de telles pensées; l'histoire démontre cette vérité qu'il y a dans la nature humaine un instinct transcendant qui la pousse vers un but supérieur. Le développement de l'humanité n'est pas explicable dans l'hypothèse où l'homme ne serait qu'un être à destinée finie, la vertu qu'un raffinement d'égoïsme et la religion qu'une chimère. »

Si l'histoire démontre cet *instinct* que je nomme, moi, une *loi divine*, elle ne permet donc pas l'hypothèse affligeante que ce savant professeur développe avec une certaine autorité, et à laquelle il paraît accorder plus de confiance qu'à la preuve historique contraire. Oui, enfants, restez plus vis-à-vis vos propres observations sur ces choses, que vis-à-vis celles des autres. N'acceptez jamais d'un professorat philoso-

phique ou religieux ce dont vous ne pourrez vous rendre compte. Sans refuser entièrement votre confiance à ce que vous ne comprenez pas, ne cessez pas d'en chercher la solution par une libre appréciation.

Voyez en ce moment les curieuses et persévérantes recherches que fait le savant M. Flourens pour connaître aussi, lui, où est le point de départ de cette vie, de cette locomotion, de cette respiration intelligentielle des êtres. Il en est arrivé à localiser ces facultés et accorder à chacune une alliance collective, il est vrai; mais avant tout, une individualité qui sait et peut par elle-même fonctionner avec une grande puissance de domination sur ses co associés, tant que les rapports collectifs existent entre eux. M. Flourens ne quittera pas l'état matériel sans être d'accord avec nos *études sur l'homme*, soyez-en assuré. Peut-être les nommera-t-il et les exposera-t-il autrement; mais assurément l'exister spirituel, l'exister propulseur de l'état matériel ne pourra qu'en être mieux certifié. Espérons ne plus avoir enfin un jour la triste douleur de vous voir éternellement, jeunes gens de l'École d'anatomie, enfoncer avec l'insouciance de votre instruction présente votre scalpel dans ces chairs dont la plus infime partie, toute inerte qu'elle vous paraisse être, est au contraire en état d'éclosion à une vie et à des manifestations nouvelles.

Espérons que l'amour de la chose et le respect pour son auteur vous saisiront alors chaque fois que de plus studieuses recherches se porteront sur ces or-

ganes présumés morts, et remplaceront le sourire folâtre de vos études de ce jour. C'est là qu'est placée l'école du vrai progrès, et la preuve irrécusable que nos savants théologiens ont aussi leurs retours à faire aux études avant de se parer des droits et du savoir divins. Espérez, espérez, enfants, plus de succès que vos pères, si vous avez plus qu'eux le bon goût d'éviter les sottes dépendances des vieux us et coutumes, qui sont des points d'arrêt de toute manifestation progressive, et si vous savez mieux qu'eux briser les honteuses chaînes jésuitiques du présent et de l'avenir. Pour cela faire, suspendez vos apports à la sottise, et doublez ceux que demande la raison.

Soyez moins Papelins pour être plus Newtoniens. La coupole astrale vaut bien celle du Vatican. Portez-y vos regards de préférence à cet orgueilleux et ténébreux ouvrage des hommes.

FIN.

ERRATA

DU TOME VII[e] DE L'ENCYCLOPÉDIE MAGNETIQUE SPIRITUALISTE, ANNÉE 1862.

PREMIÈRE PARTIE,

Études sur les facultés prophétiques de l'homme, etc.

Page 80 2[e] ligne lisez s'enthousiasmer au lieu de l'enthousiasmer.
Id. 82 21[e] ligne lisez sa civilisation au lieu de la civilisation.
Id. 88 26[e] ligne lisez reparaître au lieu de disparaître.
Id. 91 6[e] ligne lisez appas au lieu d'appétits.
Id. 92 renvoi lisez la voir mieux, au lieu de voyez la mieux.
Id. 94 20[e] ligne lisez si elle n'a, au lieu de s'il n'a.
Id. 97 1[e] ligne lisez deviez-vous voir tomber cette goutte d'eau à cette heure au lieu de deviez-vous la voir tomber à cette heure,
Id. 97 18[e] ligne lisez médiums au lieu de médecins.
Id. 97 23[e] ligne lisez rêves au lieu d'élèves.
Id. 97 25[e] ligne lisez affirmer au lieu de réclamer.
Id. 99 12[e] ligne lisez au au lieu de ou. ✓

